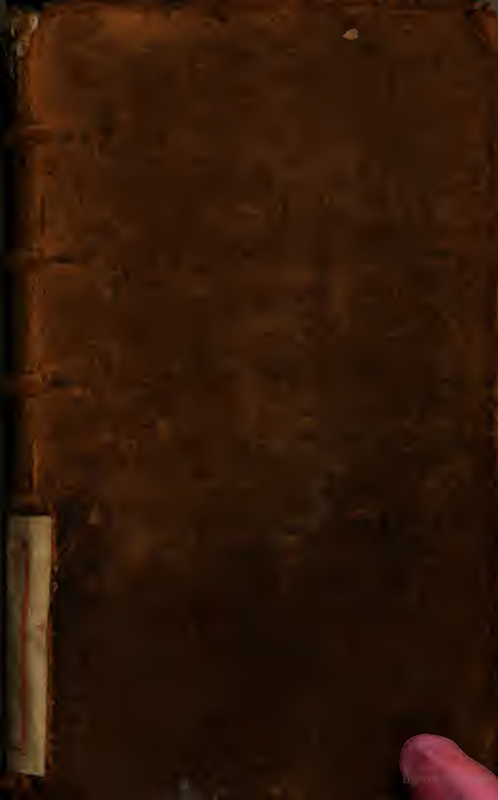


HISTOIRE
DES DERNIERES
CAMPAGNES
DE SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE DUC
DE VENDOSME,

QUI CONTIENT

LA FIDELITÉ HEROÏQUE des Eſpagnols au Service de Philippe V. les divers évenemens qui ſe ſont paſſez en Eſpagne depuis l'arrivée de M. de Vendoſme, juſqu'à ſa mort; Avec ſon Eloge ſur ſes autres Campagnes.

Par M. le Chevalier DE BELLERIVE *Capitaine de Dragons*, Témoin oculaire.





A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,
Chez SAUGRAIN l'aîné, Libraire Juré de l'Univerſité, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lis.

M. DCC. XIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A

SA MAJESTÉ CATHOLIQUE PHILIPPE V, ROY DES ESPAGNES.



IRE,

Les dernieres Campagnes de M. le Duc de Vendosme ont tant

de liaison avec les differents évenemens qui depuis quelques années sont arrivez en Espagne, il a même rendu de si importans services à VOTRE MAJESTE' *qui l'honoroit d'une estime & d'une confiance toute particuliere, qu'il falloit que l'on vît Vôtre Auguste Nom à la tête de l'Histoire que j'en ai faite, afin qu'elle parût avec plus d'éclat, & que le Public la reçût plus favorablement.*

On admirera à jamais en Vôtre Sacrée Personne, un Roy également grand dans la bonne & mauvaise fortune, qui par sa grandeur d'ame & la superiorité de son genie, a sçû rassûrer son Trône chancelant. On verra en même temps la part

que ce General si fameux a eu au rétablissement des affaires presque desesperées de vos Royaumes. On le verra combattre, vaincre & dissiper sous vos Ordres des Troupes aguerries depuis longtemps ; & en admirant dans PHILIPPE V. un second Alexandre, par les prodiges qui ont étonné toute la Terre, on verra aussi dans M. le Duc de Vendosme un autre Phocion, par son rare desinteressement, par la sagesse de ses conseils, & par le succés glorieux de ses Expeditions.

Vos fidéles Sujets sont aujourd'hui au comble de leur joye, & autant que la fatale perte d'une Bataille les avoit d'abord déconcertez, autant la force de vos Ar-

mes leur a donné dans la ſuite de conſolation & de courage ; la défaite de vos Ennemis à Brihuega & à Villaviciosa, étoit un coup ſi déciſif, que le ſort de la Guerre & de la Paix en dépendoit. Ces ſurprenantes Victoires ont fait la premiere ſeureté de vos Royaumes, & ont réduit les Alliez à la derniere neceſſité de faire la Paix.

Avant ces celebres Journées, vos Ennemis trop fiers de la proſperité de leurs Armes, avoient eu la temerité à Gertruidemberg, de demander à LOUIS LE GRAND *vôtre Invincible Ayeul, des Troupes & un Paſſage ſur ſes Terres, pour leur faciliter les moyens de détrôner* VOTRE MAJESTE'.

La Pharsale décida autrefois de l'Empire du monde entre César & Pompée, & Villaviciosa a été de même un coup de foudre qui a renversé tous les vains projets d'une Ligue formidable, à qui elle a imposé la loy de se soûmettre. Vos Ennemis, SIRE, ne prévoyoient pas, qu'ayant le cœur de vos Peuples, Vous possediés un trésor qu'on ne pouvoit épuiser, & un rempart qu'on ne sçauroit réduire. Rien n'eût manqué à la joye de ces Peuples fidéles, si la mort n'avoit enlevé la plus parfaite Reine qui ait jamais monté sur le Trône, dans laquelle on ne pouvoit distinguer ce qui étoit plus digne d'admiration, parce que tout y étoit admirable.

J'apprehenderois, SIRE, de renouveller une douleur que la plus longue vie ne pourra calmer, si VOTRE MAJESTE' *n'avoit cette consolation de la trouver encore vivante dans les trois Princes qu'Elle Vous a laissé, comme le plus précieux gage de sa tendresse, & qui seront les fortes Colonnes de vos Etats.*

Plaise à Dieu que Vous puissiez faire long-temps la felicité & la joye de ces Peuples. Fasse le Ciel que ces aimables Princes puissent se former sur vos exemples, comme Vous Vous étes formé sur ceux de tant de Grands Monarques de vôtre Royal & Illustre Sang, qui ont fait regner par leur zele le Dieu des Armées,

ſous la protection duquel ils ont auſſi regné. Ce ſont les Vœux que fait pour VOTRE MAJESTÉ, *un Officier qui borne tous ſes deſirs à l'honneur de Vous ſacrifier ce qu'il a de plus cher, & qui eſt avec le plus profond reſpect, & l'attachement le plus inviolable,*

SIRE,

DE VOTRE SACRÉE MAJESTÉ

Le tres-ſoûmis, tres-zelé & tres-fidéle ſerviteur,
Le Chevalier DE BELLERIVE.



PREFACE.

QUOIQUE l'uſage de l'Epée ſoit plus naturel à un Capitaine de Dragons, que celui de la Plume, il lui eſt pourtant quelquefois permis de ſe ſervir de l'une & de l'autre dans les differentes ſituations où il ſe trouve. Il prend l'épée pour deffendre les interêts de ſon Prince, & la plume pour décrire les ſurprenantes actions des Heros ſous leſquels il a porté les Armes. Je ne dis rien ſur ce ſujet, que je n'aye crû devoir dire; j'oſe même

me flatter que le Public ſera plus content d'un Officier qui rapporte ingenuëment ce qu'il a vû & entendu, qu'il ne le ſeroit d'un Orateur, qui avec des paroles plus recherchées diroit pompeuſement ce qu'il n'auroit appris que par des témoignages incertains ou ſuſpects.

A mon égard j'ai eu l'honneur de ſuivre pas à pas Monſeigneur le Duc de Vendoſme dans ſes dernieres Campagnes: Ce grand Capitaine avoit même eu la bonté à Valladolid, de me préſenter à Leurs Majeſtez Catholiques. PHILIPPE V. m'honora, à ſa recommandation, d'une Compa-

gnie de Dragons, en arrivant al Campo Real de Caſatexada. Puis-je aſſez loüer mon Mécene qui, au jugement des perſonnes les plus équitables qui l'ont connu, ſurpaſſe de beaucoup toute loüange ? Je ne rapporte dans toute ſon Hiſtoire, que des faits certains dont j'ai eu l'honneur d'être témoin oculaire.

Dans cette Hiſtoire je fais l'Eloge du Roy, de la Reine, du Prince des Aſturies, de Madame la Princeſſe des Urſins, des Grands d'Eſpagne, des Généraux & des principaux Officiers; j'y marque leurs noms, & les Actions particulieres où ils ſe ſont ſignalez : mais il n'y

a aucun d'eux qui ne ſoit bien au-deſſus des éloges que je leur donne. Je loüe auſſi la Nation Eſpagnole, principalement par ſa valeur & par l'inviolable fidelité que tout le monde ſçait qu'elle a eu pour PHILIPPE V. ſon légitime Souverain, & l'éloignement qu'ont toûjours eu les incomparables Caſtillans, de ſe ſoûmettre à tout autre Prince.

Je parle encore des rares qualitez, & des autres Campagnes de M. le Duc de Vendoſme, & quelque effort que j'aye fait pour relever ſon mérite ſi diſtingué, j'avouë cependant que mes Eloges ſont infiniment au-deſſous de ma re-

connoiſſance & de mon parfait attachement à la mémoire triomphante d'un ſi grand Prince, & le Public verra clairement dans cet Ouvrage, ce qu'il n'a vû juſques à preſent que d'une maniere aſſez confuſe.





Approbation du Censeur Royal.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Histoire des dernieres Campagnes de Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc de Vendosme*, composée par le Chevalier DE BELLERIVE, Capitaine de Dragons. On ne peut que loüer le zele de l'Auteur dans les justes Eloges qu'il prend occasion de faire ici de Leurs Majestez Catholiques, du Prince des Asturies, des Grands d'Espagne, de la Nation Espagnole, de Madame la Princesse des Ursins, aussi-bien que de Monsieur le Duc de Vendosme, dont les dernieres Campagnes sont le sujet de cette Histoire, laquelle m'a paru écrite avec plus de Religion & de politesse qu'on n'en attendroit d'un Capitaine de Dragons. FAIT à Paris ce 4. de Février 1714.

Signé, ANDRY.

PRIVILEGE du Roy.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre bien amé le Sieur DE BELLERIVE, Capitaine de Dragons, Nous a fait connoître qu'il desireroit donner au Public, & faire imprimer un Livre qui a pour titre : *L'Histoire des dernieres Campagnes de défunt nôtre tres-cher Cousin le Duc de Vendosme*, que l'Exposant a composé, & dont il a été témoin : mais comme il ne peut le faire sans nôtre permission, il Nous a tres-humblement fait supplier de la lui vouloir accorder. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre intitulé : *Histoire des*

dernieres Campagnes de défunt nôtre tres-cher Cousin le Duc de Vendosme, en telle forme, marge & caractere que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de quatre années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; & à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage en tout ou en partie, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre, Impression étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de 3000. livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le

Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impreſſion dudit Livre ſoit faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chancelier de France le Sieur de Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous Mandons & Enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour

l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & autres Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le troisiéme jour du mois de Mars, l'An de grace mil sept cens quatorze; Et de nôtre Regne le soixante & onze. Par le Roy en son Conseil.

Signé, PERRIN.

Le Chevalier DE BELLERIVE, *Capitaine de Dragons, a cedé le present Privilege & continuations d'icelui, au S*[r] CLAUDE SAUGRAIN *Libraire à Paris.*

Et ledit Sieur SAUGRAIN *a associé au present Privilege & continuations d'icelui, les Sieurs* PIERRE HUET *&* PIERRE PRAULT *aussi Libraires à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.*

Registré le présent Privilege, & la

cession dudit Privilege, sur le Registre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 773. n. 863. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 16. Avril 1714.

Signé, ROBUSTEL
Syndic.



HISTOIRE



HISTOIRE DES DERNIERES CAMPAGNES DE Mr LE DUC DE VENDOSME.

PREMIERE PARTIE.

QUAND l'Hiſtoire met devant nos yeux le tableau des Siecles, nous reconnoiſſons dans les climats divers & dans les temps differens, des hommes

fameux qui ſans ſe reſſembler, ſont montez au faîte de la gloire, & que la renommée preſente pour modéle & pour maîtres à toutes les generations. Quelle multiplicité de dons & de talens ne recueillent pas les faſtes des Empires? On voit les uns briller par cette vaſte capacité que demande l'Art militaire, les autres par leur profonde érudition, ou par les charmes de leur éloquence: ceux-ci par de nouvelles découvertes dans les ſciences, ceux-là par leurs negociations dans les Cours des Princes, pluſieurs par leur vive penetration, ſoit dans le gouvernement des Etats, ſoit dans la diſcuſſion des affaires étrangeres.

La reconnoiſſance qu'on doit aux uns & aux autres, a fait quelques fois ériger en leur honneur des monumens publics. Mais ſi on a confié la reſſemblance de leurs corps au marbre & à l'airain qui ne ſont

pas au-dessus de la fatalité des temps, les traits de leur ame ne peuvent être arrachez du souvenir des peuples, l'histoire les perpetuë, & toute la posterité semble être de leur siecle.

Avoüons cependant que les grands Capitaines & les Heros tiennent dans nos Annales un rang qui demande de nous une reconnoissance & une admiration de préference ; la science des combats & des batailles est plus utile & plus illustre que l'habileté & la délicatesse des Orateurs, le systême du Guerrier est plus étendu que celui du Philosophe, leur force à vaincre les obstacles qui s'opposent à leurs desseins, leur adresse à découvrir les pieges qu'on leur tend, leurs ressources pour réparer les pertes des Etats, tantôt par de subites irruptions, tantôt par une sage & mysterieuse patience, rendent infiniment plus de services aux

Royaumes, qu'une politique tranquille, qui à l'abri de tout danger, prend de loin ſes meſures.

L'Eloquence même ne peut donner d'éloges outrés à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Vendoſme, ce ſont ſes Exploits qui l'ont mis au rang des plus grands Heros, non ſeulement de ſon ſiecle, mais encore des ſiecles paſſez. Je parlerai peu de ſes glorieuſes expeditions qui ont précedé celles d'Eſpagne, & je m'arrêterai uniquement aux importans ſervices qu'il a rendus à Philippe V. & dont j'ai eu l'honneur d'être ſouvent témoin.

Monſeigneur le Duc de Vendoſme, tout couvert de gloire par tant de belles actions qu'il avoit faites en Allemagne, en Flandres, en Savoye, & par tant d'heureux ſuccés qui avoient couronné ſes travaux héroïques dans les affaires épineuſes, en Catalogne, en Italie,

en Piémont & en Flandres, se retira à la fin de l'année 1708. aprés la Campagne de Lille, dans sa Principauté d'Anet, pour joüir d'une douce tranquillité, & pour se délasser de ses longues & pénibles fatigues.

L'année suivante, le Roy ayant sçû que M. le Duc de Vendosme avoit témoigné que jamais il ne prendroit d'épouse si elle n'étoit Princesse du Sang, & que dans cette pensée il recherchoit avec empressement Mademoiselle d'Enguin petite fille du grand Condé, dont le rare merite soûtient l'auguste rang; Sa Majesté fut ravie de ce mariage, & y donna son agrément de la maniere du monde la plus obligeante: la celebration s'en fit à Seaux, où aprés avoir passé quelques jours avec Madame la Duchesse de Vendosme, il retourna à Anet; il y apprit bientôt que les deux Couronnes qui étoient en né-

gociation de paix avec les Alliez, n'avoient pû convenir enſemble, & que nos Plenipotentiaires étoient de retour du Congrés de Gertrüydemberg.

Il ſçût enſuite que les Grands d'Eſpagne, aprés qu'on eût rapellé les Troupes de France, avoient tenu conſeil ſur l'état preſent des affaires, & que tous unanimement avoient jetté les yeux ſur lui, pour le prier de venir commander en qualité de Generaliſſime, l'Armée de Philippe V. perſuadés qu'ils ne pouvoient faire un meilleur choix, que de confier la fortune de leur Nation à un ſi grand, ſi ſage, ſi magnanime & ſi heureux Capitaine que la victoire avoit ſuivi dans toutes ſes entrepriſes, tant il avoit de prudence à les former, d'ardeur à les pourſuivre, de vigilance à les conduire.

Le Duc d'Alve Ambaſſadeur Extraordinaire de Sa Majeſté Ca-

tholique en France, & dont l'illuſtre nom fait l'éloge, en demanda l'agrément au Roy de la part de ſon Maître, & en fit la propoſition à M. de Vendoſme; il ne fut pas difficile de l'obtenir de LOUIS LE GRAND, qui aprés le retour de ſes Plenipotentiaires, avoit reconnu que les Alliez jaloux de ſa gloire & de la Couronne de Philippes V. ſon tres-cher petit Fils, s'obſtinoient à éloigner une Paix, qui devoit leur paroître d'autant plus avantageuſe, que le Roy ce fameux Conquerant de Nimegue, ſembloit en quelque façon dans les propoſitions inoüies de Gertruydeimberg, s'oublier lui-même, pour rendre à ſes Peuples & à l'Europe la tranquillité & l'abondance.

Le Roi d'Eſpagne, témoin des prodiges de M. de Vendoſme dans les fameuſes journées de la Vittoria & de Luzara, ne ſe contenta pas de faire parler ſon Ambaſſa-

deur, il écrivit d'une maniere tres-pressante à nôtre General, pour l'engager à lui venir rendre ce service. La Reine, convaincuë qu'on ne pouvoit jetter les yeux sur un Generalissime plus capable de rétablir les affaires de l'Etat, dans des temps si difficiles, lui écrivit aussi avec tant de délicatesse & de force, que quand il ne se seroit pas senti la vive ardeur de soûtenir le Trône d'un Bourbon, il auroit accepté la proposition, malgré les soins, les fatigues & les dangers ausquels il alloit s'exposer.

Il en confera avec le Roy, & aprés en avoir reçû les ordres & les instructions necessaires, il se disposa à faire ce voyage : & lorsque Sa Majesté avec sa magnificence ordinaire lui offrit cinquante mil écus : *J'ai trouvé*, SIRE, lui répondit-il, *dans mes propres ressources, de quoi faire ces Campagnes, j'espere même que je ne serai point à charge à l'Espagne.*

Generosité & grandeur d'ame qui lui étoient naurelles, il vouloit donner à Philippe V. toutes les marques d'un zele & d'un attachement desinteressé.

Il prit congé des Princes & Princesses; & comme il avoit toûjours eu un inviolable & sincere dévoüement à Madame, dont il ne pouvoit assez admirer la superiorité du genie & la noblesse des sentimens, lorsqu'il lui fit ses adieux, S. A. R. en fut si vivement penetrée, qu'elle ne pût retenir ses larmes.

Delà il alla à Seaux faire ses adieux à Madame la Duchesse de Vendosme, à S. A. S. Monseigneur le Duc du Maine & à Madame la Duchesse du Maine; ce fut là que M. le Cardinal de Polignac, ce fameux Genie, cet habile Politique qui venoit du Congrés, dit au Grand Vendosme : *MONSEIGNEUR, la Paix est entre vos mains, & nous ne la pouvons esperer*

que par vos triomphes en Espagne. Il partit de Seaux le 24. Aoust, & fut le même jour coucher à Villandry. Le 26. il alla à Vivone, le 27. à quelques lieuës de Xaintes, & le 28. à Bordeaux.

Il apprit dans cette Ville le fatal évenement de Saragosse. Les Lettres que M. le Maréchal de Montrével Commandant General de cette Province, avoit reçû d'Espagne, portoient que tout étoit perdu, sans aucune aparence de rétablissement ; que l'Armée de Philippe V. avoit été entierement défaite par celle des Alliez ; que toute l'Artillerie étoit prise, qu'on ne sçavoit pas même encore où étoit le Roy.

Tristes nouvelles qui devoient jetter M. de Vendosme dans une morne consternation, & qui auroient fait prendre à tout autre le parti de revenir sur ses pas, n'y ayant en aparence aucune ressource

ni aucun moyen de réparer une perte si imprévûë & si universelle; mais ce bruit l'affligea sans l'abattre, & l'on peut dire de lui ce qu'Horace dit de son Heros: Que quand le monde tomberoit par morceaux, ces debris & ces ruines le trouveroient asseuré & intrépide.

Si fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Si Philippe V. a perdu une Bataille, *dit M. de Vendosme*, son courage magnanime & sa genereuse valeur lui en feront gagner quatre autres; une cause aussi juste que la sienne engagera le Seigneur dans les combats des Armées, à être son protecteur & le mien.

Le 29. il continua sa route dans les Landes, le 30. il alla à la Boire, le 31. à Bayonne, où il demeura onze jours, impatient de sçavoir où étoit le Roy, & quel parti prendroit le General Staremberg, s'il suivroit le Marquis de Bay pour

tomber ſur Pampelune , ou s'il iroit à Madrid.

Ayant appris que dans le Conſeil de l'Archiduc la réſolution avoit été priſe d'aller à Madrid : *Nos Ennemis y échoüeront* , dit M. de Vendoſme , *rien ne m'embaraſſera & ne m'inquiettera , ſi je trouve le Roy , la Reine & le Prince des Aſturies en parfaite ſanté , j'eſpere tout de Dieu.*

Vous eſperez tout , Monſeigneur , lui dit-on , mais avant que Vôtre Alteſſe ait raſſemblé une Armée pour faire tête à celle des Ennemis , avant qu'elle ſoit en état de ſe mettre en campagne , il faudra un temps infini : quelle aparence de réparer les debris d'un ſi triſte naufrage ? & de s'expoſer à de nouvelles tempêtes ? *Dieu m'a toûjours protegé* , répondit nôtre Heros, *il ne m'abandonnera point.*

Pendant le ſéjour qu'il fit à Bayonne , il ne rendit que trois ou

quatre visites à la Reine Doüairiere, se trouvant arrêté par sa goutte qui lui causa quelques accés de fiévre.

En étant sorti le 11. Septembre, il apprit par un Courier que Leurs Majestez Catholiques alloient à Valladolid ; sur cette nouvelle il alla coucher à Hiron, le 12. à Toulouzet, où le Commandant du Royaume de Biscaye le reçût par un grand bruit de la Mousqueterie du pays qui étoit sous les armes ; & un des Magistrats lui fit un compliment conçû à peu prés en ces termes.

MONSEIGNEUR, dans le fâcheux état où sont les affaires du Roy nôtre Maître & de toute la Nation Espagnole, nous avions besoin d'un General dont le merite fût rare & connu, pour arrêter les rapides conquêtes d'un puissant Ennemi & d'une Armée enflée de ses grands succés. Nous avions besoin d'un Chef qui eût

beaucoup de prudence pour mènager les troupes du Roy & s'en faire obëir ; de penetration, pour découvrir lès desseins de l'Ennemi ; de diligence, pour en empècher l'execution ; d'habileté, pour profiter de ses fausses démarches ; d'experience, pour repousser la force par la force ; de bonheur, pour réparer nos pertes, & affermir le Trône chancelant de nôtre Grand Monarque.

Heureusement nous l'avons trouvé en Vôtre Altesse Serenissime, qui comme l'Europe l'a reconnu & admiré en beaucoup de rencontres, rëünit en sa Personne tous les rares talens qu'on voit si differemment partagez dans plusieurs autres Generaux.

L'Espagne, qui sçait le zele que vous avez toûjours eu pour la gloire de Philippe V. vous abandonne avec plaisir ses plus chers interèts, & elle espere que vous les mènagerez avec autant de sagesse que de valeur, & que vous en chasserez l'Ennemi, aprés lui avoir enlevé ses conquètes.

Vous avez déja fait de si surprenans prodiges sous LOUIS LE GRAND, en ferez-vous moins sous nôtre Auguste Monarque ? & la Victoire qui vous a toûjours accompagné pour rendre immortelle la gloire d'un Prince qui vous avoit formé, vous abandonnera-t'elle quand vous prendrez les armes pour son cher & digne petit Fils ?

Dans Villareal où M. de Vendosme alla ensuite, & dans les Lieux les plus considerables de sa route, le Clergé, la Noblesse & les Habitans du Païs accouroient de tous côtez pour avoir l'honneur de le voir, l'assûrant de leur inviolable fidelité pour Philippe V. lui témoignant que malgré les malheurs présens, ils chercheroient toutes les occasions propres à faire paroître leur véritable dévoüement au Roi, à la Reine, & au Prince des Asturies.

M. de Vendosme ravi de voir des peuples si zelés pour leur legi-

time Souverain, les exhortoit à perſeverer dans de ſi juſtes ſentimens, & donnoit ſes ordres pour faire proviſion d'armes, & de ce qui ſeroit neceſſaire pour faire quelque grande entrepriſe.

Naturellement genereux, liberal, affable, il laiſſoit dans tous les lieux de ſon paſſage d'éclatantes marques de ſa bonté, faiſant des careſſes à la Nobleſſe du Pays, & à ceux qui étoient revêtus de quelques Charges, priant les plus diſtinguez de manger avec lui, animant les peuples à une inviolable fidelité, leur marquant l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de toute la Nation Eſpagnole, & à l'imitation d'un Empereur Romain, ſi fameux dans l'Hiſtoire, il regardoit comme des jours perdus ceux où il avoit manqué d'occaſion de faire connoître par quelque bienfait la vraye diſpoſition de ſon grand cœur.

Etant arrivé le 15 à Vittoria, il

y fut magnifiquement reçû. Le peuple qui accouroit de toutes parts lui donnoit mille benedictions : pendant toute la nuit il y eut des illuminations sur les fenêtres & sur tous les clochers des Eglises : on fit des feux d'artifice, les portes des maisons dans les ruës par où il devoit passer étoient toutes tapissées, & l'on avoit repandu sur les pavez quantité de lauriers, de lys, de roses, & des plus belles fleurs de la saison.

Mais comme ces marques de magnificence & de joye sont assez ordinaires dans les entrées des Princes & des Grands Hommes pour qui on a un fonds de veneration & d'estime, voici un petit trait qui paroistra assez singulier à mes Lecteurs.

Dieu qui, selon David, *sçait tirer sa gloire de la bouche même des enfans pour confondre ses ennemis*, Ps. 8. sembla rendre éloquentes les

langues des enfans de Vittoria en faveur de M. de Vendoſme ; on en vit une aimable foule, qui tranſportée d'un enthouſiaſme comme prophetique ſe mit à crier, *Vive el Senor Duque de Vendoſme embiado del Cielo, por eſſer nueſtro Liberador y Reſtaurador de l'Eſpanna* ; Vive M. de Vendoſme envoyé du Ciel, pour être nôtre Liberateur & Reſtaurateur de l'Eſpagne.

Dans ſon paſſage à Burgos & à Thuriſmar il fit ce que fit autrefois Alexandre, lorſqu'il alla à la conquête de l'Aſie : Les Hiſtoriens remarquent que ce Prince Macedonien ſe faiſoit inſtruire des mœurs des peuples & du genie des Nations qu'il vouloit ſoumetrre à ſa puiſſance, qu'il s'informoit des places les plus fortes, des défilez & des paſſages les plus difficiles, afin que la connoiſſance qu'il en auroit lui rendît plus aiſée & plus ſûre la conquête de ce vaſte Empire.

M. de Vendoſme faiſoit à peu prés la même choſe ; avec cette difference neanmoins qui tourne toute à ſa gloire, que les Troupes qu'Alexandre alloit attaquer étoient composées de Perſans voluptueux, lâches, & peu exercez dans la diſcipline militaire, au lieu que dans celles avec leſquelles le Duc de Vendoſme alloit ſe meſurer, il y avoit des Allemans & des Anglois, braves, belliqueux, intrepides, endurcis aux fatigues de la Guerre, ſous la conduite d'un des plus fameux & des plus experimentez Generaux de ſon ſiecle.

Le 20. Septembre 1710. M. de Vendoſme arriva à Valladolid : Le Roy qui y étoit dés le 16. lui avoit envoyé trois de ſes carroſſes & un Grand d'Eſpagne, qui lui donna *el refreſco* à la mode du Pays, & tous rompirent avec beaucoup de plaiſir l'heure de *la ſieſta*.

Etant monté au Palais, il fit la

reverence à Leurs Majeſtez Catholiques & au Prince des Aſturies. Un air mêlé de douleur & de joïe paroiſſoit comme peint ſur leurs viſages ; de douleur, par la grande & preſqu'irréparable perte qu'Elles venoient de faire ; de joïe, par la préſence du Generaliſſime dont Elles connoiſſoient le rare mérite, les heureux ſuccés dans toutes ſes expeditions, & le ſincere attachement à leur ſervice.

SIRE, dit-il au Roy, *ſi je ne jettois les yeux que ſur la fatale journée de Saragoſſe, j'aurois tout ſujet de me plaindre de la fortune, qui ſouvent s'oppoſe aux deſſeins les plus juſtes, & rompt les meſures les plus ſagement priſes ; mais quand je me repréſente que l'Ennemi n'a pas ſçû profiter de ſa victoire, & que le Dieu des Armées ſe plait en certaines rencontres à confondre les vains projets des ſuperbes, mon eſperance ſe réveille & me conſole. Vous pouvez être heureux ſans l'a-*

voir été toûjours ; vous n'en êtes ni moins sage, ni moins vaillant : où est le Prince qui puisse attacher à la rouë de la fortune un clou qui arrête sa bizarre & impetueuse volubilité ? quoiqu'on aït trouvé à son chemin des pierres d'achopement, on ne laisse pas de continuer sa route ; le Pilote qui est tout environné d'écueils & de bancs de sable, ne desespere pas d'arriver au port.

Le Trône de Vôtre Majesté vient d'être fortement ébranlé, mais il subsiste encore. Il est vrai qu'on a été contraint de ceder un païs ouvert, où il n'y avoit point de remparts qui pussent en défendre l'entrée à vos Ennemis: mais Dieu pour vôtre consolation vous a donné les cœurs de vos Sujets, qui se sacrifieront pour la prosperité & la gloire de vôtre Regne. Rien même ne m'a fait plus de plaisir, que d'avoir vû & éprouvé par tous les Lieux où j'ai passé, leur attachement sincere & leur constante fidelité.

MADAME; dit-il enſuite à la Reine, *je me trouve heureux de voir par moi-même ce que j'ai appris tant de fois par d'autres, une Princeſſe en qui tout eſt heroïque, une ame que rien n'eſt capable d'ébranler, un eſprit élevé & dominant, une ſuperiorité de genie, de raiſon & de prudence, à qui rien ne réſiſte; un cœur, qui par ſa bonté, ſes tendreſſes & ſa douceur, enleve ceux de tous ſes fideles Sujets. Je ne ſcai, & il faut que je l'avouë d'abord à Vôtre Majeſté, quel preſſentiment j'ai d'un heureux & prompt avenir; j'oſe même me flatter par la confiance que j'ai en Dieu, qu'avant que l'année où nous ſommes finiſſe, le Roy rentrera dans ſa Capitale.*

Il vit entre les bras de la Reine l'Auguſte Prince des Aſturies. Pendant le voyage de Madrid à Valladolid, ce jeune Prince s'étoit trouvé fort mal : mais les ſoins de la Reine & de Madame des Urſins lui avoient procuré une aſſez prom-

pte convalescence, celle-ci le tenant sans cesse entre ses bras, toûjours ingenieuse à le divertir.

Il s'agissoit de sçavoir en quel état étoit l'Armée ; Monsieur de Vendosme qui venoit s'en informer, trouva un debris de troupes sans Chefs, sans armes, sans munitions, sans argent, & il se vit lui-même General sans Armée.

Dans quel état au contraire étoit celle de M. de Staremberg ? Ce General à la tête de ses troupes aguerries & formidables, venoit de gagner une Bataille qui sembloit devoir décider du sort de l'Espagne ; déja il étoit maître de la Capitale : représentez-vous un homme d'une infatigable activité, d'une sagesse & d'une penetration infinie, peu capable de faire des fautes par lui-même, & capable de réparer en peu de temps celles que d'autres auroient faites ; un homme qui dans les plus fâcheux éve-

nemens trouvoit des ressources inesperées ; un homme dont M. de Vendosme connoissoit si bien le mérite, qu'il n'en voyoit pas dans tout l'Empire qui pût lui être comparé.

C'étoit ce grand Homme & son Armée qu'il falloit attaquer & chasser du Royaume où il étoit entré. Philippe V. en sçavoit la difficulté aussi-bien que la Reine, qui pour fournir aux frais de la guerre, avoit commencé par engager ses pierreries & tout ce qu'elle avoit de plus précieux.

Avant qu'on pût la résoudre de sortir de Valladolid pour aller à Vittoria, elle vouloit rester avec le Roy parmi les debris de son Armée. Un jour tenant entre ses bras le Prince des Asturies, ce Royal Enfant, dans un âge où à peine d'autres se connoissent, dit au Roy, *Senor*, Monsieur, allons chercher vôtre Ennemi, ma chere Mere & moi

moi pouvons maintenant être de la partie, puisque nous avons avec nous le victorieux Duc de Vendosme.

On sera sans doute surpris de ce qu'un Prince, dans un âge si tendre, paroît avoir une si grande maturité de jugement ; mais on cessera de l'être, quand on sçaura que dés qu'il eût l'usage de la parole, il demanda qu'on lui fît lever un Régiment de jeunes Chevaliers Espagnols de Madrid, & que dés qu'il fut équipé, il se fit porter à leur tête pour leur commander l'Exercice, qu'il apprenoit lui-même avec une facilité incroyable.

M. de Vendosme admiroit dans Philippe V. une prudence consommée, & une vivacité Françoise temperée par toute la maturité Castillane ; un air de grandeur marqué sur son auguste front & sur toute sa Personne, une gravité & une magnanimité que rien n'é-

toit capable d'ébranler.

Il voyoit un Prince qui mériteroit un Trône, quand il ne seroit pas né pour y monter, un Prince rempli d'une multiplicité de dons excellens, d'une ardeur guerriere, d'une surprenante capacité, qui lui faisoit trouver tous les moïens propres pour rétablir les affaires de sa Monarchie, & pour se mettre en état, malgré ses pertes, de donner tout ensemble de la crainte, & de l'admiration aux Ennemis de sa gloire.

Ils se flattoient aprés l'évenement de Saragosse, que ce Prince seroit réduit à repasser en France, leurs Emissaires répandoient de toute part que c'étoit là son dessein; mais ils ne connoissoient ni la solidité de son jugement, ni la fermeté de son cœur. Bien loin qu'il prît la route de Pampelune pour être à portée des frontieres, il marcha vers sa Ville Capitale,

& fut enſuite s'enfoncer dans le milieu de la Caſtille, à plus de cent lieuës de diſtance des frontieres de France, avec la réſolution de regner ou de mourir, préferant la gloire d'une mort heroïque, à la honte d'abandonner ſes Sujets & de vivre ſans Couronne.

Vous méritiez un Bourbon d'un ſi haut courage, Nation fidelle, il vous falloit un Roy qui vous aimât juſqu'à ſoûtenir, au peril même de ſa vie, vôtre attachement ſincere à ſon ſervice : ne lui reſta-t'il qu'une Province ou qu'une ſeule Ville ; il y attendra ſes Ennemis, il dégagera ſes Etats par la victoire, ou bien il arroſera de tout ſon ſang le dernier morceau de ſes terres

M. de Vendoſme à ſon arrivée à Valladolid, fut ravi de trouver non ſeulement le Roi, mais la Reine même ; dans des ſentimens ſi dignes de leur ſang ; il les y con-

firma, témoignant au Roi, que quand il n'auroit que 2000. bons soldats Espagnols, il falloit incessamment aller occuper le Pont d'Almaras sur le Tage, qui dans la conjoncture presente étoit, pour ainsi dire, le coup de partie. La plûpart du Conseil étoit d'avis de garder la riviere de Duero, mais Philippe V. suivit le sentiment de M. de Vendosme.

Dans la suite de mon Histoire je pourrai en dire davantage, sans que rien aille à l'exageration & à l'hyperbole, persuadé que si les Poëtes & les Déclamateurs se donnent la liberté de relever la gloire de leurs Héros par des portraits flateurs & peu ressemblans ; cette licence est défenduë aux Historiens.

Ce que j'avois tracé d'abord pour peindre au naturel cette Reine vivante, a depuis quelques mois étrangement changé de face, dans

cette Hiſtoire des dernieres Campagnes de M. le Duc de Vendoſme, par la mort de cette incomparable Princeſſe! Je la repréſentois comme une Heroïne, qui pleine de vie, faiſoit les délices & la joye de la Nation Eſpagnole : mais aprés avoir eu le malheur de la perdre, mon eſprit extraordinairement émû de cette mort inopinée, n'a ni l'habileté, ni la force de ſoûtenir la dignité d'un ſujet qui eſt au-deſſus de tout éloge. Ce qui peut ſeulement nous conſoler, c'eſt que la mémoire de MARIE LOUISE GABRIELLE DE SAVOYE n'a pas beſoin de l'ornement de mes paroles pour paſſer à la poſterité.

Dans cette grande Reine tout étoit au-deſſus des Princeſſes de ſon rang : tout faiſoit connoître à ceux qui avoient l'honneur de la voir, que la veritable gloire & les devoirs du Chriſtianiſme n'ont rien d'incompatible.

Ses plaiſirs étoient innocens, & ſi elle en goûtoit dans le printems de l'âge, elle ne donnoit jamais dans la bagatelle, ni dans l'excés. Joüoit-elle ? c'étoit ſans paſſion ; aſſiſtoit-elle aux ſpectacles & aux fêtes publiques ? c'étoit ſans cette joye turbulente & emportée, qui n'ayant rien de moderé, met une ame comme hors de ſon aſſiette, par une agitation dereglée où elle ne ſe connoît preſque plus. Tout en elle étoit capable d'inſpirer une ſage retenuë, à celles même qui ſçavent moins ſe poſſeder.

Jamais conduite n'eût plus d'ordre & ne fut mieux reglée. Elle étoit grave ſans fierté, enjoüée ſans diſſipation, ferme ſans opiniâtreté, flexible & accommodante ſans foibleſſe, ſérieuſe ſans une auſterité rebutante, dévote ſans affectation, propre à ſe faire tout à la fois craindre & aimer.

Outre ces belles qualitez d'un

eſprit & d'un cœur né pour regner avant même qu'elle montât ſur le Trône, toutes les graces du corps ſembloient être réunies en ſa Perſonne. C'étoit une de ces Beautés Romaines qui brillent par elles-mêmes, ſans rien emprunter du ſecours de l'art.

Jamais Peintre n'auroit pû s'imaginer un plus beau tour de viſage, ſon œil qui étoit bleu & ouvert, brilloit & étincelloit, ſon tein étoit d'une blancheur vive & charmante. Ses cheveux d'un blond luiſant prenoient naturellement un ſi beau tour lorſqu'elle les abatoit, qu'on eût dit qu'ils étoient faits pour orner une ſi auguſte tête. Avec une taille avantageuſe, un port noble, une voix inſinuante, on lui voyoit pendant pluſieurs jours de ſuite des coëfures toutes differentes, & on ne ſçavoit dire laquelle lui ſiéoit mieux, tant elles lui convenoient toutes: celles qui défigurent beau-

coup d'autres femmes la paroient, & celles qui ne ſont pas propres à une même tête, avoient une nouvelle grace ſur la ſienne. Quand on la voyoit envelopée d'une robbe de chambre qui étoit abatuë, on pouvoit dire que l'art le plus délicat, le plus finement entendu & cependant le mieux caché, n'auroit ſçû imiter ce qui lui étoit naturel; la propreté qui coûte tant de ſoin aux autres Dames, ſembloit ne lui rien coûter. Jamais elle ne portoit de parfums, ni d'odeurs: ſes bras, ſa gorge, & ſes mains paroiſſoient faites pour ſon viſage.

Elle faiſoit connoître que ce que dit le Poëte n'eſt pas toûjours vrai, que la Majeſté & l'Amour ne s'accordent pas bien enſemble.

Non bene conveniunt nec in una ſede morantur
Majeſtas & Amor.

On trouvoit en elle le bon &

Royal cœur de Marie-Anne d'Orleans son auguste mere: la politique, la penetration, la prudence & le fin tour d'esprit du Grand Victor-Amedée de Savoye son Illustre pere. Rien n'étoit plus charmant que de voir cette grande Reine au sortir de la Junta *(Conseil)* d'Espagne, où la superiorité de son genie la faisoit briller dans les affaires les plus épineuses. Qu'il faisoit beau la voir donner audience à ses Sujets, dont elle n'en renvoyoit aucun qui ne fût content, quand même elle ne lui auroit pas accordé ce qu'il lui demandoit: Tantôt elle parloit des ressorts de la Guerre, avec le Marquis de Bedmar ce Grand Ministre; de Finance, avec l'Evêque de Gironda qui en a la conduite; de Religion, avec le Cardinal de Judice & le fidéle Mendaros Evêque de Siguença, President de Castille; des affaires des Indes Espagnoles, avec

le Marquis de Frigiliano grand President de ce Conseil ; de Fortifications, avec les Gouverneurs des Places & les Ingenieurs. Un d'eux nommé de S. Felix gentil-homme, qui possede à fonds les Mathematiques, lui presentant. un jour les Plans de differentes Villes d'Espagne, qu'il venoit de lever par l'ordre de M. de Vendosme, elle lui dit : *En voilà qu'on peut attaquer par ce côté-là, en voilà d'autres qu'il est aisé de deffendre par celui-ci.*

Tantôt elle s'entretenoit de l'état de la Cavalerie, avec les celebres de Moscose Marquis de Navalbalcuencas, Dom Francisco de Medinilla & Dom Juan de Zerezeda, qui en sont les trois Inspecteurs Generaux ; de celui des Dragons, avec le Marquis de Risbourg qui en est le General ; de la subordination & de la discipline de l'Infanterie, avec le Comte d'Aguilar, & Dom Manuel d'Orleans

Comte de Charni ; de l'Artillerie, avec le zelé Marquis de Canales Grand-Maître ; de la Subsistance des Armées, avec le Marquis de Castelar Intendant General. Tantôt elle signoit la plûpart des Ordres & des Dépêches, avec le Marquis de Mecorada & D. Joseph de Grimaldo Secretaires des Dépêches universelles. Tantôt elle pacifioit les differens & les contestations qui s'élevent parmi les Grands & les Nobles, & chacun avoüoit que pour faire une Reine parfaite, il falloit la prendre pour modéle.

La Reine de Saba si fameuse dans l'Ecriture, vint des extrémitez d'Arabie pour voir Salomon & recueillir les oracles qu'il prononçoit sur toute sorte de sujets : mais ne pourroit-on pas dire que les choses étoient bien changées, & que si les plus grands Rois l'avoient entendu parler & raisonner, ils n'auroient pas pû lui refuser leur admiration ? B vj

Je n'ai pas cru que le Portrait d'une si grande Reine fût une digression & une matiere trop étrangere à mon sujet.

Les Grands d'Espagne prévoyant que les affaires du Royaume se rétabliroient peu à peu, demanderent à Philippe V. permission de s'assembler. Le Marquis de Frigiliano au nom de tous ; écrivit à LOUIS LE GRAND une Lettre, & on dépêcha un Courier pour la porter en diligence à Versailles.

Cette Lettre portoit en substance : Que la perte de la Bataille de Saragosse n'avoit en rien diminué le zele, la fidelité, la profonde veneration & le sincere attachement qu'ils avoient pour leur legitime Souverain Philippe V. & pour le Prince des Asturies. Que toute la Nation étoit résoluë de sacrifier ses biens, son sang, sa liberté & a vie pour la défense de leurs Couronnes : Qu'ils ne souffriroient ja-

mais que des Rebelles & des Heretiques changeassent & disposassent à leur gré d'une Monarchie, qui étant toûjours demeurée Catholique, n'avoit jamais voulu souffrir l'heresie dans aucune de ses Provinces; Qu'ils feroient passer dans la posterité un nouvel exemple d'une constante fidelité, dont la Nation Espagnole avoit toûjours été tres-jalouse; & qu'ils étoient infiniment contents du gouvernement de Philippe V. Que sa moderation, son équité & sa continuelle application à faire depuis son Elevation regner les Loix & la Justice, lui avoient gagné les cœurs de ses Sujets; Qu'ils vouloient tous se sacrifier pour lui donner de nouvelles assûrances de leur entier dévouëment; Que cette résolution qu'ils avoient prise, forceroit leurs Ennemis de ceder à leur courage, ou d'admirer leur inviolable fidelité.

Ils ſupplioient enſuite Sa Majeſté Trés-Chrétienne de ſoûtenir par ſa generoſité & ſa magnificence ordinaire, une cauſe ſi juſte, aſſûrant que leurs Ennemis perdroient bientôt les folles eſperances qui les flattoient.

Philippe V. voulant reconnoître les importans ſervices qu'il avoit reçûs de ſes plus anciens Lieutenans Generaux, crût devoir faire une promotion des Maréchaux d'Eſpagne.

M. le Marquis d'Ajetona ancien Lieutenant General, Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, Colonel des Gardes Eſpagnoles, Gentil-homme de la Chambre, fut fait Capitaine General. On peut dire ici à ſa loüange, que M. de Vendoſme perſuadé de ſon fidéle attachement à la Sacrée Perſonne de ſon legitime Souverain, convaincu d'ailleurs par ſes propres yeux de ſon intrepidité & de ſon

courage dans la guerre d'Italie, avoit pour lui un fonds d'eſtime & une amitié toute particuliere.

M. le Comte d'Aguilar dont le nom ſeul porte ſon éloge, fut auſſi fait Capitaine General. Comme il étoit fort indiſpoſé dans ſes terres de Logronne, aprés la perte de la Bataille de Saragoſſe, le Roy qui connoiſſoit ſa vaſte capacité, & qui prévit les ſervices qu'il pourroit en recevoir pour le rétabliſſement de ſon Infanterie, lui fit écrire de partir inceſſamment pour le venir joindre. On verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, quelle gloire il s'eſt acquiſe par la ſuperiorité de ſon genie & de ſon grand courage.

M. le Duc de Popoli ſi celebre par ſes vertus militaires, politiques & Chrétiennes, reçût cette même marque d'honneur. Qu'il eſt beau & ſurprenant de l'avoir vû quitter tous ſes grands biens dans le Royaume de Naples, pour ſuivre

le parti de Philippe V. qu'il a si utilement servi en une infinité de rencontres! LOUIS LE GRAND a voulu reconnoître son dévouëment sincere à la Personne de son tres-cher petit-fils, en le faisant Chevalier de l'Ordre du S. Esprit.

M. le Comte de las Torres, l'ami du cœur de M. le Duc de Vendosme, eut aussi sa part à cette promotion. Il s'en étoit rendu tres-digne par ses belles actions dans les guerres d'Italie, de Piémont & d'Espagne, dont nos Histoires parleront avec éloge, aussi-bien que de M. le Marquis de Valdecannas consommé dans l'Art militaire, qui reçût le Bâton de Capitaine General.

M. le Marquis de Thoüy qui étoit venu de France, & qui avoit joint M. de Vendosme à Bayonne, reçût aussi le Bâton dans cette promotion. Voici peut-être un des traits des plus singuliers dont nos

Hiſtoires & celles des Etrangers ayent parlé. Il étoit à Paris lorſqu'il apprit la perte de la Bataille de Saragoſſe ; beaucoup d'autres que lui euſſent plaint la mauvaiſe fortune de Philippe V. & en ſeroient demeurez-là : il n'en fut pas de même de ce brave & prudent Marquis, il prit la poſte pour aller joindre M. de Vendoſme à Bayonne, & le ſuivit à Valladolid, où il eut l'honneur de faire la réverence à Leurs Majeſtez Catholiques, qui furent extrémement touchées de la generoſité d'un ſi bon cœur & ſi empreſſé à leur offrir ſes ſervices.

Le Roy, dés le même ſoir, le fit auſſi CapitaineGeneral d'Eſpagne ; Charge d'une ſi grande diſtinction, que lorſqu'un Maréchal de France ſe trouve avec un Capitaine General d'Eſpagne, ce Capitaine commande un jour, & le Maréchal l'autre, comme nous l'avons vû

au Siége de Gibraltar, où le Marquis de Villadarias & le Maréchal de Teſſé commandoient tour à tour.

Ceci me donne occaſion de parler de la joye que l'arrivée de M. de Vendoſme à Valladolid donna à la Nation Eſpagnole ; tout juſqu'alors avoit paru dans un déplorable renverſement, on eût dit que l'or & l'argent alloient rentrer dans les entrailles de la terre d'où ils étoient ſortis, & que tous les élemens étoient confondus. Cependant le calme ſucceda à l'orage ; les Officiers Generaux étoient ravis de ſon arrivée, les ſoldats qui avoient ſervi ſous lui en Italie, ſe reſſouvenoient de ſes grandes liberalitez, & de l'accés favorable qu'il leur donnoit auprés de ſa perſonne, juſqu'à ſe familiariſer avec eux, à entrer dans leurs peines, & à ſouffrir les même fatigues & les mêmes incommoditez.

Les ſoldats qui étoient errans & diſperſez, venoient joindre leurs compatriotes, on ſe rendoit au Camp de toute part, la Nobleſſe accouroit des extremitez des Provinces pour ſervir en qualité de volontaires, ſous les ordres de ce grand Capitaine, qui par ſa ſeule preſence & ſa magnanime intrepidité, ranimoit tous ceux qu'on voyoit auparavant dans une morne conſternation.

Mais ce qui lui attira encore davantage la confiance, l'amitié & le reſpect des Grands d'Eſpagne, fut ſa ſurprenante modeſtie. Ils s'embaraſſoient du rang qu'on lui donneroit: *Bon, bon,* dit-il, *tout rang eſt bon pour moi, je ne demande que celui de ſoldat, que je porte depuis* 44. *ans ſous LOUIS LE GRAND mon digne & tres honoré Seigneur & Roy.*

Il m'a envoyé ici pour ſervir le Roy ſon petit-fils; je ne cherche pas à m'in-

former de l'état de vos affaires, vous avez assez de sagesse pour les bien conduire, je ne me mêle que de ce qui regarde la guerre, donnez-moi seulement de la farine & un peu d'argent. Par ce discours il gagna le cœur de tous ces Seigneurs, & leur fit concevoir de grandes esperances.

Dans le Conseil qui se tint à Valladolid, on conclut que dans l'état où étoient les affaires, la Reine, le Prince des Asturies, tous les Tribunaux, les Grands d'Espagne, les Ecclesiastiques & la Noblesse, qui avoient abandonné leurs biens, femmes & enfans à la discretion des Alliez, pour partager l'heureuse ou malheureuse fortune de Leurs Majestez, iroient faire leur sejour à Vittoria; que le Roy & le Duc de Vendosme se mettroient à la tête du débris, pour marcher vers Salamanca, qui étoit le rendez-vous general des Troupes; que le Marquis de Bai le Fleau des Portugais, re-

prendroit le Commandement de l'Armée d'Eſtramadoure pour obſerver les mouvemens de la leur, & que le Duc de Noailles iroit à Verſailles ſolliciter de prompts ſecours pour entrer dans le Lampourdan, & faire le Siege de Gironne.

Comme le Marquis de Bedmar, cet habile & zelé Miniſtre de Philippe V. ſe trouvoit hors d'état de commander l'Infanterie Eſpagnole, à cauſe d'une violente goutte dont il étoit tourmenté, il ſuivit la Reine à qui il pouvoit être utile, & on donna par interim ce Commandement au Comte d'Aguilar Directeur General de cette Infanterie. M. de Vendoſme ſupplia Sa Majeſté de donner pour cet effet à ce Comte toute l'autorité de la mettre ſur pied.

On envoya pour l'execution de ce deſſein des Ordres dans tous les Villages de Caſtille, avec des Privileges authentiques*, qui por-

toient : Que tous ceux qui voudroient venir ſervir Philippe V. auroient la liberté de ſe retirer lorſqu'ils le jugeroient à propos ; Que pour récompenſe de leurs ſervices, ils ſeroient exempts de toutes ſortes de Droits & d'Impoſitions ; Qu'aprés leur mort ces Privileges paſſeroient à leurs plus proches parens, & de ces parens morts, à ceux de leur côté ou ligne : Privileges dignes de la magnificence de Philippe V. qui par là s'attira de groſſes recruës, au delà même de ce qu'il pouvoit en attendre ; ces recruës étant en état,partirent avec autant & plus de diligence, que n'arriverent les Officiers qui devoient les commander. On ne peut aſſez loüer dans cette conjoncture le zele des Corrigidores & des Alcaldes, Chefs des Bourgs & des Villages, ni la religion des Curez & des Prêtres, qui par leurs vives exhortations ſollicitoient les Peu-

ples & les pressoient d'abandonner biens, femmes & enfans, pour défendre la cause de JESUS-CHRIST contre les invasions, les sacrileges & les criants excés de l'heresie.

Pendant nôtre sejour à Valladolid, un Parti Espagnol enleva un Courrier qui alloit d'Arragon à Barcelonne; on le trouva chargé de plusieurs Lettres pour differentes Cours des Puissances liguées, & par là on apprit le veritable état des Alliez en Espagne, & le peu de disposition dans les Espagnols à consentir de changer de Maître.

Ces Lettres portoient; Que parmi les prisonniers qu'on avoit fait dans la Bataille de Saragosse, & qu'on conduisoit à Barcelone, beaucoup s'étoient sauvez à Lerida, & que quelques uns avoient pris parti dans leurs troupes, mais que tous les jours il y en avoit qui desertoient; Que l'Armée pendant quel-

que temps avoit manqué de fourages & de vivres; Que dans l'irrésolution si l'on retourneroit en Catalogne, ou si l'on avanceroit vers Madrid, les Generaux des Anglois & des Hollandois avoient apporté de si fortes raisons pour aller incessamment à cette Capitale, que M. de Staremberg, quoique d'un avis contraire, & tout le parti Allemand s'y étoit rendu; Que d'ailleurs les peuples fort attachez à Philippe V. étoient peu disposez à se soûmettre à l'Archiduc.

Avant que le Duc de Noailles partît de Valladolid en poste, il confera avec M. de Vendosme, qui en l'embrassant lui dit: *J'espere, Monsieur, que toutes choses par vôtre mediation & par vôtre prudence à Versailles & en Catalogne, iront bien. Ce que je puis vous assûrer est, que vous aurez lieu d'ètre trescontent de Sa Majesté Catholique.*

La Reine qui ne pouvoit se résoudre

ſoudre à s'éloigner du Roy, ne partit qu'avec douleur de Valladolid le 25. Septembre, pour aller à Vittoria. Elle eût bien voulu le ſuivre, mais on lui repréſenta deux choſes : La premiere, que les chaleurs exceſſives & les marches trop fatiguantes ne lui permettoient pas de s'expoſer à un danger évident de maladie ; La ſeconde (& qui fit plus d'impreſſion ſur ſon eſprit) fut la ſanté chancelante du Prince des Aſturies, qui depuis peu de jours nous avoit fort allarmé.

Le Roy, avec le debris de ſes troupes, partit de Valladolid le 2. Octobre 1710. pour aller coucher à Torpillas ; il monta au Château où ſont les Genealogies des Rois & des Grands d'Eſpagne : de-là il alla à la Reolle, où en paſſant dans un Bourg de Caſtille, le zele de deux freres me ſurprit & me charma tout à la fois. Le cadet qui

n'avoit qu'un seul garçon, l'envoya à l'Armée pour servir Philippe V. L'aîné qui n'avoit point d'enfans, voyant partir son neveu qui faisoit toute la consolation de son frere, & chagrin de ne pouvoir témoigner par une même marque de fidelité, son sincere dévoüement à son legitime Souverain, prit la résolution de quitter sa maison & son aimable Espagnolette qui n'avoit que 18. ans, enceinte de 3. mois. Surpris de la résolution de ce Vieillard âgé de 84. ans, je lui en demandai la raison : Quoique je ne puisse plus agir comme je le souhaitterois, *me dit-il*, je veux au moins me donner cette satisfaction d'être témoin de ce qui arrivera ; je ne quitterai pas l'Armée du Roy, que je n'aye vû la fin de cette tragedie, & lequel des deux partis l'emportera.

Le 4. le Roy fut coucher à Prade, où pendant toute sa route les

chemins étoient remplis de peuples, qui ravis de voir leur Souverain, pour lui souhaiter toute sorte de prosperitez, s'écrioient en battant des mains : *Vive Philippe Quinto, vive Vendosme embiado del Cielo.*

DePradeil alla à Salamanca, où il demeura trois jours; pendant ce temps-là, le Regiment du Prince de Molfeto qui servoit sur les côtes d'Andalousie, y joignit les troupes du Roy. Dom Pedro Ronquillo reçût ordre d'aller chercher à l'Armée d'Estramadure un renfort de quelques Regimens de Cavalerie & de Dragons. Il y survint un grand orage, qui rendit les chemins presqu'impratiquables.

Rien n'étoit plus admirable que de voir l'empressement des peuples à contribuer aux frais de la guerre, chacun se cotisoit par une émulation de zele; outre les dons gratuits du Clergé & de la Noblesse du pays, outre les efforts que tous

les Grands d'Espagne faisoient en fournissant de l'argent ou des bleds, les particuliers de la fidelle Castille, étoient ravis de trouver cette occasion de faire connoître au Roy, la generosité de leurs cœurs.

De Salamanca il alla coucher le 8. à Saint-Martin, le 9. à Moranchin, le 10. à l'Abadia chez le Duc d'Alve; j'allai avec le Comte Magdelin de la Tour dans un Village de la montagne, fort agreable par sa situation. Ce Gentilhomme Savoyard étoit Colonel reformé du Regiment d'Infanterie de Savoye; il avoit (comme effectivement il le meritoit) la réputation de sçavoir les Belles Lettres, les differents interests des Princes, l'histoire, l'experience & la discipline militaire. Mais ce qui me fit le plus de plaisir, fut de l'entendre dire une infinité de belles choses dans ses conversations, lorsqu'il me parloit de LOUIS LE GRAND,

du Roy Philippe V. & de la Reine ſon épouſe ; il les diſoit avec tant d'eſprit & de politeſſe, que je ne pouvois me laſſer de l'entendre : il parloit auſſi de M. le Duc de Vendoſme, des Ducs d'Oſſone & de Medina Sidonia Grands d'Eſpagne, d'une maniere à me charmer, & à peu prés en ces termes.

Par rapport au Duc de Medina Sidonia, on ne peut, diſoit-il, lui doner trop d'éloges ſur ſon attachement à la ſacrée Perſonne de Philippe V. qu'il a toûjours ſuivie dans toutes ſes Campagnes, ſoit d'adverſité, ſoit de proſperité : ni la rigueur des ſaiſons, ni la longueur ou la difficulté des chemins, ni la varieté des évenemens bizares, ne l'ont jamais empêché de ſuivre ſon auguſte Souverain.

Ce Gentilhomme Savoyard comparoit ce Duc à Ethaï, dont il eſt parlé avec éloge dans le ſecond Livre des Rois. Le Roy David

s'appercevant qu'il le suivoit, lui dit : *Retournez avec vos gens, le Seigneur qui est plein de bonté & de justice récompensera le zele & la fidelité avec laquelle vous m'avez toûjours servi.* Mais Ethaï lui répondit : *Je jure par le Seigneur & par le salut de mon Roy, qu'en quelque état que puisse être le Roy mon maître, ou à la mort, ou à la vie, vôtre serviteur y sera aussi avec vous.*

C'est ce qu'a fait le tres-zelé Duc de Medina Sidonia Grand Ecuyer d'Espagne, nonobstant son grand âge : il a toûjours été aux côtez de Philippe V. & l'a servi par-tout où son devoir l'appelloit, soit au combat de la Vittoria, soit à la bataille de Luzara, soit dans les tranchées de Barcelone, soit dans la campagne de Portugal, soit à la canonade de Balaguer, soit aux combats d'Almenar & d'Alguaire, soit à la breche de Brihuega, soit à la bataille de Vil-

laviciosa, essuyant avec un infatigable courage toutes les peines & tous les dangers de la guerre.

Pour ce qui regarde M. le Duc d'Ossone, il n'y a rien en lui qui ne le distingue & qui ne l'éleve audessus de beaucoup d'autres; son illustre naissance, ses rares vertus qu'il a tirées & augmentées de ce fameux Dom Pedro de Giron de qui il descend, sa magnanimité (qui surpasse tout ce que l'éloquence peut loüer) en cedant à Philippe V. une partie de ses Etats, en levant à ses dépens un Regiment de Dragons qui porte son grand nom, & qui commandé par le brave Dom Diego Gonsales, a toûjours été le fleau des Ennemis. Un favorable succés qui a suivi tous les differens commandemens qu'il a eus, a fait admirer en une infinité de rencontres la prudence & la valeur de ce brave Heros: mais peut-on penser sans étonne-

ment à cette generosité qu'il à eu, d'engager son bien pour le service de Philippe V. en un temps où il ne pouvoit guéres esperer d'autre récompense, que la gloire d'avoir tout sacrifié pour maintenir son Prince sur le Trône? En combien de rencontres peut-on douter, si les Sujets même les plus fidéles, ne combattent pas autant pour les richesses que pour la réputation? Ici rien d'équivoque ni de suspect; il ressemble à Abraham qui ne veut rien des dépoüilles des vaincus, trop content d'avoir assûré à Loth ce qu'il possedoit à juste titre. *Genes. c.* 14.

M. le Comte de Pintos son frere s'est toûjours signalé par son grand zele & une surprenante valeur dans toutes les occasions où il s'est trouvé.

J'ajoûterai encore ici en passant, que M. le Comte de la Tour & moi, fûmes tres-bien reçûs avec nos gens

dans le Village de la montagne : nous y trouvâmes en arrivant une Eſpagnolette que le Curé venoit de marier ; elle avoit 17. ans, elle étoit belle & bien-faite, & nous eûmes le plaiſir de la voir danſer.

Comme la riviere étoit toute débordée par les pluyes frequentes & les grands orages qu'il avoit fait, le Roy ne fut coucher le 11. qu'à Meullas, & le 12. à Plaſentia, où il ſejourna 4. jours. Son Armée commençoit pour-lors à ſe fortifier peu à peu, plus de 2000. Eſpagnols diſperſez en differents endroits aprés la bataille de Saragoſſe, l'ayant joint.

Le Roy monta à cheval pour voir paſſer les troupes, dont il fut tres-content. Le Duc de Vendoſme qui l'accompagnoit, reconnut pluſieurs ſoldats d'Italie du Regiment de Lombardie, & aprés avoir fait mille amitiez au Colonel de ce Regiment, il le mena ſouper

avec lui. Le Roy, pour animer ceux qui avoient plus de merite & reconnoître leurs bons ſervices, nomma aux Emplois vacans, pluſieurs d'entr'eux, & principalement ceux qui s'étoient trouvez à la bataille de Saragoſſe ; il voulut prendre le plaiſir de la chaſſe dans une petite Iſle, d'où l'on voit la campagne d'un côté, & de l'autre des vignes & une infinité de petites caſſines blanches.

Il alla le 16. coucher à Caſatexada, où il y eut de grandes difficultez à paſſer la riviere, & ce fut pour-lors qu'il fit occuper en diligence par ſes troupes le Pont d'Almaras ſur le Tage, qui lui étoit d'une extrême conſequence pour empêcher la jonction de l'Armée du General Staremberg avec celle des Portugais. M. de Vendoſme, dont les douleurs de la goutte augmentoient tous les jours, fut obligé de garder le lit, & le Conſeil

ſe tenoit dans ſa chambre. Le Roy, pendant ſon indiſpoſition, envoïoit pluſieurs fois par jour s'informer de l'état de ſa ſanté ; & auſſi-tôt qu'il fut en état de pouvoir ſe ſoutenir, il ſe fit porter en chaiſe.

La nouvelle qui ſe répandit dans le Camp, que M. le Duc de Noailles étoit entré dans le Lampourdan avec une groſſe Armée qui venoit de France, donna beaucoup de joye. Dans une Lettre interceptée que l'Archiducheſſe écrivit à l'Archiduc, elle le preſſa fort de quitter l'Armée pour ſe rendre en diligence à Barcelone, lui marquant qu'à juger par les démarches que faiſoit le Duc de Noailles, il y avoit toute apparence que ſon deſſein étoit de faire le Siege de Gironne, avec une Armée de vingt-deux mille hommes qu'il venoit d'obtenir de la Cour de France.

Nôtre Armée s'étoit fortifiée pendant nôtre route par des Regimens

de Cavalerie & de Dragons qui arriverent de differentes Provinces. On détacha Dom Joſeph de Vallejo avec 1500. chevaux, & Dom Feliciano de Bracamonte qui commandoit une Brigade de Cavalerie, & l'on fit avancer le Comte de Mahoni vers Talavera la Renna, avec les Regimens de Dragons de Quelus, de Grimau, de Marimon, d'Oſſonne, de Kilmaloc & de Vallejo : Par ce moyen l'Armée des Alliez ſe trouvoit fort ſerrée, & ne pouvoit s'étendre bien avant dans la Caſtille, pour en enlever les vivres & y faire payer de groſſes contributions, étant arrêtée & obligée de ſe tenir ſur ſes gardes, à cauſe des frequens harcellemens de Vallejo & de Bracamonte.

Le Duc de l'Infantado Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, fit en cette occaſion un don gratuit fort conſiderable en bled à

Philippe V. qui loüa ſa generoſité & le zele qu'il avoit pour la proſperité de ſes Armes. Ce Grand d'Eſpagne, cette Ame courageuſe & magnanime dit alors: Veüille le juſte Ciel me faire naître l'occaſion de pouvoir mourir aux pieds de Philippe V. mon maître, c'eſt tout ce que je demande. Le Royaume d'Andalouſie lui fit offre d'entretenir un gros Corps de Cavalerie, où la Nobleſſe & tout ce qu'il y avoit de gens un peu aiſez auroient ſervi, ſans qu'il en coûtât rien à Sa Majeſté Catholique, & ce Corps auroit été au moins de 15000. chevaux. Sa Majeſté qui ne vouloit pas qu'ils abandonnaſſent leurs maiſons & leurs biens, les remercia de leur grand zele; c'eſt pourquoy ils donnerent pour les troupes, de bonnes remontes, qui arriverent au Camp, & les principales Villes firent en argent, des dons gratuits fort conſiderables.

Pendant que nous étions à Casatexada, un gros détachement de l'Armée des Alliez allant de Castille en Arragon, pour ouvrir aux Couriers les passages en Catalogne, fut attaqué par les Troupes que Dom Joseph Vallejo commandoit. Il défit ce détachement, & outre le nombre des morts, il prit 70. Cavaliers, avec les équipages d'un General Allemand, & de grosses sommes d'argent, le reste se sauva à Siguença; dans cette action nous n'eûmes que 7. Cavaliers ou Dragons blessez, & fort peu de tuez. Nos détachemens eurent partout d'aussi favorables succés pendant les mois de Septembre, Octobre & Novembre; succés qui ranimoient de plus en plus le cœur des fidéles Castillans, & qui leur faisoient esperer qu'ils chasseroient bientôt de leur pays, des ennemis qui s'y étoient rendus odieux par la licence des Troupes, & la mau-

vaiſe politique des Generaux.

En effet quelle extraordinaire & plaiſante maniere de ſe concilier l'amitié des Caſtillans, & d'en attendre du ſecours dans le beſoin, que d'entrerdans leur Pays pour les piller & commencer leurs liberalitez par demander des contributions exceſſives, enlever leurs chevaux, leurs mules & d'autres beſtiaux qui étoient à leur-bienſéance ? beau préſage d'une prétenduë abondance future ! quand ils arriverent al Pardo, de déſoler & de ruiner tous les environs de Madrid.

Cette prétendue abondance fut bien-toſt changée en ſterilité, & en une extrême diſette de vivres : l'Armée de Philippes V. avoit alors une ample proviſion de toutes choſes, de pain, de viande, de vin, & de differens fruits de la ſaiſon : celle des Alliés manquoit de tout, juſques-là que le pain valoit plus de quinze ſols la livre. Pendant

que le Roy étoit à Casatexada, M. de Vendosme fut tourmenté de sa goutte, sans qu'elle l'empêchât neanmoins d'assister au Conseil, & de vaquer aux affaires les plus importantes. Il eut tant de joye de ce que Sa Majesté avoit occupé le poste d'Almaras, qui lui avoit paru (dés qu'il étoit à Bayonne) d'une si grande consequence, qu'il lui dît: *SIRE, Vôtre Majesté aura dans l'Histoire plus de gloire d'avoir gagné ce poste en si peu de temps, que l'Archiduc n'y en aura d'avoir remporté la victoire dans la journée de Saragosse. Avoir empêché la jonction de l'Allemand avec les Portugais, l'avoir déja presque affamée dans son camp, est une entreprise qui merite plus d'éloges, que si on l'avoit vaincu dans une bataille reglée. Vous pouvez, si vous le voulez, l'obliger de se retirer sans combat, vous épargnerez le sang de vos soldats; le fatiguant sans l'attaquer, vous lui ferez perdre le fruit de ses conquestes &*

l'esperance même de les conserver.

Quoique le Roy goûtât assez les raisons de M. de Vendôme, il lui répondit : *Puisque le Dieu des Armées m'a jusqu'ici honoré de sa protection, j'espere que nous ferons quelque chose qui nous conduira avec plus de seureté ou d'éclat à la victoire & au rétablissement de mon Royaume. SIRE*, lui répondit M. de Vendôme, *il est souvent avantageux de temporiser, & il y a des lenteurs heroïques qui donnent un victorieux repos.*

Ce brave, mais sage & prudent Heros, comprenoit aisément que la principale fin de la guerre est de pourvoir au besoin de l'Etat, & de fatiguer autant que l'on peut l'ennemi par de judicieux délais ; la Providence lui ouvroit cette voye pour désoler & perdre les siens: Moins les victoires coûtent aux Vainqueurs, plus elles leur sont avantageuses. Souvent la prudence l'emporte sur la hardiesse, & rien

n'eſt plus digne de louange, que de ménager le ſang de ſes ſoldars, & de ravir à une Armée victorieuſe, les plus conſiderables avantages de ſes conquêtes.

Il voyoit que l'abondance croiſſoit tous les jours dans ſon Armée, pendant que celle de l'Allemand s'affoibliſſoit, & periſſoit peu à peu par une extrême diſette de vivres; c'étoit là en partie ce qui arrêtoit ſon ardeur guerriere, & ſon impatience d'en venir aux mains. Il remarquoit que les plus grands Hommes ſe ſont attiré plus d'éloges en ſurmontant leurs ennemis, plûtôt par une eſpece de politique militaire, que par des batailles rangées: il voulut imiter leur ſage conduite, il fit ce que fit autrefois le grand Fabius dans les anciens temps, & ce qu'a fait dans le ſiécle paſſé le brave & le prudent Turenne.

Quand le Poëte Romain (*Virgile*) parle du premier, il le regarde

comme un homme qu'il ne peut aſſez louer, pour avoir, en temporiſant, rétabli les affaires de ſa Patrie : *Unus homo nobis cunctando restituit rem*; auſſi lui donna-t'on deux noms, celui de *Brebis*, à cauſe de ſa grande douceur, & celui de *Temporiſeur* par rapport à la ſageſſe & à la maturité de ſa conduite. Il rendit de grands ſervices à la Republique Romaine, qui ſe trouvoit reduite à de fâcheuſes extremités, aprés que Flaminius eut perdu la bataille prés du Lac de Tranſiméne ; par une prudence extraordinaire & par une nouvelle façon de combattre, il déconcerta le fameux Annibal, non à force ouverte, mais en le fatiguant, & ne combattant pas. Il laſſa ſi fort cet Africain par ſes remiſes, que ſes ſoldats ne furent plus en état de ſe défendre contre les Romains. *Tite Live, liv. 22. & 23. & Pline, liv. 5. chap. 52. Valere Maxime, liv. 5. &c.*

Il ſuivoit toûjours les ennemis

qui étoient plus forts en nombre que lui, & sa grande attention étoit de camper avantageusement, & de se tenir serré. Ce fut ce qui les désola si fort, que ne pouvant en venir aux mains, ils s'emportoient contre lui en injures, afin de l'attirer au combat ; mais leurs imprécations ne leur servirent de rien. Annibal fit dire à Fabius, que s'il s'étoit acquis une si haute reputation dans les armes, une bataille décideroit de tout, & qu'il passeroit encore pour un plus grand homme, que s'il se contentoit de le harceler : mais Fabius lui fit faire cette belle réponse:Si vous êtes aussi grand homme que vous vous l'imaginez, forcez-moi à vous livrer bataille.

Il n'y a presqu'à changer le nom du grand Fabius en celui de Philippe V. on y découvrira un esprit & un succés assez semblable : il suivit aussi de prés l'exemple du

fameux Vicomte de Turenne, dont il sçavoit que dés 1674. les adroites remises, avoient empêché les ennemis de la France, de venir au secours de la Franche-Comté. On le louoit bien d'avoir pris dés 1672. quarante Villes sur les Hollandois en vingt-deux jours, d'avoir gagné les batailles de Sintsheim, de Landrebourg, d'Ensheimin & de Mulhausen; mais on l'a admiré encore davantage, lorsqu'en temporisant il a obligé les Imperiaux de repasser le Rhin, quoiqu'ils eussent une Armée de soixante-dix mille hommes, & que la sienne ne fût composée que de vingt-cinq mille.

Philippe V. formé sur de si excellens modéles, en imita non seulement la valeur, mais encore la politique, fatiguant les Allemands par des détachemens qu'il leur envoyoit, & qui leur coupoient tous les jours les vivres, pendant qu'à Almaras, ses soldats trouvoient dans

leur camp une douce abondance.

Ces provisions qui venoient au Roy de tous côtez lui faisoient plaisir ; mais comme il est à craindre que le soldat à qui rien ne manque ne se relâche, quand il se voit à son aise, & que si on doit le nourrir, il faut aussi le discipliner & l'endurcir à la fatigue. Ce jeune & prudent Héros voulant prevenir ce danger, avoit soin immediatement aprés son disner, de faire assembler toutes ces nouvelles levées, de les faire défiler devant lui compagnie par compagnie, pour les distribuer dans les Regimens qui en avoient besoin. Il vouloit bien répandre sur ses Troupes ses liberalitez Royales, mais il vouloit aussi les exciter par là à combattre avec plus d'ardeur, & affranchir les perils avec plus d'intrepidité.

L'Histoire nous apprend qu'Annibal qui avoit fait la guerre aux Elemens avec de surprenans suc-

cés, & qui même avoit presque aneanti la puissance des Maîtres de l'Univers (*les Romains*) fut vaincu par les delices de la Campagne de Rome. Il étoit donc important de ne se pas exposer à ce malheur; & pour le détourner, on faisoit de frequentes visites des Troupes qu'on élevoit à la discipline militaire: elles étoient si belles, que dans la plûpart des recruës volontaires de Castille qui arriverent à Casatexada, les plus petits hommes avoient cinq pieds, & tous dans une impatiente ardeur d'en venir aux mains.

M. le Duc de Vendosme qui en étoit ravi, dit au Comte d'Aguilar: *Voici, Monsieur, une action qui vous fera bien de l'honneur: On ne sçauroit assez louer vôtre application, ni admirer vôtre zéle pour le service de Sa Majesté Catholique, en rétablissant si promptement son infanterie à Almaras. Si je ne voyois par moi même*

ce que je vois, je ne le croirois jamais. D'où avez-vous pû faire ſortir tout ce monde ? ce ſont là de beaux hommes, qui font naître de grandes eſperances. J'avoue qu'ils ne ſont pas encore faits au métier de la guerre ; ce qui me paroit extraordinaire, eſt que vous leur ayez ſi bien appris, depuis un mois & demi que nous ſommes dans ce camp l'exercice militaire, que ces nouvelles milices Caſtillannes nées dans les montagnes, qui n'ont jamais vû d'armée, ayent apris en ſi peu de temps l'ordre de ſe ranger en bataille ; il falloit un homme comme vous pour les dreſſer au combat, & les rendre capables de remporter de grandes victoires.

Ce témoignage d'eſtime & d'admiration que M. de Vendoſme rendit en cette occaſion au Comte d'Aguilar, étoit bien dû à ce Capitaine General & Directeur de cette Infanterie. Son Alteſſe Sereniſſime ne pouvoit voir, ſans eſtre ſurpriſe, ces nouveaux ſoldats reprendre leur rang,

rang, faire les cas de converſion par quart de manche, auſſi adroitement que ces vieux Regimens d'Infanterie Eſpagnole qui avoient fait la guerre avec elle en Italie & en Piémont.

Lorſque ce Grand d'Eſpagne commença à porter les armes à l'âge de quinze ans en qualité de ſimple fantaſſin, pendant quatre années conſecutives, il paroiſſoit avoir déja acquis les talens militaires d'un temps plus avancé, & l'on jugeoit aiſément qu'il auroit bien-tôt les plus grands emplois.

Si Sa Majeſté Catholique avoit la conſolation de voir ſon Infanterie rétablie, la nouvelle funeſte des perſecutions que les Habitans de ſa Ville capitale ſouffroient des Ennemis avides de butin, & élevez dans le ſein de l'Hereſie, lui donna une vive douleur; outre que la diſette des vivres étoit extrême à Madrid, où le pain étoit d'une

cherté excessive, les Eglises du voisinage de cette Ville étoient exposées aux violences & à la furie d'une Armée presque toute heretique, qui haïssoit mortellement nôtre Religion : elles furent toutes pillées, & toute l'argenterie en fut enlevée, sans épargner les vases sacrez, dont ils tiroient les hosties qu'ils jettoient par terre, ou qu'ils mettoient par dérision sur leurs infames fronts.

Quel triste & lamentable spectacle à des Peuples Catholiques, dont le zele pour la veritable Religion n'avoit pû souffrir aucune apparence d'heresie, & à qui ces énormes sacrileges faisoient horreur ! Tantôt levans les mains au Ciel, ils s'écrioient tristement à peu prés comme un saint Prophete (*Jerem. Prier. v.* 1.10.18.20.& 21) » Considerez, Seigneur, l'oppro- » bre où nous sommes, nôtre he- » ritage est passé à ceux d'un autre » pays, & nos maisons à des Etran-

gers ; nous sommes devenus com- «
me des orphelins qui n'ont plus «
de pere , nôtre peau s'est noircie «
comme un four , à cause de l'ex- «
trémité de la faim : Sion a été «
détruite , & les renards y cour- «
rent en seureté. Seigneur , nous «
oublierez-vous pour jamais ! Re- «
nouvellez nos jours comme ils «
étoient au commencement. «

Tantôt ces Peuples disoient les larmes aux yeux : (*Jerem. Lam. v. 1. 19. 20.*) Comment les pierres du «
Sanctuaire ont-elles été disper- «
sées aux coins de toutes les ruës: «
nos persecuteurs ont été plus vî- «
te que les aigles du Ciel, le Christ, «
le Seigneur , l'esprit & le souffle «
de nôtre bouche a été pris à cau- «
se de nos pechez , & nous lui «
avons dit : Faut-il que nous vi- «
vions sous vôtre ombre parmi des «
Nations qui nous haïssent ? «

Les Prêtres furent se plaindre de ces violences & de ces horribles

prophanations à M. de Staremberg, qui les renvoya aux Generaux Protestans : Que voulez-vous que nous fassions ? leur dirent-ils, nous avons donné des ordres tres-severes à nos soldats, à qui nous avons défendu de maltraiter en aucune maniere les Ecclesiastiques ; pour ce qui est de l'argenterie & des vases sacrez qu'ils ont pris, ce n'est pas grande chose, l'arrivée des premiers gallions réparera tous ces dommages.

Il faut avoüer la verité, quand ces Generaux ont conduit l'Armée en Castille, leur grand dessein a été de s'enrichir des dépoüilles des Peuples & de celles des Eglises, où l'antipathie de la Religion a fait oublier les maximes de la vraye politique. Prévoyant bien qu'il leur étoit impossible de mettre sur le Trône d'Espagne un Prince de la maison d'Autriche, malgré la Nation Castillanne, & jugeans par l'état des affaires, qu'ils

y trouveroient des difficultez invincibles, ils se contenterent de le mener voir Madrid. L'Archiduc y entra précedé d'un gros détachement de Cavalerie, & accompagné de ses Gardes. Etant passé par la Calle-major, il alla par la porte d'Alcala à Nôtre-Dame d'Atocha; où il entendit la Messe; & aprés avoir fait enlever les drapeaux d'Almança, il s'en retourna al Pardo.

On jetta par tous les lieux de son passage quelques poignées d'argent au peuple & aux enfans, pour les exciter à crier, *Vive Carlos Tercere*; ces petits enfans se jetterent bien sur l'argent & crierent *Vive*, mais ils n'acheverent pas le reste, se contentans en redoublant leur voix, de montrer leurs cinq doigts au Ciel.

Depuis la sortie de Philippe V. de Madrid, les portes & les fenêtres des maisons furent fermées,

tant la consternation de ces fidéles Habitans, privez de leur cher & aimable Roy, fut generale. Plus de joye, plus d'acclamation, plus d'assemblées, plus de divertissemens : Ils voyoient, comme les Israëlites, que la Couronne étoit presque tombée de dessus leurs têtes, & ils attachoient, comme eux, à des saules lugubres leurs instrumens de musique. *In salicibus suspendimus organa nostra.* Ps. 136.

M. de Staremberg reprochoit aux Generaux des Alliez, que mal-à-propos ils avoient engagé par des raisons imaginaires le Roy Charles d'aller en Castille, qu'il eût bien mieux valu suivre le Marquis de Bai, pour achever de le perdre, & lui ôter tout moyen de rallier ses Troupes. Monsieur, lui répondirent ces Generaux, la Reine de la Grande Bretagne ne s'est engagée qu'à donner du secours pour mettre vôtre Roy dans Madrid, nous l'y avons mis, il ne s'agit plus

que de captiver l'affection des Peuples pour l'y conserver ; il a un bon cœur, vous avez de l'esprit, c'est à vous & aux Allemands à achever ce que nous avons commencé: ce succés dépend du ministere & du genie de ceux en qui il a une entiere confiance ; prenez là-dessus vos mesures, il suivra plûtôt vos avis, que ceux que les Anglois & les Hollandois pourroient lui donner.

La résolution fut donc prise, que l'Archiduc abandonneroit Madrid, & qu'on rappelleroit les Magistrats qu'il y avoit établis. Il le fit, mais ces Magistrats avides du butin, ne voulurent pas sortir de cette Capitale, les mains vuides. Ils emporterent les plus riches dépoüilles des maisons de plusieurs Seigneurs, entr'autres celle du Marquis de Mecorada.

L'Archiduc prit les devants pour aller à Barcelone par Saragosse ;

Balbastro , Balaguer & Cervera : l'Archiducheſſe l'y attendoit avec une inquiete impatience.

M. de Vendoſme dit pour-lors aux Troupes : *Braves & fidèles Eſpagnols , dignes ſujets de Philippe V. marchons vers nos Ennemis , qui ayant perdu toute eſperance de s'établir dans le Royaume , ne penſent qu'à ſe retirer ; il s'agit de les pourſuivre & d'en venir à quelque combat. Il a falu juſqu'ici temporiſer : mais nous ſommes arrivez au temps que la ſageſſe du Roy attendoit , & que la Providence du Seigneur ſembloit lui avoir marqué pour exterminer les ennemis de la Religion & de l'Etat.*

Le Roy partit le 23e Novembre 1710. de Caſatexada pour aller à Talavera la Renna , où il ſéjourna cinq jours : les démarches des Ennemis , qui ne ſe terminoient qu'à une honorable retraite , donnerent lieu aux Generaux de Philippe V. de faire ces réflexions ,

& de dire au Duc de Vendosme, lorsqu'ils étoient à table : M. de « Staremberg auroit eu beau jeu « de nous venir attaquer à Alma- « ras, sans nous donner le temps « d'achever de réparer nos débris. « Il pouvoit l'entreprendre avec « une esperance d'autant plus gran- « de du succés, qu'il se voyoit à la « tête d'une belle Armée toute en- « flée de la victoire de Saragosse. « Il commandoit l'élite des trou- « pes des Alliez, qui ne cherchoient « que l'occasion de combattre ; la « fortune favorise ordinairement « les gros Escadrons & Bataillons, « quand le nombre & le courage « se trouvent ensemble, on peut « tout entreprendre. Ce General « avoit de grands avantages, pen- « dant que tout étoit à craindre à « Philippe V. avant le rétablisse- « ment de ses Troupes. «

Vous le croyez de la sorte, Messieurs, leur dit le sage Vendosme,

mais vous ne vous repreſentez pas, qu'un poſte auſſi avantageux que celui d'Almaras eſt tres-difficile à forcer, quand il y a de bonnes troupes qui le gardent. D'ailleurs, avant que les Ennemis s'y fuſſent rendus, le Roy qui auroit eu aſſez de temps pour faire retrancher ſes ſoldats ſous une bonne Artillerie, les auroit fait prévenir par ſa Cavalerie, qui animée d'une ardeur guerriere, ne cherchoit qu'à ſe diſtinguer par quelque action d'éclat. D'un côté il auroit mis aux trouſſes des Ennemis, Mahoni avec les Dragons & quelques bons Régimens; d'un autre il auroit envoyé Dom Feliciano de Bracamonte & le Colonel Dom Joſeph Vallejo, à qui Staremberg auroit été obligé de livrer de petits combats, avant que d'arriver à Almaras. Y auroit-il réuſſi? Il y a beaucoup d'aparence qu'il ne s'en ſeroit pas tiré avec honneur.

Il falloit de plus forcer l'Armée de Philippe V. dans un pays où tous ſes

Sujets lui gardent au fonds de l'ame une fidelité ſincere ; & s'ils ont fourni quelques vivres à cette Armée, ce n'a été que par la crainte d'être pillez ou brûlez par un Ennemi, qui, quoique victorieux, s'étoit attiré plus de haine que de gloire, par ſes brigandages & ſes impietez. Je ne doute pas, ajoûta le Duc de Vendoſme, *que M. de Staremberg n'ait fait ces réflexions, & qu'il n'y ait penſé plus d'une fois.*

Nous conſervions toûjours nôtre poſte à Almaras, quand on détacha deux Brigades de Cavalerie pour délivrer les Habitans de Tolede de la dure domination des Alliez. Ces fidéles Sujets avoient promis, que dés que Philippe V. leur legitime Roy leur auroit envoyé du ſecours, ils ſe ſouleveroient contre la garniſon ennemie : on le ſçût par un Alferes de Cavallerie, à qui le Roy fit donner en récompenſé une fort belle Compagnie.

Dom Pedro Ronquillo Maré-

chal de Camp, qui commandoit ces deux Brigades, ne pût arriver assez tôt à Tolede; il fit seulement charger l'Arriere-garde des Alliez, qui y perdirent beaucoup de monde. Ils avoient fait fortifier cette Ville, pour nous persuader qu'ils vouloient conserver ce poste; mais leur vrai dessein étoit de l'abandonner, pour faire une retraite plus honorable & plus sûre. C'est pourquoi craignans d'être surpris par nos deux Brigades, & se doutans bien que les Tolediens n'attendoient que cette occasion pour faire main-basse sur eux, ils sortirent avec assez de précipitation. Ils sçavoient que, pendant qu'ils étoient dans le voisinage de Madrid, de Tolede & des Villes de Castille, où ils avoient répandu differens détachemens, ces Peuples fidéles à leur legitime Roy, tuoient tous ceux qui tomboient sous leurs mains. Et quand ils

alloient promener dans ces Villes, & qu'ils ſe trouvoient en petit nombre, ou de nuit, ils étoient lapidez par les peuples, & *(ponnallados)* poignardez. Quel carnage n'auroit-on donc pas fait, s'ils avoient reſté à Tolede ?

Ils devoient craindre d'autant plus d'être tuez, qu'ils avoient pillé les maiſons de pluſieurs Seigneurs, & que peu de temps avant leur ſortie précipitée, ils avoient mis le feu à Alcaſar ce magnifique Palais des Rois d'Eſpagne, bâti ſous le Regne & par les ordres exprés de l'Empereur Charles-Quint.

La Garniſon avoit enlevé ce dont elle pouvoit ſe charger, ſans reſpecter même quelques meubles qu'on ſçavoit appartenir à la Reine Doüairiere ſœur de l'Imperatrice, mere de l'Archiduc. Les Generaux qui devoient empêcher l'incendie de ce Palais, contribuerent les premiers à ſon entiere deſtru-

ction, ayant fait frotter d'huiles & de goudrons les ſolives & les poutres, où ils firent mettre le feu ; & comme ils ne pouvoient pas endommager les endroits voûtez, ils y mirent des barils de poudres avec des méches allumées à une certaine diſtance : mais ces Incendiaires étant ſortis de la Ville avant que le feu eût gagné les poudres, les Habitans ôterent ces méches, & ſauverent par ce moyen ce que l'incendie auroit détruit.

C'étoient-là cependant ces gens, qui, à les entendre, ne venoient que pour délivrer l'Eſpagne d'une domination injuſte, & y apporter une délicieuſe abondance. C'étoient-là cependant ces gens, qui ſous les yeux de l'Archiduc s'emparoient impunément de tout ce qu'ils croyoient à leur bien-ſéance ; c'étoient-là ces bons offices que la Maiſon d'Autriche rendoit aux Caſtillans, pour ſe faire reſpe-

ſter & aimer de cette Nation. Pouvoient-ils avoir des ſentimens de veneration, de reſpect, de tendreſſe pour un Prince, qui demandoit à ſa Ville Capitale un don gratuit de cent mille doublons, & une contribution de quarante-deux mille piaſtres par mois? qui faiſoit empriſonner les hommes & les femmes qui refuſoient de lui venir baiſer la main, & le reconnoître pour Roy? Pouvoient-ils ſouffrir tranquillement des Officiers & des ſoldats qui prophanoient ce qu'il y a de plus ſaint dans nôtre Religion, & même ce que l'Ecriture appelle des Lieux terribles, & les Maiſons de Dieu.

L'Hiſtoire rend cet éloge à Alaric I^r Roy des Goths, que quoiqu'il fût ennemi des Romains & de la vraye Religion, il eut toûjours de grands égards pour les Egliſes. Il avoit tout ſujet d'être mécontent de ce qu'on avoit tenté de le per-

dre (en une occaſion où d'autres que lui euſſent peri) lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion des pays qu'on lui avoit accordé. Choqué de cette perfidie, il retourna ſur ſes pas, & ayant pris Rome, il y fit un étrange carnage : mais ce qui eſt aſſez ſurprenant, il épargna les Lieux ſaints, dont il défendit expreſſément de violer les immunitez. *Zozime, l.* 21. *c.* 8. & 9. *Oroſe, l.* 7.

On remarque quelque choſe de plus conſiderable encore d'Alexandre le Grand. Joſeph dit de ce Prince, qu'ayant pris la réſolution de châtier les Juifs, qui, pendant qu'il faiſoit le Siége de Tyr, avoient refuſé de donner à ſon Armée le ſecours qu'il leur avoit demandé, alla pour aſſieger Jeruſalem. Jaddus leur Grand Sacrificateur, croyant qu'il pourroit calmer l'indignation de ce Conquerant, par quelque marque de Religion qui le frappât par ſon éclat, ſe revêtit

de ses Habits Pontificaux, & alla au-devant de lui. Son esprit touché d'en-haut par une secrette inspiration, changea tout-d'un-coup; quoiqu'il fût payen, il reçût favorablement Jaddus, respectant en sa personne le Nom de Dieu, que ce Pontife portoit à son front sur une lame d'or. Quelques Historiens même ajoûtent qu'il offrit des sacrifices au vrai Dieu, & qu'il en écrivit à sa mere Olympias. *Joseph, liv. 21. des Antiq. Jud. c. 8. Eus. dans sa Chron. S. Aug. dans sa Cité de Dieu.*

C'eût été un grand sujet de joye & d'admiration dans toute la Castille, de voir dans la conduite de cette Armée quelque chose d'approchant de ce que je viens de remarquer d'Alaric Arien, & d'Alexandre Idolâtre : mais comme elle ne s'attendoit pas à cette espece de changement, elle se flattoit au moins que la Religion &

l'autorité de l'Archiduc arrêteroient la licence de ſes ſoldats heretiques ; qu'ils épargneroient les Egliſes & les Hoſties conſacrées, ſous les eſpeces deſquelles étoient la Divinité & l'Humanité de JESUS-CHRIST.

Les Caſtillans, fruſtrez de cette eſperance, s'abandonnerent à une juſte douleur, & ne pûrent retenir leurs plaintes. Il eſt vrai que leurs pieux Prédeceſſeurs avoient été les triſtes ſpectateurs de ſemblables outrages faits autrefois par les Maures : mais il y avoit une grande difference à faire, c'étoient des Officiers & des ſoldats, qui avoient pour Chef un Tyran perfide, barbare & infidéle, qui s'étoit emparé de la Monarchie ; au lieu que ces Proteſtans combattoient ſous un Prince de la Maiſon d'Autriche, qui a donné à l'Eſpagne tant de Rois Catholiques, qui ſe ſont oppoſez avec un invincible

courage à toutes les factions & les insultes des heretiques.

Par toutes ces circonstances il est aisé de juger de l'éloignement des Grands d'Espagne & des Peuples, à élever sur le Trône de la Monarchie, l'Archiduc qui tenoit une conduite toute opposée : parmi plusieurs exemples que je pourrois en rapporter, celui-ci suffira.

Dans le temps que l'Archiduc faisoit ses conquêtes al Pardo, il envoya le General Stanhope dire au Marquis de Mansere de venir lui baiser la main comme à son Roy, & lui offrit en même temps sa protection pour avoir soin des affaires de la Monarchie, où il étoit si éclairé. Ce Marquis Grand d'Espagne, sçavoit par une longue experience la plus fine politique, & on le regardoit comme l'une des meilleures têtes de la Junta. Philippe V. n'avoit pas voulu lui per-

mettre de ſuivre la Cour à Valladolid à cauſe de ſon grand âge, car il avoit alors cent ans.

Ayant entendu ce compliment du General Stanhope, il lui répondit fierement : Monſieur, » quand je ſerois plus jeune que je » ne ſuis, je ne changerois pas plus » de Roy que de Religion ; l'un & » l'autre me ſont infiniment chers, » je ſuis bon Catholique, bon & » fidéle ſujet de Philippe V. que je » reconnois & que j'honore com- » me mon Roy. A l'égard de l'Ar- » chiduc, j'ai pour ce Prince d'un » ſang ſi illuſtre, beaucoup d'eſti- » me & de veneration, mais je vous » proteſte que je n'irai pas lui baiſer » la main. Il peut ou me faire mou- » rir, ou me laiſſer dans ces ſen- » timens, que je conſerverai juſ- » qu'au dernier ſoûpir de ma vie ; » les plus rigoureux tourmens ne » ſeroient pas capables de me for- » cer à faire la moindre choſe con-

tre mon honneur & mon devoir. «
Le General Stanhope crût que s'il ne le pouvoit flechir par ses civilitez, il l'ébranleroit par ses menaces; mais s'étant apperçû du contraire, & voyant que ce sage Vieillard prenoit feu, & qu'il s'écrioit d'un ton de voix plus élevé que ne lui permettoit son âge, *Vive Philippe Quinto, vive nuestra fidela Reyna Savoyana*, il le laissa là, & se retira.

Cette extrême & presqu'invincible difficulté de concilier les esprits des Castillans en faveur de l'Archiduc, lui faisoit beaucoup de peine & à ses Alliez. Ils s'appercevoient même que les choses commençoient à changer de face.

Le premier échec qu'ils eurent en Castille arriva à 3. ou 4. lieuës de leur Camp, entre Orcanno & Aranjués; Dom Joseph Vallejo fut averti qu'il y avoit dans un Village un Regiment de Cavalerie Portugaise, composée de plus de 360.

Maîtres, qu'il le forceroit aiſément s'il y entroit par certains endroits, que les Payſans qui lui donnoient cet avis, lui marquerent. Il crût ne devoir pas manquer ce beau coup ſi digne de lui. Il courut en diligence, & aprés avoir taillé en pieces le Corps-de-garde qui étoit ſur les avenuës de ce Village, il inveſtit ces Portugais; & ſans donner à ce Regiment de Cavalerie le temps de ſe reconnoître, il les frappa avec tant de vigueur, qu'il les fit priſonniers de guerre, il prit leurs étendars & leurs timballes, avec tous leurs Officiers. Ce ne fut pas en cette ſeule occaſion qu'il ſe ſignala; il harceloit l'Ennemi de tous côtez, & chargeoit toûjours avec avantage ceux qu'il pouvoit rencontrer, courant ſur tous les partis & détachemens des Alliez, avec tant de diligence & d'activité, qu'ils n'oſoient ſe montrer en campagne; faiſant diverſes tenta-

tives pour leur enlever des quartiers, étant par-tout, revenant chargé de butin & de prisonniers, ayant même eu assez de hardiesse pour aller se saisir, jusqu'à la vûë de leur Camp, de plusieurs Convois de vivres, leur donnant de frequentes allarmes aux pieds même de leurs étendards, ce qui les obligeoit d'avoir sans cesse en main la bride de leur chevaux, afin de le poursuivre.

Un jour il donna dans l'Armée des Alliez une si vive allarme, qu'il les obligea de se ranger en bataille, & de faire sortir du Camp le General Stanhope pour le combattre : il soûtint avec vigueur tous les efforts que ce Chef des Anglois faisoit pour le rompre ; les Officiers & les soldats animez par sa presence & son courage, donnerent en cette occasion les plus éclatantes marques de leur bravoure : mais, comme ils étoient attaquez par un

nombre d'ennemis beaucoup ſuperieur, ils ſoûtinrent en ſe battant en retraite, le feu de ce grand Corps de Cavalerie, & le brave de Vallejo entra dans une Ville, ſans qu'on oſât le ſuivre ni l'inſulter; dans tous ſes autres harcelemens il faiſoit tout ce qu'un homme d'un grand courage eſt capable de faire, tous ſes Officiers, Cavaliers & Dragons s'acquitoient parfaitement bien de leurs devoirs.

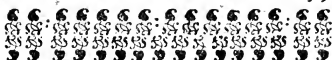
D'un autre côté le valeureux & prudent Dom Feliciano de Bracamonte Maréchal de Camp, les fatiguoit extrémement, & leur donnoit de frequentes allarmes par ſes courſes & ſa ſage conduite. Dom Diegue Gonſales Colonel des Dragons d'Oſonne, & Brigadier des Armées de Sa Majeſté, les obſervoit auſſi de fort prés, & leur tomboit ſouvent ſur le corps; toutes ces raiſons, & particulierement celles de n'avoir pû faire la jonction

ction de leur Armée avec celle des Portugais, déterminerent enfin les Alliez à abandonner entierement la Castille, & à repasser honteusement le Tage, sans avoir osé rien entreprendre, que d'envoyer le General Stanhope chez le Marquis de Mansere Grand d'Espagne, âgé de cent ans, pour voir s'il pourroit l'obliger à venir baiser la main à l'Archiduc. M. de Vendosme fut particulierement informé de la retraite des Alliez, par un Maître de Billard de Madrid, François de Nation, & Espion fidéle; comme il avoit la facilité de parler plusieurs Langues, & qu'il s'étoit fait de grandes habitudes dans le Regiment de Dragons de Mata Religionnaires François, ce fut par son moyen, que S. A. S. fut instruite au vrai & fort exactement dans le Camp de Casatexada, du nombre des Bataillons & Escadrons ennemis, & de

ce qui se passoit chez les Generaux.

Le 30. Novembre le Roy d'Espagne ayant eu avec le Duc de Vendosme, une longue conference sur la retraite des Ennemis, fit dés le lendemain battre la Generale, pour les suivre de prés. L'Armée avoit à sa tête six Regimens commandez par le Comte de Mahoni, qui étoit précedé par les détachemens de Bracamonte, de Vallejo & de Gonsales, qui harceloient continuellement les Alliez. Ce Comte, aprés quelque séjour qu'il fit dans un Village sur sa route, arriva vers la fin de Novembre à Leganez, qui n'est qu'à 4. lieuës de Madrid, & on y passa en revûë ces six Regimens de Dragons, en attendant l'Armée du Roy.





HISTOIRE DES DERNIERES CAMPAGNES DE Mr LE DUC DE VENDOSME.

SECONDE PARTIE.

L'ARCHIDUC prévoyant, (comme je l'ai déja remarqué) que les Grands & les Peuples de Castille ne voudroient pas le reconnoître pour leur Roy, ne fut pas plûtôt sorti de Madrid, que Philippe V. vivement touché des miseres & des persecutions que ses fidéles sujets avoient souffertes,

leur envoya un gros Convoy de toutes ſortes de proviſions, eſcorté d'une Brigade de Cavalerie que Dom Feliciano de Bracamonte commandoit.

La triſteſſe deſlors fut changée en joye, la ſterilité & la diſette en un commencement d'abondance, qui fut bientôt ſuivie d'une plus ample. Le calme ſucceda à l'orage; & le Seigneur ayant commandé à la mer & aux vents, on vit une douce & agreable ſerenité. Ceux qui avoient fermé les portes & les fenêtres de leurs maiſons, les ouvrirent; d'autres que la crainte avoit écartez, ſe raſſemblerent, & tous ravis d'être délivrez de ces Ennemis, qui ſur le bruit d'une liberté imaginaire, venoient les accabler de contributions, & les réduire en ſervitude, beniſſoient la Providence de les avoir délivrez de ces Perturbateurs du repos public, & même de la Foy & de la Religion Catholique.

« C'étoit bien-là, se disoient-ils les uns aux autres, le moyen de s'assûrer de nôtre affection & de nôtre fidelité, en nous mettant d'abord à de si cruelles épreuves; en se servant du pretexte des besoins de l'Etat, pour nous dépoüiller & s'enrichir; en nous faisant porter la dureté d'un joug pesant & trop réel, pour nous promettre une liberté future & imaginaire, & en nous faisant acheter si cherement par la perte de nos biens, l'arrivée d'un nouveau Roy.

« La politique ordinaire des autres Princes, est de répandre à pleines mains l'argent à leur entrée dans une Capitale dont ils veulent s'assûrer; de se montrer liberaux & magnifiques, quand même ils ne le seroient pas en effet; de flatter les Peuples par de belles promesses, quand même ils sçauroient qu'ils ne leur en

» pourroient tenir aucunes ; de jet-
» ter ſubtilement l'amorce pour
» attirer des oiſeaux niais, qui ſe
» précipitent par troupes dans leurs
» filets.
» L'Aigle Autrichienne, par une
» conduite toute oppoſée, s'eſt
» d'abord rapidement élancée ſur
» ſa proye pour la devorer ; armée
» de ſon bec & de ſes ſerres, elle
» a enlevé ce qui ſe preſentoit à
» ſes yeux ; elle n'a rien épargné
» ni ménagé, comme pour faire
» connoître par de ſi beaux com-
» mencemens d'une avide domina-
» tion, ce qu'elle feroit un jour,
» lorſque tranquille dans ſon nid,
» elle y éleveroit peut-être de jeu-
» nes Aiglons.

Les Eccleſiaſtiques de leur côté gemiſſoient amerement ſur la ſcandaleuſe prophanation des Temples
» & des Vaſes ſacrez. Que devien-
» dra, diſoient-ils, la Religion Ca-
» tholique, ſous un Prince qui a

pour elle si peu de zele ? Il de « voit, ou arrêter, ou du moins « suspendre les impietez des here- « tiques, qui ont porté leurs mains « sacrileges sur JESUS-CHRIST mê- « me ; qui ont vendu publiquement « dans leur Camp, les Vases sacrez « & les Tableaux des Saints. «

S'il étoit monté sur le Trône, « n'y avoit-il pas à craindre qu'il « n'eût, contre les devoirs de sa « conscience & de sa Catholicité, de « grands égards pour ces heretiques « ses Alliez, qui l'y auroient placé ? « soit par reconnoissance d'un si bon « service, soit par crainte de s'at- « tirer de dangereux Ennemis, « n'auroit-il pas mis en usage la po- « litique de l'Empereur Charles- « Quint, d'où il descend, qui pré- « ferant ses interêts à la Religion, « a laissé croître l'heresie pendant « 30. ans en Allemagne, se con- « tentant d'un foible & vain Edit « d'*interim*, pour leurer les Catho- «

» liques, pendant qu'il laiſſoit aux
» Prêtres la liberté de ſe marier ;
» à l'abominable & parjure Luther,
» le temps de ſemer & de publier
» ſes erreurs ; aux Proteſtans, la
» poſſeſſion des biens Eccleſiaſti-
» ques, qu'ils avoient injuſtement
» uſurpez ? Que ſeroit donc de-
» venuë nôtre Religion, ſi nous
» avions eu le malheur d'avoir
» pour Roy, l'Archiduc qui ſe
» ſeroit peut-être formé ſur le mo-
» dele de ce ruſé Politique ?

» Graces en ſoient renduës au
» Seigneur (ajoûtoient ces Eccle-
» ſiaſtiques) qui nous a donné pour
» Roy, un petit-fils de LOUIS
» LE GRAND, qui marchant ſur
» les traces de ce puiſſant & pieux
» Monarque, ſoûtiendra comme
» lui, la Catholicité dans ſes Royau-
» mes.

» Nous ſçavons ce que ce grand
» Roy des François, à qui l'Egli-
» ſe aura d'éternelles obligations,

a fait pour ſa défenſe contre «
les déteſtables Calviniſtes, qui «
avoient commis tant d'impietez, «
ſoulevé tant de broüillons,formé «
tant de ligues, pillé tant d'Egli- «
ſes, deshonoré tant de Vierges «
ſacrées, maſſacré tant de Prê- «
tres & de gens de bien ſous ſes «
Prédeceſſeurs. «

Il n'appartenoit qu'à cet Her- «
cule Chrétien, de faire perir «
tout-d'un coup par la révocation «
du fameux Edit de Nantes, cet- «
te hydre, qui n'étant que tron- «
quée ſous les autres Rois, pul- «
luloit tous les jours, & mena- «
çoit non ſeulement la France, «
mais toute l'Egliſe,d'une fatale ré «
volution. Nous eſperons que ſon «
petit-fils aura pour cette chere «
mere le même cœur & le même «
zele. Que le Dieu des Armées «
beniſſe Philippe V. nôtre Roy, «
qu'il dreſſe ſes mains au combat, «
qu'il chaſſe ſes ennemis, qu'il le «

» rende promptement à ses bons & » fidéles sujets.

C'étoit-là ce que souhaitoient ardemment le Clergé, la Noblesse & le Peuple de Madrid. Et Sa Majesté Catholique voulant bien leur donner cette satisfaction, se disposa à y entrer, pendant que son Armée étoit en marche, pour observer le mouvement de celle des Ennemis.

Etant déja assez proche de cette Capitale, il ne voulut point passer plus avant, sans descendre à Nôtre-Dame d'Atocha, où il fit chanter le *Te Deum*, en action de graces, de ce que sans livrer aucun combat, l'Ennemi s'étoit precipitamment retiré, que l'heresie étoit à moitié vaincuë, & hors d'état de corrompre un Royaume jusqu'alors Catholique. Rien n'étoit plus édifiant, que de voir ce pieux Monarque prosterné aux pieds du Roy des Rois, pour lui faire un

hommage public de la Couronne qu'il venoit de lui assûrer ; que de le voir aussi implorer la toute-puissante mediation de la sainte Vierge, à qui l'Eglise rend cette gloire, d'avoir exterminé toutes les heresies.

Aprés un si éclatant témoignage de sa religion & de sa gratitude, il sortit de l'Eglise, & avant qu'il pût monter à cheval pour se rendre à Madrid, avec M. de Vendosme, la plûpart des Grands d'Espagne, & un détachement de ses Gardes, il fut environné d'une si prodigieuse foule de peuples, qui venoient lui témoigner leur joye & lui baiser la main, qu'il ne pouvoit avancer. Ses Gardes vouloient les faire retirer pour débarasser le passage, mais il leur défendit de le faire. Chacun donc s'approchoit de lui, ceux qui ne pouvoient lui baiser la main, baisoient ses bottes ou ses habits ; & s'ils n'en pou-

voient pas approcher, ils lui faiſoient toucher leurs cappes, & tous
» s'écrioient : Philippe V. eſt un
» Roy que nous aimons, & nous
» voudrions nous ſacrifier pour lui,
» perſuadez qu'il nous aime.

Ce furent-là les fruits que l'Archiduc remporta de la Bataille de Saragoſſe, & il ne falloit rien moins que le témoignage de plus de vingt-ſix mille Allemands, Anglois, Portugais & Hollandois, que cette victoire attira en Caſtille, pour faire connoître aux Alliez & à toute l'Europe, quel étoit pour Philippe V. le reſpect, l'amour, le zele & l'admiration de ſes ſujets.

A ſon arrivée à Madrid le 3. Decembre 1710. tous les Grands, toute la Juſtice, en gros & magnifique cortege, avec une inconcevable multitude de peuples, ſe trouverent à ſon entrée dans cette Capitale. On entendoit de tous côtez de douces acclamations de

joye, tous les lieux d'alentour retentissoient de ces cris : *Vive Philippe Quinto, amor nuestro, las delicias y la gloria del mundo.* Vive Philippe V. nôtre amour, les delices & la gloire du monde. Que pouvoit répondre Philippe V. à de si tendres témoignages d'affection & de fidelité, que ces paroles qu'il répeta plusieurs fois : *Je t'aime, ma chere Madrid, je t'aime ?* Les portes, les fenêtres, les balcons, les hauts des maisons, les clochers étoient pleins de monde, & richement tapissez ; les lauriers & toutes sortes de fleurs couvroient les ruës par où il devoit passer.

Aprés qu'il fut descendu de cheval à l'Escalier du Palais, il monta dans les Appartemens, suivi de M. le Duc de Vendosme & du Comte d'Aguilar ; comme j'étois honoré de la protection de ce Prince, & que je l'accompagnois presque partout, j'eus l'honneur d'y baiser la

main de Sa Majesté. Dans ce moment la *(Trincherante)* ou Ecuyere Tranchante de la Reine, arriva, qui aprés s'être jettée aux pieds du Roy, lui sauta au coû, l'embrassant & le tenant entre ses bras. Toute la Cour étoit remplie d'une grande multitude de gens masquez, qui faisoient retentir le son de leurs trompettes & de leurs timballes. De surprenans feux d'artifices brilloient en l'air, des Dragons volans, de magnifiques cavalcades & des chars de triomphes parurent sous les fenêtres du Palais.

M. de Vendosme, que le Roy avoit mené voir les Piliers de la Sainte Chapelle, sortit par la grande Salle où Sa Majesté s'habille, & gagna le petit Escalier par où la Reine descendoit, quand elle alloit à l'Eglise prés du Palais. Ensuite ce Duc monta à cheval pour aller au Palais de la Reine-Mere, qu'on

avoit préparé pour son logement.

A la vûë de ce Prince, le Peuple s'écrioit de tout côté : *Vive Vendosme nuestro Libertador.* La presse étoit si grande, qu'il fut obligé de s'arrêter, pour leur donner la consolation de baiser, les uns ses mains, les autres ses habits. Entre autres, une femme jeune & bienfaite & d'une taille fort avantageuse, l'embrassant pour baiser ses habits, peu s'en falut qu'elle ne le fît tomber de cheval ; mais comme j'étois derriere lui, je lui fis éviter cet accident : il fit jetter cinquante-trois doublons, pour se débarasser de cette nombreuse populace, & étant descendu au Palais de la Reine-Mere, on le mena, aprés avoir soupé, coucher dans le lit nuptial de Charles II. dont la magnificence & les broderies sont surprenantes.

Le lendemain matin il voulut voir *el Retiro*, qui est le Trianon

du Roy d'Eſpagne ; le Duc d'Havré Prince de Croüy, Colonel des Gardes Valonnes, & le Marquis de Crevecœur parent de la Reine, Chevalier de l'Ordre de la Toiſon d'or, l'y accompagnerent. Etant arrivé dans cette Maiſon Royale, il conſidera avec plaiſir une grande Salle tres-belle & tres-bien ouverte, dont les peintures lui parurent d'une fineſſe extraordinaire ; il deſcendit enſuite dans le jardin, pour y voir le beau Cheval de bronze.

De-là nous fûmes chez les R. P. Jeſuîtes : le Pere Claudio Ouvrier Evangelique de cette Illuſtre Compagnie de JESUS, Homme de naiſſance, tres-ſçavant & l'un des plus éloquens Prédicateurs de toute l'Eſpagne, & qui a l'honneur de l'être de Sa Majeſté Catholique, vint au-devant de M. de Vendoſme. Je dirai en paſſant, que j'avois l'honneur de le connoître,

& qu'il m'avoit rendu ce ſervice, de vouloir bien ſe ſaiſir de ma malle, où étoit tout ce que j'avois de plus précieux, qu'il cacha dans un tombeau pour la ſauver du pillage, lorſque Philippe V. ſortit de Madrid. Nous fûmes enſuite aux Grands Jeſuites (dit College Imperial) où M. de Vendoſme reçût du Provincial, des complimens pleins d'érudition & d'éloquence.

Il ne voulut pas ſortir de Madrid, ſans voir le Marquis de Manſere Grand d'Eſpagne, dont j'ai parlé ci-deſſus. *Monſieur*, lui dit-il, *je ſuis ſi vivement touché de la fidelité, du zele, de l'invincible fermeté & du courage que vous avez fait paroître pour Philippe V. que je ne puis vous en témoigner aſſez ma reconnoiſſance, par la part que je dois prendre à tout ce qui le regarde. Je ſuis même chargé de ſa part de vous aſſûrer de ſon amitié & de ſon eſtime.*

M. de Crevecœur expliqua en

Eſpagnol, ce que le Duc de Vendôſme diſoit à ce Marquis, qui n'entendoit pas le François. Il lui répondit : *Senor, Vueſtro Alteſſa me haſe mucho honra, de me benir ber en mi caſa ;* Monſeigneur, Vôtre Alteſſe me fait beaucoup d'honneur de me venir voir chez moi. *Por lo que mire Su Mageſtad, he ſolamento acomplido, con mi obligation, es Vueſtro Alteſſa que a hecho marabilla :* Pour ce qui regarde Sa Majeſté, je n'ai rien fait que ce à quoi mon attachement, ma fidelité, ma religion & ma conſcience m'engageoient ; c'eſt vous, Monſeigneur, qui venez de faire des merveilles, & que Dieu a ſuſcité pour venir rétablir nôtre legitime Roy, & chaſſer l'hereſie de Madrid ; ce que vous avez fait juſqu'ici en d'autres Royaumes, nous fait tout attendre de vôtre prudence & de vôtre valeur. Tous les lieux où vous avez été aux priſes avec l'Ennemi, parle-

ront éternellement de vos victoires. *Mes victoires*, *Monsieur*, lui fit répondre M. de Vendosme, par le Marquis de Crevecœur, *il faut en attribuer la gloire au Dieu des Armées, ce que je puis seulement vous dire, est que je crois n'avoir rien fait, tandis qu'il me reste quelque chose à faire.*

Aprés cette visite, il s'en retourna au Palais de la Reine-Mere, & passant par la Place Major, il n'entendoit de tout côté que ces acclamations : *Vive Vendosme nuestro Libertador*; Vive M. de Vendosme nôtre Liberateur. Ceux qui étoient sur les balcons, avoient les portraits du Roy, de la Reine & du Prince des Asturies; & regardans avec autant d'admiration que de respect, celui de Philippe V. s'écrioient : *Amor noster*, *orbis deliciæ*, *amor noster*, *orbis deliciæ.* Une jeune Espagnolette, qui tenoit celui de la Reine, ne cessoit de dire : *Vive la hermosa y fecunda Savoyana*

nuestra granda Reyna; Vive la belle & feconde Amedée nôtre grande Reine. Dans un autre balcon il y avoit un *Clerigo* ou Prêtre, qui tenoit le portrait d'Henry le Grand, & qui crioit de toute sa force : *Vive Vendosme l'imago vivante deste retrato*; Vive M. de Vendosme, l'image vivante de ce portrait. A cette extraordinaire élevation de voix plus forte & plus distincte que celle des autres, M. de Vendosme mit la tête à la portiere, & ayant vû ce grand Roy, dont il a l'honneur de descendre, de douces & tendres larmes coulerent de ses yeux.

En ce même temps l'Armée de Philippe V. passa par Madrid en deux colonnes, ce qui donna d'autant plus de joye à ses fidéles Habitans, que les Alliez & ceux qui étoient attachez au parti Autrichien, avoient dit, qu'il n'avoit plus ni Cavalerie, ni Infanterie, & que tout étoit dans une desola-

tion si universelle, que la perte étoit absolument inévitable; mais on fut agreablement surpris, quand on vit passer dix mille chevaux & quinze mille fantassins. D'où « a-t'on pû faire sortir tant de « monde, me dit un Seigneur Go- « nille? aprés ce qui s'est passé il « y a trois mois, il me semble que « ce que je vois est une illusion & « un songe; plus j'y fais reflexion, « plus j'admire la Providence, « moi qui n'ai jamais vû en Espa- « gne, ni de plus belle Cavalerie, « ni d'Infanterie en meilleur état. « La joye qu'en avoit la Noblesse, le Clergé & le petit peuple, rejallissoit sur M. de Vendosme, qu'on regardoit comme *l'Homme de la droite de Dieu*, destiné d'en-haut pour rétablir les affaires de la Monarchie. Il s'étoit attiré l'estime & la veneration des Grands du Royaume, principalement de ceux qui avoient des Emplois dans l'Armée.

Perſuadez de l'habileté de ce ſage General, ils ne faiſoient aucune difficulté de ſuivre ſes avis, & pluſieurs ſervoient ſous lui volontairement & en recevoient les ordres; ils ne ſçavoient, que par les rapports qu'on leur en avoit fait, ce dont il étoit capable, cependant, par un favorable preſſentiment du futur, ils mettoient en lui toute leur confiance.

La Ville de Madrid, qui crût ne devoir pas borner à une ſimple joye le retour de ſon aimable & auguſte Monarque, lui fit un don gratuit de 30000. doublons, nonobſtant les contributions exceſſives que l'Archiduc & ſes Alliez en avoient tiré. Quoique même elle eût été pendant quelque temps réduite à une extrême neceſſité de vivres, elle ne laiſſa pas de fournir à Sa Majeſté plus de 100000. rations de pain, pour les beſoins de ſon Armée. Un ſi prompt ſecours mé-

nagé par la Providence, & offert avec tant de generosité & d'abondance, par la fidele Madrid, à son legitime Souverain, ouvrit le chemin à toutes les victoires dont je parlerai dans la suite, & fut comme un présage anticipé de la prise des Troupes Angloises dans Brihuega, aussi-bien que du gain de la Bataille de Villaviciosa.

Pendant le séjour que le Roy fit à Madrid, ces Peuples fidéles qui l'aiment tendrement, ne pouvans souffrir qu'aprés les grandes fatigues qu'il avoit essuyées, il se mît à la tête de ses Troupes, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, lui firent de grandes instances afin qu'il restât dans sa Capitale. Un nombre considerable de gens, qui aux approches de l'Archiduc, s'étoient retirez en Andalousie & en d'autres lieux, revint à Madrid, qui auparavant étoit presque deserte, & qui se repeupla bientôt

dés qu'on eut nouvelle que Philippe V. y étoit entré. Tous ces Peuples ravis de le voir, souhaitoient qu'il ménageât une santé qui leur étoit si precieuse, & le Roy qui les aime tendrement, étoit presque gagné contre sa propre volonté. M. de Vendosme qui s'en étoit aperçû, prit la liberté de lui dire : *SIRE, vos Ennemis se retirent avec beaucoup de précipitation, il faut profiter de cette conjoncture. En l'état où sont les choses, la partie est presque égale, & si vos Ennemis sont plus forts en nombre, vous avez l'avantage, par cette ardeur & cette impetuosité guerriere que je remarque dans vos Troupes. Ce que vous venez de faire pourroit suffire, s'il ne s'agissoit que de la réputation d'un particulier, mais pour un grand Prince, il n'y a qu'une Bataille capable de rendre vôtre gloire immortelle dans l'esprit & la memoire de toutes les Nations. Le courage de Vôtre Majesté remplira toute l'Europe d'admiration*

d'admiration, & mettra son honneur à couvert, non seulement contre la temerité des jugemens qu'on pourroit faire, mais encore contre la crainte de quelque mauvais succès. Une expedition entreprise avec ardeur & ménagée avec prudence, vous rendra le maître absolu de la Monarchie d'Espagne.

Toutes ces raisons l'emporterent sur les instances que lui faisoient ses sujets, de demeurer à Madrid; & ce qui l'y détermina encore plus fortement, fut d'être lui-même entré dans la pensée de M. de Vendosme, avant même que ce General se fût expliqué. *Je vois bien*, répondit-il à M. de Vendosme, *que la Providence m'offre une occasion assez favorable, & mon dessein n'étoit pas de la laisser échaper; nous partirons demain sans faute, pour les aller chercher: que ce secret soit entre vous & moi.*

En effet, il partit de Madrid le

6. Decembre 1710. pour aller à Alcala, où M. de Vendosme vit avec plaisir, ce beau College que le Cardinal Ximenés y a fait bâtir : ce fut là qu'il apprit que Dom Feliciano de Bracamonte, qui suivoit l'Armée des Alliez à gauche de Tajuna, avoit surpris un Regiment Allemand de 400. hommes, & que l'ayant poussé avec une brusque & impetueuse vigueur, il l'avoit obligé de se rendre prisonnier de guerre.

Philippe V. ne songeoit plus qu'à pousser plus loin ses Armes & à hâter ses Conquêtes, pour répondre à l'esperance des Castillans. L'ardeur guerriere & la sage conduite de M. de Vendosme, la bonne volonté de ses Troupes, les applaudissemens & les prieres de ses sujets, lui firent naître des pensées conformes à l'intrepidité de son courage : il parcourut toutes ces vastes contrées de Valladolid

avec son brave General & ses troupes, avec autant de diligence & d'activité, qu'il en falloit pour se rendre à Guadalaxara. Le secret de sa marche ne donna pas le loisir à ses ennemis de s'y opposer, ni même le temps de se reconnoître; personne ne sçavoit, au sortir de Madrid, ce qu'il avoit dessein de faire.

Il s'agissoit de passer le Tage, qui moüille les murs de cette Ville, & qui en certaines saisons est fort difficile à passer à la nage, soit par la rapidité de son cours, soit par les gros rochers qui s'y trouvent. Ce fleuve est aussi large que la Garonne l'est devant Langon sous Bordeaux, & beaucoup plus rapide. Les Gardes du Roy, qui faisoient l'avant-garde, ayans leurs chevaux fort fatiguez par les grandes marches qu'on venoit de faire en tres-peu de temps, vouloient passer sur le pont de cette riviere;

mais M. de Vendosme s'en étant apperçû, & prévoyant que cela retarderoit de beaucoup la marche, à cause de l'Infanterie & des bagages qui devoient passer sur ce pont, & que si cette Cavalerie y passoit, elle alloit empêcher de faire donner le pain aux troupes, que Sa Majesté lui avoit ordonné de faire partir à minuit. *Ne le faites pas*, leur dit-il, *mes chers amis, il faut se mettre dans l'eau & la passer, nous avons besoin de diligence.*

Il ordonna pour cet effet au Sieur Buffet son Ecuyer, de sonder l'eau, qui aprés avoir couru un grand peril d'en être emporté, lui dit, quand il fut à bord : Monseigneur, ce fleuve est terriblement rapide, aprés que le cheval a nagé 15. ou 16. pas, ses pieds s'embarassent entre des rochers, qui sont comme des grosses maisons abbatuës, & quand il se tire de là, le courant de l'eau qui circule

en tourbillon, l'entraîne, à moins qu'il ne ſoit bien vigoureux.

Ces grandes difficultez, qui euſſent rebuté tout autre, ne firent aucune impreſſion ſur M. de Vendoſme. Pour donner aux troupes un exemple d'intrepidité, il commença le premier à fendre l'eau, ſe ſouvenant pour-lors de ce fameux paſſage du Rhin, qu'il traverſa à la nage, animé par la préſence de LOUIS LE GRAND & du valeureux Condé. Ce que ſon Ecuyer lui avoit dit ſe trouva veritable; ſes chiens voyant leur maître dans la riviere, s'y jetterent pour le ſuivre : il n'en falut pas davantage pour animer les Gardes du Roy, les Cavaliers & les Dragons Eſpagnols à paſſer ce fleuve.

Jaloux de la gloire de leur Nation, ils ne voulurent pas laiſſer paſſer cette occaſion, ſans marquer leur intrepidité; il y en eut,

dont les chevaux n'ayant pas assez de vigueur, & se voyans en danger d'être emportez par le torrent de l'eau, qui se jetterent à la queuë de ceux de leurs camarades, & on en compta plus de 140. qui furent ensevelis dans les gouffres de cette riviere. Comme j'étois sur un petit cheval Sardainois, qui ne me fit point de faux-pas, je la passai à la tête de ma Compagnie de Dragons, tambour battant, & j'en fus quite pour changer d'habit. Pendant que la Cavalerie passoit le Tage, l'Infanterie & les bagages défiloient sur le Pont, sans cela on en auroit eu jusqu'au lendemain matin, & peutêtre avec moins de diligence; le Roy auroit manqué son expedition de Brihuega & de Villaviciosa. On reconnut par-là quelle étoit la prudence de ce brave Generalissime, qui prévoïant les choses de loin, aprehendoit de ne pas joindre l'Ennemi pour le combattre.

Etant resté au delà du Pont, un Lieutenant Colonel de Cavalerie, Officier d'un merite distingué, s'étant arrêté pour lui parler, lui dit: Monseigneur, je suis Dom Juan, « Lieutenant Colonel d'Estrama- « dure Viejo. J'ai eu l'honneur de « servir depuis mon bas âge dans « les Armées ; Vôtre Altesse Se- « renissime peur s'informer de Mes- « sieurs les Generaux, de quelle « maniere je me suis fait connoître « dans mes differents emplois, & « distinguer dans toutes les occa- « sions où je me suis trouvé. Je sup- « plie V. A. S. de me faire l'hon- « neur de m'accorder sa protection « auprés de Sa Majesté, pour un « *Grado* de Colonel que je voudrois « lui demander. Comme cet Offi- « cier n'entendoit pas le François, M. de Vendosme m'ordonna de lui dire en Espagnol, qu'il parleroit à S. M. qu'il seroit même bien-aise de trouver quelque occasion de lui faire plaisir.

Il s'étoit mis en deça du Pont, où il n'étoit vû de presque personne, & d'où il voyoit défiler les troupes du Roy. Comme il y avoit beaucoup de chariots dans une des ruës de Guadalaxara, il m'ordonna de les faire marcher incessamment, afin de débarasser si bien le passage, que les colonnes pussent marcher, sans être obligées de s'arrêter. La chose se fit comme il le souhaittoit, & l'Armée fut des le 8. camper à un quart de lieuë de Guadalaxara.

Dés le même jour le Roy avoit été averti, que l'Arriere-garde des Ennemis s'étoit arrêtée à Brihuega, pour favoriser leurs bagages & leurs butins de Castille, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la riviere de Tajuna, le grand bois & les défilez des montagnes voisines. Sa Majesté, sur ces avis, en ayant conferé avec M. de Vendosme, fit partir à minuit six Regimens de Dragons

& deux de Cavalerie, commandez par le Marquis de Valdecannas Capitaine General, & tous les Grenadiers & les Piquets, ſous les ordres du Marquis de Thoüy; nous marchâmes le reſte de la nuit, avec un froid & un vent terribles: nous arrivâmes à la petite pointe du jour à Turica, où l'on donna (*un pienſo de cevada*) ou meſure d'avoine, aux chevaux.

Les Generaux furent dans le Village, & on reſta en bataille devant une Chapelle. Aprés avoir entendu la ſainte Meſſe, nous montâmes à cheval, & le Marquis de Valdecannas commença ſa marche: comme nous étions ſur le chemin de la *Carretere*, pluſieurs Caſtillans vinrent nous dire, qu'il y avoit des troupes dans Brihuega; d'autres raportoient que c'étoient tous leurs équipages avec quelques troupes: mais il n'y en avoit aucun qui pût en dire préciſément

le nombre. Il n'y eût qu'un fidéle Castillan de la ville de Brihuega, qui ayant couru avec beaucoup de précipitation, dit au Marquis de
» Valdecannas : Tres Excellent
» Seigneur, il y a un grand nom-
» bre de troupes ennemies, qui sont
» toutes Angloises, commandées
» par le General Stanhope. Ne
» sçaurois tu me dire à peu prés,
» combien ils sont, *lui demanda ce*
» *Marquis ?* Non, *lui répondit ce*
» *Castillan*, mais vous pourrez
» peut être en juger par le détail
» que j'en vais faire à Vôtre Excel-
» lence : il y a tant de maisons dans
» la Ville, & tant de soldats dans
» chaque maison. On en fit aussi-tôt le calcul, & il se trouva que ces troupes montoient à prés de 6000. hommes.

L'affaire parut deslors tres-serieuse ; c'est pourquoi le Marquis de Valdecannas dépêcha le Sieur Jarlat Capitaine réformé au Regi-

ment de Dragons de Cailus, pour en donner avis au Roy & au Duc de Vendoſme, qui nous ſuivoient avec l'Armée. Ce Payſan ajoûta, que les Ennemis ne laiſſoient ſortir perſonne de la Ville, & que pour venir donner l'avis qu'il apportoit, il s'étoit fait deſcendre avec une corde par les murailles.

Aprés avoir paſſé le bois, nous arrivâmes vers le midi à la vûë de Brihuega, où pour-lors le Marquis de Valdecannas fit ranger en bataille les Dragons & la Cavalerie, dans un champ de Vigne fort pierreux. Dom Pedro Ronquillo Maréchal de Camp, envoya Dom Galdericporre Lieutenant de ma Compagnie, vers un détachement de quelques Grenadiers, qui étoit ſorti de la Place, pour reconnoître nôtre marche & le nombre de nos troupes; mais comme il apprehenda d'être ſurpris & envelopé, & ſe retira avec beaucoup de précipitation.

Les soldats, qui étoient aux fenêtres & sur les murs de la Ville, nous voyant approcher, crioient » de toute leur force : Pauvres gens » où allez-vous ? venez-vous de- » mander raison de vôtre Armée » battuë devant Saragosse ? nous » allons bientôt vous achever. Ils croyoient Philippe V. si loin d'eux & si peu en état de les attaquer, qu'ils n'avoient pas seulement des Batteurs d'estrade en campagne. Que venez-vous faire ici, malheureux ? continuoient-ils de crier. A quoi nous leur répondîmes, qu'on leur donneroit bientôt les violons à la Vendosme.

Le Roy arriva sur le soir, & aprés avoir fait tirer sur la Ville quelques volées de canon, il les » envoya sommer de se rendre. Je » me défendrai jusqu'à l'extremi- » té, *répondit Dom Diego Stanhope*, « aprés quoi je verrai quel parti » j'aurai à prendre. Sur cette ré-

ponſe, on inveſtit la Place, & on ſe ſaiſit des deux Ponts, l'un de bois, & l'autre de pierre, qui étoient ſur la riviere de Tajuna; les Grenadiers ſoûtenus de deux Regimens de Dragons, paſſerent de l'autre côté de cette riviere, ils ſe ſaiſirent d'un moulin & de pluſieurs Caſſines qui étoient aux avenuës de Brihuega. Cette Ville eſt entourée de murailles fort épaiſſes, & pour la plûpart terraſſées; elle a de groſſes tours à l'antique, & un vaſte Château fortifié de même.

Toute la nuit fut employée à élever des batteries; pendant qu'on les préparoit, l'Infanterie & la Cavalerie arriverent devant la Place: aprés que les broüillards furent un peu diſſipez, nos batteries commencerent à joüer vers les 7. heures du matin; le Roy donna ſes ordres pour ſoûtenir l'attaque de la gauche qu'il commandoit, & qui étoit la veritable. Le

Duc de Vendoſme ayant reconnu les abords de cette Place, afin d'y attacher le mineur, fit en même temps occuper des maiſons qui étoient en dehors attachées aux murailles, placer des batteries & rompre la porte voiſine.

Les Aſſiegez, quoique deſolez par nôtre canon, ne laiſſoient pas de faire ſur nous, par les fenêtres & les hauts des maiſons, un grand feu ; auquel le Roy, le Duc de Vendoſme & les Grands d'Eſpagne étoient fort expoſez. Pendant cette attaque on envoyoit à toute heure des ordres à Dom Feliciano de Bracamonte & à Dom Joſeph Vallejo, d'obſerver M. de Staremberg, & de rendre inceſſamment des nouvelles de ce qui ſe paſſeroit, ce qui ſe fit avec beaucoup d'exactitude ; on ſçût par-là, que ce General Allemand, qui avoit ſon quartier à Alguera, raſſembloit les autres, pour venir au ſe-

cours de Stanhope. Sur ces nouvelles, Sa Majesté donna ordre à M. de Vendosme, avec qui Elle venoit de tenir conseil, d'aller luimême poster la Cavalerie sur les hauteurs, par où l'Ennemi, qui faisoit de vifs mouvemens, devoit venir. Staremberg averti que Stanhope étoit assiegé & fortement pressé, rassembla ses troupes & se mit en marche; mais comme il étoit observé de prés par des corps de Cavalerie, il fut obligé de marcher toûjours en bataille. Bracamonte de son côté, envoyoit de moment en moment divers Paysans avertir le Roy, que Staremberg étoit dans un tel endroit, à une telle hauteur de Brihuega, & qu'il arriveroit le 11. à celle de Villaviciosa vers le midi.

On fit joüer la mine, qui renversa la porte de l'attaque de la gauche, & qui avoit fait une assez grande bréche pour tenter un assaut;

on le donna peu de temps aprés le retour de M. de Vendosme, qui venoit, comme nous avons déja remarqué, de poster la Cavalerie sur les hauteurs. Il fit aussi avancer les troupes destinées à cette attaque, qui étoient tous les Grenadiers, cent hommes choisis de chaque bataillon des Gardes, avec cinquante tirez de bonne volonté de vingt-deux autres bataillons. Pour animer les soldats, il fit porter une tonne de bran-de-vin, qu'il destinoit à une bonne occasion. Il commença à en boire le premier, trinquant avec ses soldats, qu'il appelloit ses enfans, & à qui il le leur fit distribuer.

Un soldat Espagnol, qui l'avoit vû dans le feu à la Marsaille, lui dit : Vous souvenez-vous, Monseigneur, quand vous étiez à la tête de vôtre Gendarmerie, que vous disiez : Bon quartier aux Espagnols, halte, halte, bon

quartier aux Eſpagnols. M. de « Vendoſme lui dit en l'embraſſant: *Je te demande, mon ami, que tu tires autant de coups ſur les Anglois, que tu en as tiré ce jour-là ſur mes troupes.* Aprés qu'il lui eût fait quelques petites liberalitez, il lui preſenta du bran-de-vin. Monſeigneur, « *lui répondit-il*, je ſuis un grivois « ſoldat Eſpagnol de ces vieux « temps, où vous les avez ſi bien « connus. Je n'ai pas beſoin de « bran-de-vin pour aller affronter « les Anglois, la vûë de Philippe « V. mon Roy, & la preſence de « Vôtre Alteſſe me ſuffiſent pour « aller braver ces Bonnets rouges « qui ſont dans les retranchemens. « Il eſt aiſé de voir par-là, quelle eſt la fermeté Eſpagnole, quand elle eſt commandée par un Roy, qui lui donne un ſi bel exemple d'intrepidité, & par un Generaliſſime, en qui elle a d'autant plus de confiance, que par ſes manieres

genereuſes & ſa grande habileté, ſçait ſe concilier l'amour des ſoldats & l'eſtime des Officiers.

Nos troupes commencerent l'attaque, & ſoûtinrent ſur la bréche le feu terrible des Anglois, avec une contenance auſſi hardie que fiere. Ces Ennemis, qui s'aſſûroient ſur leur nombre & ſur la force de leurs retranchemens, où ils étoient à couvert, ſe défendoient avec une vigueur ſurprenante ; le feu qu'ils faiſoient étoit ſi vif & ſi frequent, qu'il tomboit comme de la grêle ſur nos troupes, dont l'ardeur ſembloit ſe relâcher dans le premier abord. M. de Vendoſme qui s'en apperçût, prit un piſtolet à l'arſon de la ſelle de ſon cheval & alla lui-même ſur la bréche ; & dit au Roy : *SIRE, ils ne tirent pas droit, car s'ils avoient tiré juſte, Vôtre Majeſté & moi nous aurions déja été tuez.* Philippe V. alloit au feu & conduiſoit tout avec une in-

trepidité & une prudence, dont à peine trouve-t'on des exemples dans les actions & les conquêtes des plus grands Capitaines ; aussi son exemple animoit les soldats dans les attaques les plus vigoureuses & les plus difficiles à soûtenir.

Le Marquis de Thoüy, qui étoit à la tête des Grenadiers, y donna d'éclatantes marques de sa valeur & de sa prudence, il entra avec l'intrepide Comte de San-Estevan de Gormas Grand d'Espagne, & le Comte de Rupremonde, par la porte que nous avions renversée à coups de canons. Il attaqua le premier retranchement des Ennemis, & reçût à côté de ce brave & fidéle Grand d'Espagne, un coup de mousquet qui lui perça la main de part en part ; il fut aussi legerement blessé au pied : le Sieur Degli Lieutenant des Gardes Vallones, fut blessé dans cette atta-

que, à ſon côté. M. de Thoüy, nonobſtant toutes ſes bleſſures, auroit toûjours pourſuivi l'Ennemi, ſi le Roy ne lui avoit donné ordre de ſe retirer, pour ſe faire panſer; ce qu'il fit contre ſa propre volonté.

Autant que les Anglois diſputoient le terrain à nos troupes, autant elles avoient de courage & d'ardeur à le gagner, quoiqu'elles ne fuſſent preſque compoſées que de levées qu'on avoit faites depuis l'arrivée de M. de Vendoſme; elles attaquoient les Aſſiegez comme des ennemis non ſeulement de l'Etat, mais encore de la Religion; comme des gens, qui s'étoient rendus odieux par la conduite qu'ils venoient de tenir en Caſtille, par la profanation des choſes les plus ſaintes, & l'infraction même des loix de la guerre.

Quelque vigoureuſe que fût la réſiſtance que faiſoient les Anglois,

nos troupes les forcerent dans leurs premiers retranchemens, où ils furent obligez, pour favoriser leur retraite, de mettre le feu à plusieurs maisons voisines, afin d'arrêter nos soldats, jusqu'à ce qu'il commençât à s'éteindre ; ils furent repoussez de maisons en maisons, de ruës en ruës, malgré les coups terribles qu'ils tiroient des fenêtres & des greniers, nos Generaux & nos Officiers surmontans & bravans ces affreux obstacles. Pendant que les choses s'executoient avec tant d'ardeur, par les troupes qui étoient à la gauche, celles de la droite commandées par M. de Vendosme, se maintinrent sur la bréche, afin de faire division des soldats ennemis, qui avoient fait des retranchemens dans les ruës & sur la place de la Ville. Ce fut en cette occasion que se signala l'impetueuse vigueur des Espagnols, qui étans entrez par plusieurs en-

droits, dans les differents poſtes de cette Place, en chaſſerent les Anglois, quoiqu'ils euſſent toûjours ſoûtenu leurs attaques avec une ſurprenante obſtination à ſe défendre. Le mouvement de nos troupes rompit toûjours leurs meſures ; ils voulurent ſe retirer au Château, mais un brave Capitaine des Gardes Vallones, qu'on avoit envoyé pour en gagner le paſſage & les couper, s'étant mis à la tête de quelques Compagnies de Grenadiers, rendit leurs deſſeins inutiles, & ſçût ſi bien rompre leurs meſures, que ſe trouvant entre tant de feu, ils perdirent entierement l'eſperance de pouvoir réſiſter plus long tems. L'action fut vive & ſanglante, on voyoit les Anglois tomber pêle-mêle & ſe culbuter confuſément les uns ſur les autres, percez de coups, nâgeans dans leur ſang, & jettans des cris épouvantables ; l'attaque étoit bruſque & la dé-

fenſe violente ; on étoit ſurpris de voir des ſoldats, preſque tous de nouvelles levées, ſurpaſſer l'attente qu'on en avoit conçûë ; leur hardieſſe & leur bravoure égalant celle des vieux Corps & des Regimens les plus eſtimez, par leur fermeté & leur courage. Les Officiers ne pouvoient les retenir, & le carnage fut tres-grand.

Enfin, vers les ſept heures & demie du ſoir, les Ennemis battirent la chamade. On envoya réciproquement de part & d'autre des ôtages, à qui M. de Vendoſme fit toute ſorte d'honnêtetez, les faiſant ſouper avec lui ; le General Stanhope eût pour les nôtres, les mêmes égards. Le Roy à qui on avoit envoyé un Lieutenant des Gardes Vallones, pour lui apprendre le ſuccez d'une expedition ſi importante, ne ſongea plus, aprés avoir fait dépêcher un Brevet de Colonel à ce Lieutenant, qu'à preſſer

de faire ſigner la Capitulation : le Comte d'Aguilar fut chargé de cet employ ; & au cas qu'il y arrivât quelque choſe de nouveau, je reçûs l'ordre de l'accompagner, pour en venir avertir Son Alteſſe.

Nous paſſâmes depuis l'entrée de la porte juſqu'à la place du Château au travers des corps morts, qui baignoient dans leur ſang. Un tel ſpectacle de cadavres tombez les uns ſur les autres, faiſoit horreur, mais il nous falloit paſſer au-travers de ces cadavres livides & tous chargez de playes. Dés que Dom Diego Stanhope ſçût, que le Comte d'Aguilar venoit pour lui faire ſigner la Capitulation, il ſortit de table pour aller au-devant de lui, & le pria d'entrer dans ſon cabinet.

Pendant cet intervale, je m'approchai du lit du General Carpenter, pour lui témoigner que la nouvelle de la bleſſure qu'il avoit

reçûë à la bouche, avoit ſenſiblement touché M. de Vendoſme, & je lui offris de la part de Son Alteſſe, tout ce qui pouvoit dépendre d'Elle. Carpenter m'en remercia, & m'en témoigna toute la reconnoiſſance poſſible; il lui envoya offrir un cheval Anglois, qui, quoique d'un prix aſſez mediocre, étoit cependant d'une taille avantageuſe, bon & ſeur pour une expedition. M. de Vendoſme qui l'accepta, ſe trouva un peu embaraſſé, ne ſçachant que lui envoyer, par reconnoiſſance; il avoit une tres belle tabatiere d'or richement travaillée, il lui en fit preſent. La Capitulation fut ſignée de part & d'autre, aux conditions ſuivantes: Premierement, Que la porte du Château ſeroit inceſſamment ouverte aux troupes du Roy. 2°. Que les Generaux & les Officiers ſeroient priſonniers de guerre, avec toutes les troupes de la

garniſon à diſcretion, tant à pied, qu'à cheval. 3°. Que le lendemain 11. du mois ils ſortiroient de la Ville, pour être conduits en tels endroits qu'il plairoit à Sa Majeſté. 4°. Qu'on laiſſeroit aux Officiers, Cavaliers, Dragons & ſoldats, les hardes & bagages qu'ils avoient, lorſqu'ils étoient entrez en Caſtille, à la reſerve de leurs chevaux & de leurs armes. Sa Majeſté ordonna, qu'il ne fût fait aucun tort ni dommage aux équipages des Generaux & des Officiers, qu'Elle leur rendit genereuſement. 5°. Qu'on prendroit ſoin des malades & des bleſſez, autant que la commodité des lieux le permettroit.

Le General Dom Diego Stanhope, qui commandoit en chef les troupes Angloiſes en Eſpagne, les Lieutenans Generaux Dom Fernandés, Carpenter & Vils, deux Maréchaux de Camp & deux Brigadiers ſe rendirent priſonniers de

guerre, avec toutes les troupes qu'ils avoient ſous leurs ordres, huit bataillons & huit eſcadrons, tant Cavalerie que Dragons.

Le Maréchal de Staremberg, qui ne ſçavoit rien de ce qui s'étoit paſſé, vint camper cette même nuit al Campo de las Vinnas, à deux lieuës de nôtre Armée, & fit tirer 9. coups de canon, pour donner le ſignal de ſon approche à Dom Diego Stanhope. Un Officier de Cavalerie, que l'on avoit envoyé avec un parti pour reconnoître ſa marche, vint dire qu'il avoit été obligé de ſe retirer à la vûë des Gardes des Ennemis, mais qu'il avoit eu aſſez de temps pour compter juſqu'à deux cens feux dans leur Armée. Ce fut le raport qu'il en fit à la Brigade de Molfeto, où étoit le Comte d'Aguilar, avec le Marquis de Moſcoſe Lieutenant General, & Dom Joſeph Ameſaga Maréchal de Camp.

Philippe V. qui combat autant en ſoldat qu'en Capitaine, animé par ſon courage & conduit par les conſeils de M. de Vendoſme, ne penſoit qu'à executer les projets qu'il avoit fait, & dés la même nuit il confera avec lui, ſur les meſures qu'il falloit prendre pour aller dés le lendemain aux Ennemis, aprés qu'il auroit mis les priſonniers en des lieux ſûrs ; il ſe perſuadoit que s'il pouvoit joindre Staremberg, il auroit ſur lui de grands avantages ; ce qui venoit de ſe paſſer, l'ardeur & la bonne volonté de ſes troupes, ne lui permettoient pas, ce ſemble, moins de ſuccez.

Comme je venois de Brihuega, je fis un petit détail aux Colonels de Grimaut & de Marimont, de la beauté des troupes Angloiſes ; ils en conçûrent une veritable joye, & pleins d'une impatience martiale, ils me témoignerent qu'il leur

tardoit d'en venir aux mains ; que ſous un auſſi grand Roy que Philippe V. ils verſeroient avec plaiſir juſqu'à la derniere goute de leur ſang ; que ce leur étoit un ſurcroît de bonheur d'être conduits & animez par un Generaliſſime, qui n'ayant jamais rien entrepris où il n'ait réuſſi, leur faiſoit eſperer de grands ſuccez.

Cette confiance que toutes les troupes Eſpagnoles avoient en M. de Vendoſme, n'avoit rien que de raiſonnable & de juſte. M. de Staremberg n'étoit pas moins perſuadé de ſon habileté & de ſa prudence, que de ſa valeur & de ſon courage, puiſque dans ſa marche d'Italie, il lui prit 8000. priſonniers de ſon Armée, & qu'il battit ſon Arriere-garde à la Mormida.

Dés que le jour fut venu, deux Colonels de Dragons me prierent de repreſenter à M. de Vendoſme, que la plûpart de leurs Dragons

n'avoient que de mauvais habits, & que Son Altesse les obligeroit fort, si Elle avoit la bonté de leur en faire donner de ceux des Anglois; sur quoi il m'ordonna de leur dire : *Que le Roy leur en donneroit bientôt de neufs ; Qu'il est de l'honnêteté & de la justice d'avoir autant de consideration pour des Ennemis qu'on a vaincus, qu'on voudroit en recevoir soi-même, si on étoit à leur place ; Qu'au reste ils devoient se contenter des chevaux des Anglois, pour monter leurs Dragons à pied.*

Les ôtages vinrent dans le tems même, pour prier M. de Vendosme, de leur permettre de descendre à Brihuega, pour faire charger leurs équipages. Il leur répondit, qu'ils étoient les maîtres, & les fit accompagner par un Colonel de nôtre Armée. Dom Juan de Zerezeda Inspecteur de la Cavalerie, fit distribuer les chevaux des Anglois à nos Adjudantes; il

y en eut beaucoup de pris par des gens, qui profitans de l'occasion, y entrerent : M. de Vendosme en fit donner à plusieurs personnes, principalement au Marquis de Franclieu, qui lui en demanda.

Pendant toute la nuit le froid fut violent ; le Roy, qui devoit se contenter d'avoir essuyé tant de fatigues, ne craignit pas d'exposer sa sacrée Personne à toute la rigueur de la saison : il écrivit pendant plus de deux heures sur la Caisse d'un tambour, & s'étant fait étendre un manteau sur la neige, il s'y jetta pour y prendre un peu de repos ; avant que de s'assoupir, il dit à M. de Vendosme : *Que ce qui venoit de se passer valoit pour le moins une bataille. Oüi sans doute*, lui répondit-il, *la Victoire que Vôtre Majesté vient de remporter, Vous donne lieu de tout entreprendre, aprés de si glorieux succez ; il faut demain aller affronter l'Ennemi : je crois qu'il*

eſt à propos d'envoyer des ordres à Bracamonte & à Vallejo, de ſe tenir derriere l'Armée de M. de Staremberg, & de les avertir, de ne pas perdre cette Armée de vüë, parce qu'on ne manquera pas dans la journée de l'attaquer, & que de leur côté ils ne manquaſſent pas de les attaquer par-derriere, pendant que Vôtre Majeſté les attaquera de front. Le Roy le fit, & ſes ordres leur furent envoyez. Par tous ces mouvemens qu'il ſe donna, par la violence du froid & la rigueur de la ſaiſon qu'il reſſentit, il eſt aiſé de juger combien grande eſt ſon activité, que rien n'eſt capable ni de rebuter, ni de ſuſpendre; auſſi le Ciel ſemble le deſtiner à de glorieux & de ſurprenans évenemens pour ſoûtenir l'auguſte rang où il l'a élevé, & répondre aux grandes eſperances que ſes fidéles ſujets en ont conçûës.

Mais peut-on oublier en cette occaſion, les ordres qu'il donna,

& les Lettres circulaires qui furent envoyées dans toutes les Villes, Bourgs & Villages par où les Anglois prisonniers de guerre devoient passer avec leurs Commandans, pour se rendre en Castille, où un détachement de nôtre Armée les conduisoit. Les peuples indignez de la profanation qu'ils avoient faite de nos Eglises & de ce que nous avons de plus saint, les eussent lapidez & mis en pieces; mais Sa Majesté, pour prévenir & arrêter leur fureur, leur fit de severes défenses de les insulter. Ces grandes marques d'humanité à traiter favorablement ceux qu'on venoit de vaincre, attirerent à Philippe V. l'estime & la veneration des Anglois, & il en reçût beaucoup plus d'honneur, que s'il avoit poussé sa victoire jusqu'aux dernieres extremitez, refusant de capituler. Qu'il est beau de vaincre deux fois ses Ennemis, & de

les engager à publier la clemence d'un Vainqueur, qui eût pû les sacrifier au sort & aux fâcheuses suites de la guerre.

Le dessein du Roy étant de livrer bataille à M. de Staremberg, qui venoit au secours de Dom Diego Stanhope, il monta avec M. de Vendosme sur une hauteur, d'où il pouvoit le découvrir ; peu de temps auparavant, Belcastel Chef des Hollandois en Espagne, » dit à ce General : Il faut, M. que » Brihuega soit rendu, puisqu'on » n'entend plus tirer le canon, » nous ferions bien de nous retirer. » Il n'est plus temps, *lui répondit* » *M. de Staremberg*, vous ne con» noissez pas encore le Duc de Ven» dosme ; vous allez voir qu'avant » qu'il soit deux heures, il vien» dra nous attaquer, il faut tout » abandonner au sort d'une ba» taille.

La chose arriva encore plus tôt

qu'il ne l'avoit prévûë ; le Sieur Buffet, Ecuyer ordinaire de M. de Vendosme, qui s'étoit avancé au-delà de nôtre Armée, à la faveur d'une troupe de Cavalerie, vint à toute bride dire au Roy, que les Ennemis marchoient, & que Sa Majesté Catholique alloit entrer dans le plus beau Champ de bataille qu'on pût souhaiter, quand on auroit passé un certain arbre qu'il lui montra ; qu'il n'y auroit plus ni murailles, ni même de hayes & de buissons qui lui fissent aucun obstacle ; il lui dit aussi que les Ennemis rompoient une petite muraille au-devant d'une Eglise, sur un côteau qui formoit comme une espece de bastion, sur lequel ils faisoient élever des batteries qui donneroient sur nôtre droite.

Sur cet avis, il ordonna à M. de Vendosme d'appuyer sa droite à un côteau escarpé, qui mettoit un peu son flanc à couvert par la fa-

veur du terrain. Le Comte de Lasſtorres, qui ſe donnoit beaucoup de mouvement à faire ranger l'Armée en bataille, dit à M. de Vendoſme : Nous ſommes poſtez avan-
» tageuſement, à cauſe de ces mu-
» railles de pierres ſeiches · *Voilà qui eſt bien*, *Monſieur*, lui répondit M. de Vendoſme, *mais marchons toûjours aux Ennemis*, & il le fit marcher, quoiqu'il lui eût repreſenté que le chemin étoit trop difficile à cauſe de ces murailles. *Eh bien, il faut les rompre*, dit M. de Vendoſme, & il deſcendit de cheval & commença le premier à les abattre. *Meſſieurs*, dit-il, *que chaque bataillon faſſe des trous devant ſoy*, *&* *à meſure qu'on ſe ſera ouvert le paſſage*, *on ſe rangera en bataille pour gagner du terrain:* par ce moyen on s'efforça de rendre les paſſages libres.

M. de Vendoſme ayant quitté le Roy, pour aller au centre & à

ſa gauche, où devoit être ſon poſte, fut tres-content de cette gauche, qu'il trouva tres-bien rangée en bataille, par l'application & la vigilance de M. le Comte d'Aguilar. Les Ennemis tirerent deux coups de canon ſur Son Alteſſe, qui voyant dans ce même temps arriver le S[r] de Mathamor Brigadier d'Artillerie : *Ces Meſſieurs viennent de nous ſaluer*, lui dit-il, *rendons-leur le ſalut*, ce qui fut fait ; il marqua enſuite aux Officiers Generaux les poſtes qu'ils devoient occuper, & leur donna pour mot de ralliement, *Philippe Quinto* : nom auguſte & precieux qui donna beaucoup de joye, non ſeulement à ces Officiers, mais encore aux troupes, qu'il remplit de tant d'ardeur, que ne penſant plus aux fatigues qu'elles venoient d'eſſuyer, elles ne reſpiroient qu'aprés un combat. Ce Generaliſſime, qui voyoit juſques dans les yeux & dans

l'intrepide contenance des soldats, quelle étoit leur impatience à en venir aux mains, en eût un vrai plaisir, & en conçût de grandes esperances.

Tel est l'effet de la prudence d'un habile General, qui sçait prendre de justes mesures pour arriver à la victoire; telle est l'ardeur guerriere qu'il inspire aux troupes, quand elles voyent, que pendant toute une canonade, il va visiter escadron par escadron, & bataillon par bataillon; avec quel courage, quel empressement, quelle intrepidité ne se voit-il pas suivi? ceux que la maladie avoit rendus foibles & languissans, par de si rudes marches & par la rigueur de la saison, parurent se bien porter: les troupes, qui n'avoient pas encore combattu sous ce Prince, sembloient envier aux autres l'avantage qu'elles avoient eu à Brihuega, & crurent qu'elles devoient

profiter de l'occaſion de ſe rendre dignes de l'amitié d'un General ſi ſage & ſi heureux ; qu'elles pouvoient ſe flatter d'avoir le même avantage ſur Staremberg, que leurs compatriotes avoient eu ſur Stanhope.

Ces ſentimens de veneration & de confiance que les troupes avoient pour Philippe V. & le Duc de Vendoſme, font bien voir que ce Roy & ſon Generaliſſime poſſedoient non ſeulement toutes les qualitez que les Anciens ont ſouhaité dans leurs plus grands Capitaines, la prudence, le courage, l'autorité & le bonheur ; mais encore un avantage ſingulier, & que peu de Chefs poſſedent, je veux dire, l'art de s'inſinuer dans l'eſprit & le cœur des ſoldats, & qu'on ſe ſoûmet autant par inclination & par amitié, que par autorité & par crainte ; avec de ſi heureux talens, que ne fait-on pas ? il n'y a point

de travaux que l'on n'entreprenne, point de difficultez qu'on ne ſurmonte, point de dangers qu'on n'inſulte, point d'entrepriſes, quelque difficiles qu'elles ſoient, dont on ne vienne heureuſement à bout. C'eſt à des moyens ſi favorables & ſi bien concertez, que les plus fameux Capitaines de l'Antiquité doivent leurs victoires. On ſçait qu'Annibal n'auroit jamais vaincu les Romains, qu'Alexandre & Céſar n'auroient point conquis tant de pays & gagné tant de batailles, s'ils n'avoient eu le ſecret de ſe faire eſtimer & aimer par leurs ſoldats, dont l'émulation noble & guerriere les conduiſoit à la victoire.

Le Roy, qui fit ranger ſon Armée en bataille ſur deux lignes, dans un terrain fort pierreux, enſorte que la ſeconde ligne qui alloit en panchant, avoit par ce moyen ôté la connoiſſance d'un grand

nombre de ses troupes à ses ennemis, qui étoient sur une ligne en potence: tout le bagage & les carosses des gens affectionnez à la maison d'Autriche étans à leur gauche. La contenance du Maréchal de Staremberg & des autres Officiers paroissoit fiere & hardie; on eût dit que leur Infanterie étoit comme un rampart inaccessible, par le bel ordre & la disposition où elle étoit, ayant derriere & sur ses aîles de la Cavalerie pour la soûtenir.

Les deux Armées étoient à la portée de carabine l'une de l'autre, & l'on ne pouvoit presque plus faire aucun mouvement sans qu'on s'en apperçût. M. de Staremberg fit venir à sa droite une batterie commandée par un Officier qui avoit un manteau rouge, monté sur un cheval blanc, qui donnoit en front dans le Régiment des Dragons Irlandois de Mylord Kilma-

loc, qui étoit à nôtre gauche & qui la fermoit presque toute. Ce Regiment ne fut pas long-temps sans ressentir le feu de cette batterie, le premier boulet ayant tué un cheval & ensuite deux Dragons. Mylord Kilmaloc son Colonel ayant reçû un coup de canon, un de ses fils le fit porter derriere le Régiment. Le pere le regardant, » lui dit : Mon cher fils, que j'ex-» pire au moins entre tes bras, » puisque j'ai si peu à vivre.. Mon » pere, *lui répondit-il*, il faut que » j'aille où mon devoir & le ser-» vice de Philippe V. m'appellent. » Quoi, mon cher fils, vous me » refusez cette consolation, & vous » m'abandonnez à l'heure de ma » mort. Mon cher pere, je vais la » vanger, ou trouver la mienne au » Régiment ; le canon y tomboit comme la grêle : les Ennemis étoient eux-mêmes surpris de voir des gens si fermes, comme immo-

biles & inſenſibles aux terribles coups de leur Artillerie, & ils connurent par-là quel étoit le courage & l'intrepité de ces braves Dragons.

M. de Vendoſme, qui s'étoit avancé à plus de 100. pas au-delà de nos troupes, pour obſerver les mouvemens des Ennemis, envoya par Buffet ſon Ecuyer, ſes ordres au Marquis de Laver Lieutenant General & Major des Gardes Vallones, de faire avancer ſix pieces de canon au centre, pour tirer ſur les Gardes de l'Archiduc & ſur la Cavalerie qui les ſoûtenoit; ce qui fut executé avec autant de ſuccez, que de diligence. Le feu de ces ſix pieces incommodoit terriblement ces troupes, nôtre canon étant avantageuſement poſté, & faiſant de ſi heureuſes décharges, que chaque coup leur tuoit beaucoup de monde & faiſoit de grandes bréches dans leurs bataillons; il tom-

boit à ricochet sur leur Cavalerie, depuis leur centre jusqu'à leur droite, qu'elle prenoit en écharpe.

Cependant quelque grande que fût la perte qu'ils souffroient, ils ne s'en ébranloient pas davantage, au contraire ils se resserroient dans le même temps, & ne laissoient pas entr'eux le moindre vuide à remplir; le Sieur de Marans Colonel réformé dans le Régiment d'Artillerie, commandoit cette batterie sous les ordres du Sieur Mathamor Brigadier d'Artillerie; on connut par-là quel étoit son merite & son experience dans ce service.

Tandis que les choses se passoient de cette maniere entre les deux Armées, par des escarmouches d'un parti des Dragons de Caylus de nôtre gauche, contre un de la droite des Ennemis, & que nôtre foudre vengeresse détruisoit tant de braves soldats, & que tout l'air

retentissoit du bruit affreux de ses éclats, M. de Vendosme fut recevoir les derniers ordres du Roy, qui l'épée en main, l'embrassa tendrement, & lui témoigna son impatience d'en venir aux mains. Il prit, pour cet effet, le commandement de son aîle droite, où étoient ses meilleures troupes, ayant sous ses ordres le Marquis de Valdecanas Capitaine General; M. de Vendosme, qui commandoit la gauche, avoit sous ses ordres le Comte d'Aguilar Capitaine General, avec la Maison du Roy & les Dragons, commandez par le fameux Mahoni, qui tenoient en flanc la droite des Ennemis, où étoient les Gardes de l'Archiduc, dont elle étoit fermée.

Le General Staremberg, qui avoit pris le commandement de son aîle droite, avoit fait un bataillon quarré de sa meilleure Infanterie Allemande, au nombre

de plus de 6000. hommes, avec de la Cavalerie ſur ſes aîles & des Dragons ſur ſes derrieres ; c'étoit l'élite de ſes troupes, & l'on ne pouvoit voir qu'avec admiration, la contenance ferme & hardie de ce bataillon.

Aprés que ces deux Armées ſe furent canonnées, que les trompettes, les timballes & les tambours eurent ſonné la charge, tant generale que particuliere, le Roy ne ſongea plus qu'à aller attaquer ces fiers Allemands, qui ſe croyoient invincibles aprés la bataille de Saragoſſe, comme ſi la fortune leur avoit mis la victoire en dépôt. Philippe V. au premier ſon des trompettes bruyantes, marcha à la tête de ſa Cavalerie foudroyante, avec une ardeur extrême ; & ſans craindre le peril où il s'expoſoit, il attaqua la Cavalerie des Ennemis avec tant de courage, que l'ayant culbutée, elle fut

obligée de se rallier derriere l'Infanterie, qui ne cessoit de faire sur les troupes, à bout touchant, de vives décharges de leurs canons & de leur mousqueterie; il lui vint même de nouveaux escadrons tout frais : ces coups terribles auroient ébranlé des troupes moins fermes que la Cavalerie Espagnole, animée par la presence & l'exemple héroïque d'un grand Monarque, qui en cette occasion courut les mêmes hazards que César, à la tête de ses legions, à la fameuse journée de la Pharsale. Il donna sur ces nouveaux escadrons, il renversa ces bataillons, il se rendit maître de l'Artillerie, & gagna un grand terrain par la défaite de tant de gens, qui aprés avoir fait une si belle contenance, furent entierement rompus.

Pendant que la droite combattoit avec tant de succés, M. de Vendosme, qui commandoit la

gauche, m'ordonna d'aller dire aux Gardes & aux Dragons, de marcher inceſſamment, l'épée à la main ſans tirer, pour attaquer le bataillon quarré d'Allemands, que le Maréchal de Staremberg commandoit. Ces Gardes marcherent au bruit des trompettes, des timballes, des haut-bois & des tambours avec une fiere contenance; étant à la portée du mouſquet, ils eſſuyerent une décharge ſi vive & ſi ſerrée, de plus de cinq mille coups de fuſils, que dans une attaque ſi meurtriere, leur ardeur commençoit à balancer; plus ils approchoient de ce bataillon, plus ils étoient frappez de coups, ſans qu'ils en tiraſſent aucun; mais animez par la preſence & l'inébranlable fermeté de M. de Vendoſme, qui ſans ſe contenter de donner ſes ordres, ſe trouvoit par-tout, & alloit lui-même les faire executer, ils ſe repreſenterent que leur vie ne

ne devoit pas leur être plus précieuse, que celle de leur General lui étoit, & qui s'exposoit aux plus grands dangers.

Ils se jetterent donc impetueusement, l'épée à la main, sur ce bataillon quarré, composé des meilleures troupes Allemandes : on vit pour-lors une audace martiale luter contre une vigoureuse & opiniâtre résistance ; deux heures de carnage firent chanceler le succez entre les deux partis. M. de Vendosme, qui vouloit entrer dans ce bataillon quarré par le front, avoit ordonné à des escadrons de le percer, pendant que les Dragons le prendroient en flanc : mais on trouva dans les Ennemis qui faisoient de continuels mouvemens, une contenance & une fermeté inébranlable.

On voyoit toûjours l'intrepide & sage Duc de Vendosme mêlé dans le feu, bravant les perils les

plus évidens, afin qu'à son exemple les Generaux, les Gardes du Roy & les soldats attaquassent de tous côtez la droite des Ennemis, & la rompissent.

Ces differentes attaques commençoient à les déconcerter, leur gauche avoit déja perdu les postes avantageux qu'elle occupoit d'abord; mais quoiqu'elle eût pris la fuite, elle ne laissa pas de se rallier, sans perdre tout-à-fait courage. Enfin M. de Vendosme déborda leur flanc & penetra jusqu'au derriere de leur Infanterie. Les attaques furent des plus violentes, & les défenses des plus opiniâtres dont nos Historiens fassent mention; la force étoit repoussée par la force, une grande fermeté étoit opposée à une audace & à une valeur encore plus grande: la rage & le desespoir succedant à une fermeté épuisée, donnoient des forces à l'Ennemi, pour se soûtenir

contre les Eſpagnols, dont le courage, qui alloit à une eſpece de fureur, étoit terrible.

Le Roy, qui de ſon côté s'expoſoit aux dangers les plus certains, & d'où il ne pût échaper que par un miracle de la Providence, donnoit ſur les Allemands avec une impetuoſité auſſi heureuſe que hardie, & les metroit en deſordre. Leur Champ étoit tout couvert de bleſſez, de mourans & de morts; c'étoit un déluge de ſang, les hommes & les chevaux tomboient confuſément par terre, & offroient un affreux ſpectacle. Quoique cette Infanterie ennemie fût preſque toute enveloppée, elle ne laiſſoit pas de combattre avec une ſurprenante vigueur, elle gagna même du terrain, & en eût gagné davantage, ſi elle n'avoit trouvé d'auſſi redoutables ſoldats, qu'étoient les Gardes Valonnes.

On ne peut en parler qu'avec

admiration; ce Régiment intrepide mené au feu par le brave Duc d'Havré, combattit jusqu'à cinq differentes fois. Il eût toute la fermeté qu'on pouvoit souhaiter, pour aller aux troupes qui lui étoient opposées, & essuyer le feu de leur artillerie & de leur mousquetterie, sans tirer un seul coup. Mais aprés avoir essuyé une si effroyable grêle, il marcha à eux la bayonette au bout du fusil; il enfonça ces bataillons soûtenus par de gros escadrons, & donna dessus avec tant de furie, qu'il leur fit quitter le terrain qu'ils occupoient, & se rendit maître de leur canon.

De nouvelles troupes Allemandes & toutes fraîches vinrent pour faire tête à ces Gardes Valonnes; mais quoiqu'elles eussent à combattre contre de nouveaux ennemis, bien loin de se ralentir de leur premiere ardeur, on eût dit qu'el-

les se renouvelloient elles-mêmes, sous la conduite de leur sage & audacieux Colonel. La fureur qui éclatoit dans leurs yeux, leur faisoit mépriser la mort ; elles disputoient contr'elles à qui feroit de plus belles actions dans cette mémorable journée, à qui perdroit plûtôt la vie ; ou la feroit perdre à l'ennemi. Il lui fut impossible de tenir plus long-temps contre des attaques si vives & si frequentes, il lâcha pied & fut repoussé hors du champ de bataille. Ces Gardes culbutant & renversant tout ce qui leur faisoit front, qui n'eût crû que les Ennemis battus par tant d'endroits auroient perdu courage ? Ils se rallierent cependant par de petits plotons, tant ils s'obstinerent à mourir.

M. de Vendosme, aprés avoir rallié les Gardes du Roy, dont il ne pouvoit retenir l'impetuosité, passa au centre. Comme les uns

avoient dit à Sa Majesté qu'il avoit été tué, d'autres qu'il avoit été fait prisonnier dans la mêlée, il envoya le Marquis de Valouse en sçavoir des nouvelles certaines. Il en reçût cette réponse : *Je suis fort sensible à l'honneur que Sa Majesté me fait de s'informer de moi ; témoignez-lui, Monsieur, que de mon côté je suis fort en peine de sa Personne sacrée, je viens de rallier ses Gardes du Corps qui ont fait des merveilles.* Ce Marquis dans ces deux courses s'exposa à de grands dangers, en passant & repassant au-travers du feu des Ennemis, pour s'acquiter avec beaucoup de diligence de la commission dont il étoit chargé.

Aprés que le Duc de Vendosme eut passé de la gauche au centre, il rassûra par sa presence les troupes, que celles des Portugais commandées par le Comte de la Talaja avoient fait plier.

Le Marquis de Thouy, quoique

bleſſé la veille en forçant, comme j'ai dit, le premier retranchement des Ennemis, ne laiſſa pas de ſe ſignaler dans cette memorable journée, s'étant mis à la tête de la ſeconde ligne, où il fit avancer le Régiment du brave Marquis de Lanſarot, qu'il fit ſoûtenir par un bataillon de Gardes Eſpagnoles, pour charger l'Infanterie Palatine, dont il gagna une de leurs batteries. Le Comte de Merodes Lieutenant Colonel des Gardes Valonnes & Lieutenant General, à la tête de la Cavalerie de la droite de la ſeconde ligne, y donna des marques d'une valeur & d'une prudence conſommée, par les mouvemens impetueux qu'il fit faire à cette Cavalerie, dans le temps qu'elle ſe joignit à la premiere ligne, par les ordres du Roy.

Aprés que le Duc de Vendoſme eut fait poſter avantageuſement les troupes du centre, pour faire

tête à celles des Portugais, il paſ-ſa aux Gardes Valonnes, dont il loüa le courage & admira la prudence, auſſi bien que la valeur du Duc d'Havré leur Colonel, qui s'avança pour parler tout bas à Son Alteſſe Sereniſſime, qui lui dit : Oüi, Monſieur, oüi, Monſieur, la preſence de ce Generaliſſime fit naître à ces Gardes de nouvelles ardeurs de combattre ; elles penetrerent dans les bataillons ennemis, qui crûrent que c'étoient de nouvelles troupes qui venoient à la charge, tant leur attaque étoit bruſque & violente ; mais il n'en falloit pas moins pour rompre des troupes ſi braves & ſi aguerries, qui nonobſtant leur vigoureuſe réſiſtance, furent enfin contraintes de ſe retirer ; la bravoure & la fermeté des Eſpagnols parurent en cette occaſion, & la poſterité la plus reculée admirera une Nation fidéle à ſon Prince, zelée pour ſa

gloire & pour le bien commun de la patrie ; une Nation dont les Generaux, les Officiers & les soldats ont, dans la journée de Villaviciosa, rompu tant d'escadrons, renversé tant de bataillons, accablé les Allemands par tant de nouvelles charges, qu'ils eussent tous peri, si la nuit qui arriva, n'eût empêché d'achever leur entiere défaite.

Avant qu'elle fût tout-à-fait venuë, le brave Comte de Mahoni, n'ayant point du canon pour tirer sur ces troupes, les investit d'un côté, & ensuite envoya un tambour à M. de Staremberg, pour le sommer de se rendre. Ce General qui étoit passé dans un terrain fort avantageux, avec le reste de son Infanterie & les debris de plusieurs Régimens qui s'y étoient retirez, ayant vû que l'avantage de ce terrain, la nuit & un broüillard fort épais, lui faciliteroient une retraite

honorable, retint ce tambour jusqu'au lendemain, & usa de toute la diligence possible pendant toute la nuit, pour se retirer du côté de Cifuentes, en abandonnant le champ ; & malgré la jalousie la plus envenimée, M. de Staremberg se retira le même soir de la bataille par le côté du bois de nôtre gauche, comme les Portugais se retirerent aussi par le côté de nôtre droite, parce que nos deux lignes en combattant s'étoient jointes dans le centre.

Le Roy, avec les troupes, resta toute la nuit sur le champ de bataille : les broüillards qui s'étoient élevez, & qui ne se dissiperent que le lendemain matin assez tard, furent d'un grand secours aux Ennemis, qu'il ne crût pas devoir poursuivre. Il vit dans ce champ une éclatante preuve de la prosperité de ses Armes, de la benediction dont il avoit plû à Dieu de

le proteger, du courage & de la fermeté de ses troupes. Dans l'endroit où les Gardes Valonnes chargerent, c'étoit des montagnes de corps morts ; il n'y en avoit guéres moins dans celui où les Espagnoles avoient donné : elles firent dans cette bataille par leurs vives attaques & leur ferme résistance, des actions étonnantes, dignes d'être vûës de toute la terre, & vangerent à coups de bayonette la mort de leurs compagnons, qui avoient perdu la vie dans la premiere furie des canons ennemis. Il visita tout ce champ de bataille, voulant voir tout ce que ces differents Régimens y avoient fait sous la conduite de leurs Generaux & de leurs Officiers. Il en reconnut plusieurs qui s'y étoient distinguez, & qu'il avoit vû combattre, nommant leurs Régimens, les nommant eux-mêmes par leurs noms, quelque défigurez qu'ils fussent par

les affreuſes playes dont ils étoient tous couverts pardevant. Il remarqua auſſi l'endroit où ſe diſtingua l'intrepide vivacité des braves Dragons de Caylus, qui conduits par le valeureux Belincaſe le ſabre à la main, s'étant enfoncez dans l'Armée des Ennemis, hacherent tout ce qui parut devant eux, & défirent ceux qui gardoient les équipages, qu'ils furent contraints d'abandonner.

Les Allemands perdirent dans cette fameuſe bataille 20. pieces de canon & 2. mortiers; on leur prit à Brihuega & dans cette action 14. étendars, 54. drapeaux, 10. paires de timballes, un grand nombre de chevaux, 80. galeres, ou chariots attelez chacun de 8. mules, plus de ſix mille hommes de leurs gens, qu'on trouva morts ſur le champ de bataille, trois mille bleſſez, dont la plus grande partie moururent de leurs

blessures, trois mille deux cens qui furent faits prisonniers pendant l'action, & qui prirent d'abord parti dans nos troupes ; la plûpart deserterent en entrant en Catalogne. On ne pouvoit s'imaginer d'où ils avoient pû tirer tant de theriaque & d'autres remedes de Pharmacie, qu'on trouvoit dans leur Camp. Il y avoit aussi un grand nombre de carosses, & le butin qu'ils avoient laissé, enrichit non seulement les soldats, mais encore les paysans d'alentour, qui étans venus avec des chariots, les chargeoient de tout ce qu'ils pouvoient emporter. Les Religieux même du Convent de Villaviciosa ne s'oublierent pas dans ce débris, croyant devoir en profiter aussi-bien que les autres.

Le bas de la montagne étoit rempli de chevaux, de mulets & de plus de 2000. maragates à courte queuë, dont les paysans profi-

terent. Chacun faiſoit ſon petit butin ; M. de Vendoſme étoit aſſez embaraſſé de ce qu'il choiſiroit pour le ſien : il aperçût entre deux pierres un petit Chien, qui à peine pouvoit marcher, il ſe le fit donner, & le nomma *la Déroute*, il le careſſa, & parut s'y attacher. Dans ce même temps le Roy reçût une petite Lettre que Dom Joſeph de Grimaldo eut l'honneur de lui preſenter, par laquelle Sa Majeſté Catholique apprit, que Dom Joſeph Vallejo qui n'avoit pû ſe trouver à la bataille par la trop grande diſtance du lieu où il étoit, avoit pris 3600. hommes, tant Cavaliers que Fantaſſins, du débris de l'Armée du Maréchal de Staremberg, & qu'il fit priſonniers.

Philippe V. autant appliqué à récompenſer ſes fidéles Officiers, qu'ils étoient ardens à lui marquer leur inviolable attachement, fit le Colonel Dom Joſeph Vallejo,

Comte de Brihuega ; il le nomma aussi Brigadier de ses Armées, & Commandeur de l'Ordre de S. Jacques.

Comme le valeureux Dom Feliciano de Bracamonte avoit moins de chemin à faire que Vallejo, il entra le soir de la Bataille par les derrieres de l'Armée ennemie qu'il attaqua, & le chemin qu'il ouvrit à la victoire, lui fit d'autant plus d'honneur, que rien ne pût résister à son impetueuse bravoure.

Les belles actions de Dom Pedro de Zuniga méritent d'avoir quelque place dans cette Histoire. Ce Lieutenant General des Armées de Philippe V. s'étoit signalé à l'attaque de Brihuega & à la fameuse journée de Villaviciosa par tant d'endroits, qu'il en reçût des éloges de Sa Majesté Catholique & de M. le Duc de Vendosme.

Il s'étoit déja fait admirer par sa prudence & sa bravoure à la re-

traite des Lignes en Flandres ; ensuite il se distingua à la tête de quelques Compagnies de Grenadiers, lorsque les Ennemis passerent l'Escaut à Potecanas, il les chargea avec une vive, mais prudente intrepidité. Il fut choisi la campagne suivante pour aller commander dans Mons l'Infanterie Espagnole, il se trouva dans les plus perilleuses attaques de ce Siege, où il fit de surprenantes actions de courage & de valeur. Ce fut lui qui, lorsque M. de Vendosme vint en Espagne, alla le recevoir à Vittoria avec le Clergé & les Magistrats, & eut l'honneur de lui donner un repas magnifique. M. le Duc de Veca Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or, Gentilhomme de la Chambre & Grand d'Espagne de la premiere classe, son frere aîné, dans les pressans besoins de son legitime Souverain, lui fit en blèd un don gratuit tres-considerable aprés

l'arrivée de M. le Duc de Vendosme, lorsque les troupes passerent prés du Duché de Veca, ce qui fit connoître la generosité de son grand cœur. Aussi Philippe V. en consideration des services de ces deux freres, choisit Dom Pedro le cadet, Commandeur de l'Ordre de S. Jacques, pour aporter au Roy Tres-Chrétien, l'agreable nouvelle de ses victoires à Brihuega & à Villaviciosa ; il en reçût, par une marque d'estime toute particuliere, son Portrait enrichi de pierreries.

Ayant fait à LOUIS LE GRAND avec beaucoup d'esprit, un détail exact de ces deux fameuses journées, ce Prince qui pour-lors étoit à table, dit dans ce moment : *Il n'y avoit cependant en Espagne que* cet homme de plus, *qui a fait ce surprenant changement.* Une si sage réflexion en ce peu de paroles, donna lieu à Mademoiselle Petit, sœur du

Sieur Petit, Contrôleur General de la maison de M. le Duc de Vendosme, de relever par ces Vers un si court, mais si magnifique Eloge; j'ai crû devoir les inserer ici, pour faire plaisir à mes Lecteurs, qui ne seront pas fâchez de voir aussi ceux qui sont à la fin de l'Ouvrage, faits par cette Demoiselle.

Un seul Homme de plus, *sur les rives du Tage*,
Vient de rendre la joye aux Peuples abatus;
Ces sujets fortunez publieront d'âge en âge.
Par ce seul Homme *on vit nos Ennemis vaincus :*
Il vint comme César suivi de la victoire,
Et par les mêmes traits il s'est couvert de gloire ;
Ses Exploits surprenans rétablissent à la fois
Le calme en ces Etats & le plus grand des Rois,

Un Roy juste & vaillant, un Pere à la patrie.
Le Ciel qui prend le soin du bonheur de sa vie,
Donne pour raffermir son Trône chancelant,
Un seul Homme de plus. *O prodige éclatant!*
Monde qui le croira, quand sa valeur suprème
Sera dans l'avenir chantée à nos neveux,
Qu'un seul homme de plus *renfermât en lui-même*
Ce trait de verité, qui semble fabuleux?
Conquerans voulez-vous, qu'au Temple de memoire
Vôtre nom soit un jour pompeusement placé?
Sur cet Homme divin formez-vous pour la gloire,
Imitez, s'il se peut, ce qu'il vous a tracé;
En Pompée, en César, dans les faits d'Alexandre

Vous ne trouverez rien de plus grand, de plus beau :
Son amour pour son Roy au sortir du berceau,
Dans Vendosme a produit tout ce qu'on peut attendre
D'un Eleve de Mars, du plus parfait Heros ;
Il s'est par-tout couvert de la palme immortelle,
Et n'a cherché pour prix d'une gloire si belle,
Que celle de donner au monde le repos.





HISTOIRE
DES
DERNIERES CAMPAGNES
DE Mr LE DUC
DE VENDOSME.

TROISIE'ME PARTIE.

QUAND on fait reflexion sur les entreprises heureuses & hardies de Philippe V. sur la marche rapide de Valladolid, sur le rétablissement de ses troupes, sur le Pont d'Almaras, dont il s'est saisi, sur la défaite des troupes Angloises à Brihuega, sur le gain de la Bataille de Villavi-

ciosa, on ne peut comprendre quelle a été cette prompte & presqu'inesperée prosperité ; & à rapeller tout ce que l'Antiquité nous fournit d'actions éclatantes sur les rivages du Granique, du Thanaïs & de l'Hydaspe, on n'en trouve aucune, qui dans les mêmes circonstances, donne autant de gloire à son Heros. Un Roy marche avec un debris de troupes Espagnoles, rétabli par des laboureurs Castillans, presque sans armes, sans provisions, sans argent ; il s'expose aux injures de la chaleur la plus excessive & la plus accablante, aux marches les plus pénibles & les plus ennuyeuses, par des chemins affreux, où à peine trouve-t'on de quoi nourrir des hommes, & encore moins des chevaux : il hâte sa marche, sans se representer tous ces obstacles, ou s'il y fait attention, il découvre des moyens propres à les vaincre. Il va attaquer

une Armée enflée de sa victoire : & cependant c'est cette Armée formidable, composée de ces intrepides Allemands, qui avoient blanchi sous leurs armes, assiegé tant de Places, forcé tant de Villes dans les guerres d'Hongrie, donné l'assaut à tant de Bastions, escaladé tant de Citadelles, fait tant d'honorables retraites, & enfin trempé leurs épées dans le sang des Janissaires, ces furieuses légions de l'Empereur d'Orient, qu'il insulte avec cet Homme de plus, qu'il met hors de combat, qu'il dissipe, qu'il foudroye, tant qu'il a assez de jour pour en venir aux mains.

Si jamais il y a eu de visible protection du Ciel, pour favoriser les desseins d'un Prince, ç'a été sans doute en cette occasion. Le Seigneur des Armées, le Dieu des Combats & des Batailles dit autrefois à David : J'ai été avec vous

par-tout où vous marchiez, j'ai exterminé tous vos ennemis, j'ai rendu vôtre nom illustre, comme celui de ces grands Hommes qui sont celebres dans le monde, j'ai donné à mon peuple d'Israël un lieu où il sera affermi, il y demeurera sans être ébranlé à l'avenir, & les enfans d'iniquité ne l'affligeront plus, comme ils ont fait auparavant. *Paralip. l. 1. c. 17. v. 9.*

Ces promesses si favorables faites au Roy David, que le Seigneur avoit choisi comme un homme selon son cœur, semblent avoir été accomplies en la Personne de Philippe V. En quel état se trouvoit-il ? quels Ennemis avoit-il a combattre ? combien d'obstacles aparament insurmontables lui falloit-il rompre ? Il sera aisé de juger que rien n'a été plus sanglant que la Bataille de Villaviciosa, quand on sçaura que chaque soldat Espagnol avoit 22. coups à tirer, & que dans

dans l'action, outre ces 22 coups, il fut obligé de se servir des cartouches des Alliez morts, pour en tuer d'autres; quand on apprendra que ce même soldat, au lieu de s'arrêter au pillage, comme il arrive ordinairement lorsqu'on a remporté quelque victoire, combattit jusqu'à ce que l'action fût entierement terminée par la nuit.

Quelques braves que soient les Allemands, ils connoîtront par-là qu'il leur est fatal de se mesurer avec l'Espagnol, à qui rien ne peut résister, lorsqu'il est échaufé & conduit par de sages & vaillans Generaux. Aprés avoir attendu avec patience, il court au-travers des hazards, & la mort, qui est le plus terrible de tous les maux, n'a pour lui rien d'éfrayant.

Quoique M. de Staremberg eût perdu la bataille, il s'y acquit beaucoup de réputation & de gloire.

Philippe V. & le Duc ont été les premiers à lui rendre & à ses troupes, la justice dûë à leur fermeté & à leur courage. Les Ennemis avoient pris humainement toutes les mesures possibles pour arriver à la victoire & à la conquête des Royaumes d'Espagne ; mais ils avoient à combattre de trop redoutables adversaires. Si d'autres troupes moins fermes que les Espagnoles les avoient attaquez, ou plûtôt s'ils avoient eu affaire à un autre Roy & à un autre Generalissime ; ils auroient pû esperer de plus favorables succez. Mais Philippe V. n'a rien fait en cette occasion & en beaucoup d'autres, qui ne mérite un éloge singulier, & qui ne fasse connoître qu'il est un des plus grands Heros de son siecle.

M. de Staremberg en vain avoit eu le choix du champ de bataille, en vain il s'étoit servi de l'avantage des postes qu'il environ-

noit, des forces d'une bonne Artillerie, & d'une Infanterie exercée depuis long-temps dans le métier de la guerre, & que le canon de France eut tant de peine à rompre dans la Bataille de Nervinde; tous ces avantages ont contribué à relever par de nouveaux traits le prix de la victoire que Philippe V. a remportée sur lui. Quelles esperances ne pouvoient pas concevoir des Nations differentes unies ensemble, animées par une haine d'autant plus juste & bien fondée, selon eux, qu'elle est soûtenuë par une antipathie de Religion? de quoi ne pouvoient pas se flater ces Officiers generaux & subalternes, qu'une émulation martiale échaufoit au combat? La fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, la Providence en avoit disposé de la sorte, pour ajoûter à la Couronne de Philippe V. de nouveaux fleurons, d'avoir vaincu

en perſonne les Ennemis de ſa gloire, avec la même Armée qu'on croyoit auparavant entierement diſſipée ; d'avoir non ſeulement rempli les priſons de Caſtille de ſoldats ennemis, mais encore ſes Egliſes de pavillons & de drapeaux, pour rendre de plus éclatans hommages au Dieu des Batailles.

Les Alliez, depuis le commencement de la guerre d'Eſpagne, n'avoient jamais eu une Armée ſi nombreuſe & ſi floriſſante, que des troupes des diverſes Nations rendoient formidable. L'Allemand, l'Anglois, le Portugais, le Hollandois, le Catalan & le Napolitain révoltez ſe prêtoient les mains pour mieux apuyer leurs coups ; les deſſeins que tous ces Peuples avoient de détrôner Philippe V. étoient ſoûtenus par l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, pour qui les Alliez n'avoient pas moins de confiance que d'eſtime.

La victoire qui est toûjours difficile à obtenir, & qui, comme une fiere maîtresse, ne favorise que ceux qui font des efforts redoublez pour se rendre dignes d'elle, avoit balancé quelque temps à la gauche, par la mauvaise manœuvre de quelques escadrons, comme si elle avoit voulu quitter le parti de Philippe V. mais ce n'avoit été, ce semble, que pour se rendre plus précieuse & se faire acheter plus cherement, par la bravoure & le courage de ses bons sujets, que la sagesse, l'exemple & les qualitez heroïques de ce grand Prince ont rendus comme invincibles.

Si les Ecrivains des Alliez ont fait de l'Archiduc un demi-dieu, pour avoir été à la têre de ses troupes avant la Bataille de Saragosse dans la marche d'Almenar à Pina, & ensuite dans la Chartreuse: de quels éloges n'est pas digne Phi-

lippe V. qui en tant de rencontres a couru les plus grands hazards, a paru & chargé avec une ſurprenante intrepidité, à la tête de ſes eſcadrons & bataillons, dans pluſieurs occaſions, dont j'ai eu l'honneur d'être témoin ? Si on pouvoit lui reprocher quelque choſe, ce ſeroit de s'être trop expoſé aux dangers les plus évidens; quant à la Bataille de Villaviciosa, ayant vû que quelques-unes de ſes troupes commençoient à plier dans un endroit, il envoya dés ce moment les Gardes qu'il avoit prés de ſoi, pour les râſſurer, n'en voulant point d'autres que ſon épée & la fidéle compagnie des Grands d'Eſpagne qui ne quittoient jamais de vûë la ſacrée Perſonne de leur cher & auguſte Maître, avec qui ils ſe ſont expoſez au feu & aux occaſions les plus perilleûſes.

Parmi ces Sujets ſi fidéles, il s'en trouva qui avoient plus de

quatre-vingt-douze ans. Tels furent le Duc de Montellano & le Marquis de Frigiliano Grands d'Eſpagne. Dans ces corps tout caſſez de vieilleſſe, on ne pouvoit trop admirer la vigueur de l'eſprit & la fermeté du cœur, qui dans ces membres tout tremblans & tout chancelans, ſembloient, comme le Phenix, ſe rajeunir.

Quoique M. le Prince de Tcerclas de Tilli n'eût pas ce grand âge, on ne peut aſſez le loüer d'avoir partagé avec Sa Majeſté Catholique, ſes hazards & ſes travaux militaires; lui qui avoit déja fait des actions ſi héroïques, à la tête de l'Infanterie Eſpagnole, dans le combat qui ſe donna les guerres paſſées ſous Cambray.

Il faut rendre particulierement ce témoignage de M. le Duc de Medina Sidonia, qu'il a toûjours été aux côtez de Sa Majeſté Catholique, pour qui il a toûjours eu un

ſincere, tendre & ſingulier dévouë-ment, ravi de pouvoir ſoûtenir ſa haute dignité & ſon illuſtre naiſ-ſance par un merite perſonnel en-core plus grand.

On ſçait que le Clergé, la No-bleſſe & le Peuple ont toûjours in-finiment eſtimé leur Roy : les am-baſſades & les délégations pour lui offrir pluſieurs Royaumes, en ont été d'abord d'évidentes preuves ; on ſçait que l'Eſpagne, hors quel-ques politiques, plus diſſimuez que fidéles, l'a toûjours aidé & ſoûte-nu contre des Puiſſances jalouſes, liguées enſemble pour lui ravir ſa Couronne : mais on ſçait auſſi quel eſt le rare merite qui le rend ſi digne de la porter ; c'eſt-là ce dont la po-ſterité la plus éloignée ſe ſouvien-dra, c'eſt-là ce que les peres apren-dront à leurs enfans, & ce qu'on aura ſçû pour-lors, ſe perpetuera de races en races. On dira par-tout ce qu'a fait Philippe V. avec

le brave & prudent Duc de Vendoſme ſon zelé Generaliſſime, les victoires qu'il a remportées dans la Caſtille, par des gens dont la plûpart n'avoit jamais vû d'Armées, ni même manié d'armes.

Il effacera par de veritables éloges, les faſtueux titres qu'on a donnez à tant de Heros qui n'en étoient pas dignes. On ne ſera pas obligé de faire, comme les Poëtes, d'officieux menſonges, & de ridicules Divinitez, telles qu'étoient les Jupiter, les Mars, les Neptunes; la verité paroîtra toute ſimple & toute nuë : on ſe contentera de dire ſans art & ſans hyperbole, qu'il s'eſt donné de grands mouvemens, depuis le commencement des combats qu'il a livrez, juſqu'à leur fin; que ſes ſoins & ſes travaux l'ont toûjours fait regarder comme un Prince infatigable; que ſa valeur & ſon intrepidité durant les canonades & au milieu du feu

des Ennemis, l'a fait passer pour un prodige de son siecle.

Comme sur la réputation la plus éclatante, on répand certains ombres pour en obscurcir le merite, plusieurs gens demandent d'où vient que Philippe V. ayant remporté une victoire si complette, il ne s'étoit pas obstiné à la poursuivre? Il y auroit quelque sujet d'en être surpris, si l'on ne sçavoit qu'il eut de puissantes raisons de ne pas le faire, & qu'il auroit trop risqué en suivant l'impetuosité de son courage, le pain que la Ville de Madrid avoit donné pour la subsistance des troupes de Sa Majesté, étant tout consommé, & manquant absolument de toute sorte de vivres pour les hommes & pour les chevaux, les Villages circonvoisins ayant été pillez & sacagez par les troupes des Alliez.

Ce General avoit plusieurs marches devant lui, & par-tout où il

passoit, il consommoit les vivres & les fourages, donnant ordre à ses troupes de brûler ce qu'elles ne pouvoient emporter.

Le Roy le fit suivre par le Comte de Mahoni, mais les chevaux de ses Dragons ne pouvant plus marcher, & n'ayans pas de quoi subsister, il fut contraint de revenir sur ses pas. M. de Staremberg, qui avoit laissé à Hitta, à Siguensa & à Medina Celi, des garnisons pour favoriser la communication entre son Armée & Saragosse, envoya en toute diligence ses ordres de venir le joindre dans sa retraite.

Dom Feliciano de Bracamonte prévint les troupes de Hitta, qui étoient prés de 200. hommes, & les obligea de se rendre; & les Habitans de Siguensa ravis de la victoire que leur legitime Roy venoit de remporter, prirent les armes, & obligerent le Bataillon qui

étoit dans leur Ville, de se rendre prisonnier.

Si le Roy dans cette fameuse journée de Villaviciosa s'y est acquis tant de réputation, M. de Vendosme son Generalissime ne doit pas y être oublié. Le témoignage que ses propres ennemis lui ont rendu, suffiroit seul pour faire son éloge. Il y donna toutes les marques de prudence, d'activité, de sagesse, de valeur, de presence d'esprit & de grandeur d'ame qu'on peut attendre des Generaux les plus hardis, les plus entreprenans, & en même temps les plus heureux.

Ces gens devenus si redoutables & si enflez de leurs victoires, furent dissipez; & ce Bataillon quaré auroit été renversé dabord par nôtre gauche, si quelques troupes de cette aîle avoit ponctuellement executé les ordres de ce Generalissime, dans le dessein qu'il s'étoit

formé, aprés que nos troupes eurent essuyé ces terribles décharges de nos Ennemis. Il s'exposoit aux plus grands dangers ; il alloit de batteries en batteries, & donnant ses ordres : *Tirez*, disoit-il, *sur un tel Bataillon, sur un tel Escadron*. Il se trouva plusieurs fois dans la mêlée, où il fut en danger d'être fait prisonnier. Passant de la gauche au centre, son cheval fut legerement blessé, mais quelque danger qu'il courût, rien ne l'arrêtoit.

Tous les Officiers Generaux, animez par la présence de leur Roy & de M. de Vendosme, firent des merveilles ; on ne peut combattre avec plus de fermeté & de bravoure que les troupes de Sa Majesté Catholique : le combat dura depuis une heure aprés midi jusqu'à six, que la nuit survint. Dés que les deux Armées furent en presence, les Ennemis tirerent

ſur nous les premiers coups de canon (comme je l'ai déja remarqué) & nôtre Artillerie fut toûjours bien ſervie par la preſence & l'intrepide hardieſſe du Marquis de Canalés, Capitaine General & Grand Maître de l'Artillerie, qui leur fit répondre vigoureuſement.

M. le Marquis de Valdecannas Capitaine General, ſe diſtingua fort à la droite, ſous les Ordres de Sa Majeſté Catholique. Animé par la preſence & les grands exemples de ſon Prince, ce General fit des actions dignes de ſa valeur & de ſa prudence, attaquant des eſcadrons ennemis qu'il culbuta, & allant enſuite affronter cette ancienne Infanterie Allemande qu'on croyoit invincible, & ſur laquelle on trouvoit d'autant moins d'avantage, qu'elle étoit ſoûtenuë par une bonne Artillerie, qui faiſoit de vives décharges ſur les troupes qu'il commandoit.

M. le Comte d'Aguilar auſſi Capitaine General, ſe donna ſous les ordres de Son Alteſſe, de grands mouvemens pour ranger en bataille l'aîle gauche pendant la canonade, ſe ſignalant par des marques d'un courage intrepide, dans tous les endroits où il ſe trouva, tant il avoit de zele pour la gloire de Philippe V. Je revenois de Brihuega acheter des chevaux des Officiers Anglois, lorſque j'eus l'honneur de le rencontrer. Comme M. de Vendoſme m'avoit envoyé la veille auprés de lui, lorſqu'il alloit faire ſigner la Capitulation, je lui offris mes ſervices; il me dit de me tenir auprés de lui pendant la Bataille. Le ſoir (une heure & demie avant la nuit) il avoit rallié deux mille chevaux avec l'Infanterie que Dom Franciſco de Rivadeo commandoit : ce Grand d'Eſpagne m'ordonna par trois differentes fois, d'aller dire à Son

Alteſſe Sereniſſime ce qu'elle vouloit qu'il devînt, ſi elle trouvoit à propos qu'il chargeât les Ennemis avec les troupes qu'il avoit ralliées, & qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonneroit.

M. de Vendoſme que je trouvai avec de l'Infanterie dans un petit chemin, me témoigna qu'il étoit ravi de voir toûjours M. d'Aguilar dans cette diſpoſition. En allant & revenant porter ces ordres, un broüillard tres-épais répandit par-tout une ſi profonde obſcurité, qu'on ne ſe connoiſſoit pas, & je ſerois tombé dans des Bataillons ennemis croyant que c'étoient des nôtres, ſi Dom Joſeph Leblanc, Capitaine d'Infanterie du Regiment de Venelo, ne m'avoit averti du danger où je m'expoſois. Cela n'empêcha pas neanmoins que je ne perdiſſe ce ſoir-là mon équipage & des chevaux Anglois & Eſpagnols d'un grand prix.

M. le Comte de las Torres Capitaine General qui commandoit le centre, soûtint avec beaucoup de fermeté plusieurs attaques differentes : il mena souvent ses troupes à la charge, sans que les dangers & les travaux militaires le rebutassent; ce qui augmenta dans l'esprit de Sa Majesté Catholique & dans celui de M. le Duc de Vendosme, l'estime qu'ils en avoient conçûë.

Qu'on fut touché de voir M. le Marquis de Thoüy vouloir revenir à la charge, quoique dangereusement blessé la veille à l'attaque de Brihuega (comme nous l'avons déja remarqué ;) il n'y eût que les Ordres du Roy qui pûrent arrêter son impetueuse vivacité. Quoique baigné de sang & le bras en écharpe, son ardeur guerriere le portoit encore à insulter la mort, ou tenter une seconde victoire.

Le lendemain matin voyant que ces intrepides Espagnols qui avoient

fait des actions si surprenantes dans la défaite des Anglois avec les gances de leurs chapeaux abatuës, alloient se faire admirer dans celle des Allemands à Villaviciosa ; ce Marquis, dis-je, vint se mettre à la tête de la seconde ligne, où son arrivée fut d'autant plus utile, que voyant des Bataillons Palatins s'avancer pour gagner un poste fort avantageux, il fit marcher le Régiment de Cavalerie de ce fameux Marquis de Lansarot, qu'il fit soûtenir par un Bataillon des Gardes Espagnoles, qui se jetterent avec furie sur les Palatins & les défirent : ce Bataillon des Gardes y fit des actions dignes de la bravoure de cette Nation belliqueuse, & gagna une batterie sur les troupes ennemies.

Dom Francisco de Rivera Lieutenant Colonel de ce Régiment de Cavalerie de Lansarot, se distingua fort dans cette action, aussi-

bien que Dom Theodore Chevalier d'Ouché, Gentilhomme Vallon, que le Roy avoit fait à la Catexada Colonel réformé dans ce Régiment; ce Chevalier reçût dans cette expedition plusieurs blessures, entr'autres un coup de bayonette à côté de la jouë, mais il tua le Grenadier qui le lui avoit donné.

Ce Régiment prit plusieurs Drapeaux, & se signala par de belles actions. Le Roy aprés la Bataille le donna à ce Lieutenant Colonel. M. de Thoüy ayant aperçû quelques autres Bataillons ennemis & quelques escadrons qui faisoient face à l'Armée de M. de Staremberg, y courut à toute bride, s'imaginant que c'étoient des troupes de Philippe V. Messieurs, « leur dit-il, *à ellos*, *à ellos*, il faut « aller à l'Ennemi, ne me connois- « sez-vous pas ? mais on l'arrêta « prisonnier, & aprés avoir exigé de lui sa parole, on le mit entre les

mains du Sieur Violet Colonel Palatin, pour le mener à M. de Staremberg, qui voyant la Bataille perduë, avoit laiſſé ces eſcadrons & ces 4. bataillons pour couvrir ſa retraite.

Heureuſement pour M. de Thoüy, au lieu d'être preſenté à ce Maréchal Allemand, il trouva dix de nos Cavaliers avec le Baron de Vemel; & aprés avoir traverſé enſemble le Champ de Bataille déja abandonné par les Ennemis, il rencontra le Marquis de Valdecannas, le Comte de Mahoni, & enſuite le Roy avec M. de Vendoſme. *Qui vous amene ici, Monſieur,* lui demanda le Roy, aprés qu'il lui eut appris ce qui s'étoit paſſé à ſon égard? *Il y a quinze heures que vous étes à cheval*, lui dit-il, *vous pouvez à preſent aller à Torica vous faire panſer. M. de Thoüy*, ajoûta le Duc de Vendoſme, *c'eſt là le cinquiéme coup de fuſil que vous avez*

reçû en Italie, en Piémont & en Espagne, où vous avez toûjours servi avec moi. Les Espagnols ont pour les belles qualitez de ce Capitaine General un grand fonds d'estime, l'apellant l'Homme de bien, l'Homme juste : & le Roy d'Espagne lui a, depuis ce temps, donné quinze mille livres de pension, & a écrit de sa propre main à LOUIS LE GRAND des Lettres en sa faveur, & au mois de Septembre dernier Sa Majesté Catholique le demanda pour venir servir en Espagne en qualité de Capitaine General (ou *Maréchal d'Espagne.*)

Dom Joseph Almendarés Lieutenant General, fit tout ce que l'on pouvoit attendre d'un Officier d'un merite si distingué, animant par son intrepidité & son ardeur guerriere les troupes qu'il commandoit, leur faisant faire de vifs & prompts mouvemens, & s'obstinant, quoique fort blessé,

à charger & pousser les Ennemis.

M. le Marquis de Laver aussi Lieutenant General, Chevalier de la Clef d'or, Major des Gardes Valonnes, frere du Prince de Chimay, s'acquit une tres-grande réputation dans cette Bataille, lui qui avoit déja fait dans celle de Saragosse des choses surprenantes, & qui la veille s'étoit fait admirer par des marques d'une intrepide mais sage vivacité, à la prise des Anglois dans Brihuega.

M. le Comte de Merodes Lieutenant Colonel des Gardes Valonnes, avec une fermeté guerriere à la tête de la Cavalerie de la droite de la seconde ligne, soûtint le grand feu de l'artillerie & de la mousquetterie ennemie; rien ne pût lui résister, & il les réduisit à une fuite précipitée.

Les autres Officiers Generaux, dont les uns commandoient la Cavalerie, & les autres l'Infanterie,

s'animoient par une noble émulation de gloire, à qui feroit de plus belles actions à la vûë de Philippe V. qui, comme Corneille Tacite le raporte dans l'Histoire d'Agricola, faisoit soûpirer ses soldats pour le combat : plus ils remarquoient de peril, plus ils s'engageoient à l'affronter. Ce fut-là ce que fit Dom Antonio Amesaga Lieutenant General & Commandant de la Maison du Roy ; il s'étoit déja signalé aux combats d'Almenar, de Penialve & à la Bataille de Saragosse, où à la tête des Gardes du Corps il renversa les troupes ennemies sur lesquelles il tomba.

M. de Moscose, Marquis de Navalbalcuencas, Inspecteur General de la Cavalerie, se donna beaucoup de mouvemens à rallier les troupes de la gauche, animé par l'exemple de Son Altesse Serenissime & de son genereux pere

qui commandoit le centre, encourageant les troupes à charger le bataillon quarré ; il avoit déja essuyé beaucoup de fatigues à empêcher les fuyards de prendre le chemin de Brihuega.

Le Comte de Montemar, qui avoit fait cette sage retraite de Sarinnana, à la tête des Régimens de Dragons de Picalqués & de Marimont, se fit encore loüer & admirer dans le feu & le carnage de Brihuega, & à la mêlée de Villaviciosa. Sa Majesté Catholique le fit Gouverneur de Saragosse Capitale du Royaume d'Aragon, & l'avoit déja fait Maréchal de Camp en consideration de cette belle retraite.

Le Sieur de Graveton Maréchal de camp, se distingua fort dans les deux actions où il fit tout ce que l'on pouvoit esperer d'un aussi vaillant homme ; il chargea avec une ardeur incroyable les Anglois & les

les Allemands. Ce brave de Graveton avoit déja fait des merveilles en qualité de Brigadier, à la tête de ſon Régiment de Dragons, dans la fameuſe bataille de la Guadinna, que M. le Marquis de Bay Capitaine General, Chevalier de la Toiſon d'or, gagna à la tête des troupes Eſpagnoles, contre les Portugais ſoûtenus des Allemands & des Anglois, ſix mois aprés que les troupes Françoiſes furent ſorties d'Eſpagne avec le Sieur de Beſons qui les y commandoit aprés Son Alteſſe Royale Mr le Duc d'Orleans.

La Cavalerie combattit avec toute la valeur poſſible; les Gardes Valonnes ſoûtinrent pendant toute l'action les décharges de mouſqueterie & d'artillerie avec une ſurprenante fermeté. M. le Duc d'Havré Prince de Croüy, Colonel de ces Gardes, ſe mêla pluſieurs fois avec l'Ennemi, pour le

charger, & achever de le mettre en fuite, malgré tout le grand feu qu'on faisoit sur lui & sur son Régiment : le Roy en fut si content, qu'il lui dit : *Mon Cousin, vous fites des merveilles hier au soir à Brihuega, & vous avez fait aujourd'hui à Villaviciosa des choses qui sont au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; vous avez fait honneur à vôtre Régiment, à vôtre Nation & à vôtre naissance.*

C'est un témoignage bien glorieux pour ce jeune Seigneur, d'être loüé par un aussi grand Monarque, qui sçait donner au mérite singulier un éloge si distingué. Son frere aîné le Duc d'Havré, Chevalier de la Toison d'or, Lieutenant General des Armées de Sa Majesté Catholique, Colonel de ces Gardes, avoit été tué d'un coup de canon à la bataille de Saragoſſe, aprés avoir fait tout ce qu'un General sage, fidéle & magnanime peut faire pour soûtenir

juſqu'au tombeau, le nom de ſon illuſtre Maiſon, l'honneur de ſa Nation, & la gloire de ſon legitime Souverain.

Je ne puis paſſer ſous ſilence la valeur & l'intrepidité avec laquelle combattit le Marquis de Moya, fils du Duc d'Eſcalona, à la tête du Régiment d'Infanterie de Savoye, dont Sa Majeſté l'avoit honoré à Caſatexada, composé des arriers-neveux *des Tours de Rocroy*. Quelque jeune que fût ce Colonel, il ſe mêla ſouvent avec les Ennemis, & s'en dégagea avec beaucoup de prudence & de courage : ainſi il fit voir en combattant à la tête de ce ferme Régiment, que les premieres actions des fils des Héros & leurs coups d'eſſay, ſont les chefs-d'œuvres des autres hommes.

Le Colonel de Lombardie, qui fut tué à la tête de ſon Régiment avec ſon Capitaine des Grenadiers, qui avoit un Brevet de Colonel,

furent fort regrettez de M. le Duc de Vendosme, qui en connoissoit le merite depuis la Guerre d'Italie. Dom Juan ancien Brigadier Espagnol, consommé dans le service de l'Infanterie, fut tué à la tête de sa Brigade de Savoye. M. le Comte de San-Estevan de Gormas lui avoit procuré, par les bienfaits de Sa Majesté Catholique, de quoi se mettre en état de servir.

Dom Francisco de Rivadeo combattit avec beaucoup de valeur à la tête du Régiment des Fusiliers de Flandres qu'il commandoit; il s'étoit déja acquis l'estime de M. de Boufiers, pour avoir fait de belles actions dans le Siege de Lille auprés de ce Maréchal de France, qui, par le pouvoir qu'il en avoit du Roy, d'avancer ceux qui s'y distingueroient, le nomma Brigadier des Armées. Sa Majesté Catholique le fit Maréchal de Camp aprés la bataille de Villaviciosa.

Le Vicomte de Mirarcassar, Exemt des Gardes du Corps & Brigadier des Armées, répondit parfaitement à l'attente qu'on avoit conçûë de son zele & de sa bravoure. Le Chevalier d'Alagon avec les Sieurs de Loya, Dorné & de Monbardon Officiers des Gardes du Corps, donnerent de grandes marques de leur courage, en animant les Gardes à s'enfoncer dans le bataillon quarré.

Le Sieur Arsan Exemt de ces Gardes, se signala aussi, & fut blessé en chargeant les Ennemis. Son frere Lieutenant aux Gardes Valonnes ne s'étoit pas moins distingué dans les deux journées de Brihuega & de Villaviciosa; leur cadet Lieutenant aussi des Gardes Valonnes, avoit été tué dans la bataille de Saragosse: & Sa Majesté Catholique, en consideration des longs services qu'Elle a reçûs du Sieur Arsan leur pere, leur a donné

la survivance de la Charge de Maître de sa Garde-robe.

Dom Luis Daponte Major General de l'Infanterie, combattit dans ces deux actions avec beaucoup de generosité.

Les Sieurs de Magdonel, Makaoli, Combefort Colonels de la Brigade d'Infanterie Irlandoise de Castelar, agirent chacun à la tête de leur bataillon avec beaucoup de cœur & de conduite, comme ils l'avoient déja fait à Saragosse.

On ne peut oublier en cette occasion la constante & intrepide fidelité du Comte Magdelin de la Tour, Gentilhomme Savoyard, Colonel réformé à la suite du Régiment d'Infanterie de Savoye, qui depuis 16. ans étoit attaché au service de la Couronne d'Espagne, & qui fit tout ce que l'on pouvoit attendre du zele d'un brave Officier ; sa sagesse, sa bravoure, son habileté dans la discipline militaire

avoient paru dans plusieurs expeditions en Italie. Il reçût trois coups de fusil : l'un qui lui cassa l'épaule droite, & deux autres qui lui firent sortir les boyaux hors du ventre ; ceux qui le virent dans ce fâcheux état, lui dirent : M. le « Comte, nous avons une vraye « douleur de vos blessures. Ce sont- « là, Messieurs, *répondit-il*, les « fruits de la guerre. Hé ! où al- « lez-vous, Monsieur ? Je vais à la « porte de cette Eglise voisine, « pour recommander mon ame au « Seigneur, & le prier de me faire « misericorde ; je mourrai content « d'avoir sacrifié ma vie pour le « service du Roy & de la Reine « d'Espagne mon auguste maîtresse. « Aprés avoir dit par deux fois le *Salve Regina*, il mourut.

Il faut rendre aussi aux braves Dragons de Kilmaloc Irlandois (auparavant Graveton) la justice qui leur est dûë : quoique ce Ré-

giment eût été fort affoibli pendant la canonade de la droite de M. de Staremberg, il ne laissa pas de donner sur les troupes ennemies avec une si impetueuse ardeur, qu'elles ne pûrent y résister. M. de Vendosme, qui avoit une estime particuliere pour cette belliqueuse Nation, à la tête de laquelle il avoit livré tant de combats, & remporté tant de victoires, avoua qu'il étoit surpris des terribles expeditions que ces Bouchers de l'Armée (c'est ainsi qu'il les appelloit) faisoient en sa presence. Le Lieutenant Colonel de ce Régiment reçût un coup de fusil au travers du corps en chargeant les Ennemis, & le Marquis d'Ableville un de ces braves Capitaines, le sabre à la main, y perdit la vie tout couvert de blessures, aprés s'être fait admirer par plusieurs actions de bravoure & d'intrepidité. Le Chevalier de Heli Capitaine dans le

même Régiment, s'y distingua, & eut deux chevaux tuez sous lui par le canon des Ennemis, & son frere, Cadet dans sa Compagnie, y fut tué.

Les Régimens de Dragons de Grimau, de Marimon, d'Ossonne, de Vallejo, de Kilmaloc & de Caylus, qui fermoient nôtre gauche, quoique fort affoiblis par les differentes rencontres qu'ils eurent, depuis Almenar jusqu'à la bataille de Saragosse, ne laisserent pas de se signaler par beaucoup de vigilance & de courage, animez par la hardiesse & la valeur de leurs Officiers. Il n'y avoit de ces Régimens que ceux de Caylus & de Kilmaloc qui fussent en bon état, qui étoient venus d'Estramadoure.

Le sage de Gomicourt Maréchal des Logis, General de la Cavalerie, & le Chevalier son frere Mestre de Camp, combattirent toûjours à differentes reprises avec un

neureux ſuccez. Ils ſe trouverent dans les attaques les plus perilleuſes, où ils ſe ſignalerent. Le Roy fit ce Comte, aprés la bataille, Brigadier de ſes Armées.

Le Comte de Fantagoutchi Colonel du Régiment de Molfeto Cavalerie, qui eſt Romain de Nation, fit voir par ſa bravoure ce que pouvoit faire un Officier, en qui on reconnoiſſoit l'ame güerriere de ces Maîtres de l'Univers; Sa Majeſté Catholique le fit Brigadier. Le Commandeur Rouſſe ci-devant Colonel du Régiment de Milan, Cavalerie, chargea les Ennemis avec tant d'audace, & ſoûtint le feu avec tant de fermeté, qu'aprés les avoir culbutez pluſieurs fois, il les mit en fuite. Il fut fait Maréchal de Camp.

Le Sieur Ockalagan s'étant trouvé par trois fois dans la mêlée, où il gardoit les Etendards de Milan avec une fiere intrepidité, reçût

un coup d'épée au travers du corps, & plusieurs playes qui le défigurerent pendant quelque temps : en cherchant parmi les blessez qui s'étoient retirez à Brihuega, le Colonel Veltouen, je le vis dans ce pitoyable état, & j'eus l'honneur de le dire à M. de Vendosme. Sa Majesté Catholique l'honora ensuite du Régiment de Dragons de Kilmaloc, vacant par la mort du Colonel.

M. le Comte de San-Estevan de Gormas qui s'étoit signalé à l'attaque de Brihuega, fit encore à Villaviciosa de belles actions, & merite aussi de grandes loüanges. Il entra dans Brihuega en veste & la perruque sous le chapeau, l'épée à la main, comme un simple Volontaire ; le Roy, M. de Vendosme & les soldats ne pouvoient assez l'admirer : les Anglois eux-mêmes surpris des prodiges de sa hardiesse & de son courage, avoüe-

rent à sa loüange, que leurs Grenadiers avoient tiré sur lui une in-
» finité de coups. Je prétends au-
» jourd'hui (dit-il à un garçon de la
» Chambre du Roy) racheter mon
» pere que les Ennemis de Phi-
» lippe V. retiennent prisonnier
» dans l'Etat de Milan ; tant il avoit de zele pour la gloire de son legitime Souverain & l'honneur de sa patrie. Ce Grand d'Espagne de la premiere classe s'étoit toûjours fait distinguer pour meriter l'estime dont il a été honoré par Sa Majesté Catholique. Un Officier qui a l'ame grande, ménage avec soin le credit qu'il s'est acquis auprés de son auguste Bienfaicteur ; & le témoignage d'estime que son Roy lui a rendu depuis ce temps-là, suffit pour en faire l'éloge.

Quand un Monarque judicieux, équitable & magnifique éleve à de hautes dignitez quelqu'un de ses sujets, ne ferme-t-il pas la bouche

à la plus lâche jalousie & à la médisance la plus envenimée ? N'est-on pas contraint d'avoüer qu'il accorde ces honneurs au seul merite, & que la prévention, la recommandation & la faveur n'y ont aucune part ?

Il est vrai que ce Seigneur dont je parle, n'a pas employé à son élevation un merite étranger, auquel il n'ait rien ajoûté du sien ; on sçait les services que son digne pere le Duc d'Escalona, ci-devant Viceroy de Naples, a rendus à l'Etat : sa vertu a fait la meilleure partie de la réputation qu'il s'est acquise, persuadé qu'on n'a guéres d'honneur, quand on n'entre que par de belles actions empruntées, dans le Temple de la Gloire.

L'ancienneté de sa maison ne lui a pas cependant été inutile ; il a toûjours marché sur les traces de son illustre pere, & a fait connoître la verité de cette parole d'un

Poëte fameux : Que les Aigles qui portent leur vol jusqu'à la suprême region de l'air, n'engendrent pas de foibles & timides colombes. (*Nec imbellem feroces progenerant Aquilæ columbam.*) Horat.

Le Marquis de Crevecœur, dont le nom seul porte son éloge, fit dans cette action paroître ce dont un homme d'un grand cœur, hardi, entreprenant, & zelé pour la gloire de Sa Majesté Catholique, est capable. M. de Vendosme lui rendit ce témoignage, que non seulement il avoit reconnu en lui de la bravoure & de l'intrepidité, mais un grand fond de prudence & de sagesse; qu'on verroit dans la suite qu'il seroit un des plus habiles Generaux que Philippe V. eût dans ses troupes.

Ce Seigneur Savoyard étant entré en Espagne, fut vivement convaincu des qualitez heroïques du grand Monarque qu'il alloit ser-

vir. Il en connoiſſoit l'équité, la profonde ſageſſe, la penetration dans les affaires les plus difficiles, la generoſité & la magnificence à recompenſer le vrai merite ; auſſi comme il eſt naturellement brave, judicieux & hardi, il ne fut pas long-temps dans ſon ſervice, ſans s'y faire diſtinguer, pour meriter l'honneur de ſes bonnes graces. Le Roy le fit Maréchal de camp, & lui laiſſa ſon Régiment. Le Comte de Candele, frere de ce Marquis & Capitaine dans ſon Régiment, y fit paroître auſſi des marques d'un grand courage.

Nous perdîmes dans les deux actions de Brihuega & de Villavicioſa pluſieurs Officiers de diſtinction. Le Comte de Rupremonde Brigadier, qui fut dangereuſement bleſſé à Brihuega, aprés avoir donné d'éclatantes marques de valeur & de courage, mourut le lendemain de ſes bleſſures. Dom Pedro

Ronquillo Maréchal de Camp, fut tué d'un coup de canon à la bataille, en recevant les ordres de Sa Majesté Catholique; cet Officier pendant ces guerres s'étoit acquis une grande reputation : les soldats avoient en lui une entiere confiance, persuadés qu'il s'étoit toûjours acquité avec beaucoup d'honneur & de succez, des commandemens qu'il avoit reçûs. Il n'y avoit point eu de Batailles ni de Sieges où il ne se fût trouvé à la tête de ses troupes, & où il ne se fût distingué par quelque action d'éclat: aussi le Roy l'honoroit d'une estime toute particuliere.

Cette nouvelle, qui devoit jetter le tres excellent Dom Francisco Ronquillo son sage pere, dans une consternation mortelle, lui fit faire en l'apprenant cette réponse, que la nature abandonnée à elle-même desavouëroit, mais qu'une grande ame comme la sien-

ne, eſt ſeule capable de faire: J'aimois tendrement mon cher & « unique fils Dom Pedro; mais ce « qui me conſole eſt, qu'il eſt mort « en brave, en recevant les ordres « de ſon legitime Souverain, pour « en défendre la gloire & celle de « la vraye Religion. Laiſſons-là la « mort de mon fils, dites-moi ſeu- « lement en quel état ſont les af- « faires du Roy mon maître? Ce « fidéle Franciſco eſt ſi aimé & ſi honoré des Eſpagnols, qu'avant qu'il fût Preſident de Caſtille, (ou *Chancelier d'Eſpagne*) le Peuple le demanda au Roy une ſeconde fois ſous le balcon du Palais, pour Gouverneur de Madrid, tant ils étoient ravis d'obéïr à un ſi digne Chef & d'en recevoir la loy.

Mylord Kilmaloc & Dom Felix Marimon Colonels de Dragons, furent tuez par le canon, en preſence du Duc de Vendoſme; Sa Majeſté Catholique regreta fort ces

deux Officiers dont Elle connoiſſoit le rare merite & le ſincere dévouëment à ſon ſervice, & en témoigna ſa ſenſibilité à leurs parens· le Colonel de Lombardie; ſon Capitaine de Grenadiers, qui avoit un Brevet de Colonel; un Brigadier Eſpagnol qui commandoit la Brigade de Savoye, furent auſſi tuez; le Comte Magdelin de la Tour, dont nous avons déja parlé; Dom Guillermo Veltouen Colonel de Dragons au Régiment de Grimau, à qui le Roy avoit donné une penſion de cinq cens écus ſur les confiſcations d'Arragon, pour s'être diſtingué au paſſage de la Cinca, moururent de leurs bleſſures: nous perdîmes vingt-deux Colonels & Brigadiers, cinq de Cavalerie ou Dragons, & les autres d'Infanterie, dont je ne ſçai pas les noms, qui s'étoient auſſi fort diſtinguez.

Nous eûmes parmi les bleſſez,

le Marquis de Thoüy Capitaine General : Dom Joſeph Almendarés Lieutenant General ; Dom Joſeph Ameſaga Maréchal de camp, reçût un coup de fuſil à la lévre en chargeant genereuſement les Ennemis : Sa Majeſté lui donna aprés la bataille, un Gouvernement dans le Perou ; le Marquis de Franclieu, reçût ſept bleſſures à la tête du Régiment Valon, dont le Roy l'honora à Caſatexada ; le Sieur Ockalagan Colonel, le Sieur Arſan Exempt des Gardes, Dom Juan de Torci Colonel réformé au Régiment de Milan, fut bleſſé au bras à l'attaque de Brihuega où il fit des actions de remarque : le Duc de Vendoſme lui envoya ſon Chirurgien pour le penſer ; le Sieur Cront Lieutenant Colonel de Kilmaloc, & un grand nombre d'autres. Quoique nous ayons déja parlé du Comte de Mahoni, on peut encore ajoûter à

ſon éloge ce petit trait : Il a toûjours été non ſeulement brave, mais infatigable & tres-laborieux; ſa vie eſt comme un enchaînement de combats dangereux, d'attaques hardies, d'honorables retraites : il pouvoit ſe prévaloir de l'avantage d'être ſorti de l'une des plus anciennes familles d'Irlande, mais il a voulu ſe rendre conſiderable par ſon merite perſonnel. S'il eſt monté aux premieres dignitez de l'Armée, il s'y eſt élevé par degrez; il a paſſé par toutes les charges militaires, pour s'inſtruire de ſes devoirs; il a appris à obéïr, avant que de commander, ſans s'être precipitament élevé à ces glorieux emplois, qu'il a ſoûtenus pendant cette guerre avec tant d'applaudiſſement.

Que ne fit pas à la journée de Cremone ce fameux Mahoni, où ſes coups auſſi heureux que hardis, lui attirerent l'eſtime du Gouver-

neur &l'admiration de toute la garnison, par la prévoyance qu'il eut avec M. de Praslin de faire couper le pont qui étoit sur le Pô, pour empêcher les dix mille Allemans qui venoient au secours du Prince Eugene dans Cremone, & qui trouverent le pont qui étoit sur cette riviere, abatu, de se joindre à leur General. Ainsi Cremone fut sauvée par la vigilance & la valeur du brave Mahoni : ce qui donna lieu aux François de faire un horrible carnage des Allemans. Il vint en apporter la nouvelle à Versailles, & LOUIS LE GRAND qui en connoissoit le merite &la bravoure, entendit avec plaisir la relation qu'il lui fit de la surprise de Cremone avec beaucoup d'esprit & de justesse. Le Roy lui dit : *Vous ne me parlez que des François, hè! qu'auront donc fait mes braves Irlandois.* SIRE, lui répondit-il, « nous avons suivi leur rapidité «

guerriere. Le Roy le fit Colonel, & peu de temps aprés Brigadier : il passa ensuite au service de Sa Majesté Catholique, qui lui donna d'abord l'agrément de lever un Régiment de Dragons ; aprés qu'il l'eut levé, il se trouva à la bataille d'Almansa, où il fit à la tête de ce Régiment de Dragons Irlandois, des actions étonnantes : il en fut fait Maréchal de camp.

Sa Majesté Catholique convaincuë de sa capacité, de sa valeur, de son experience & de son sincere dévouëment à sa gloire, l'envoya dans le Royaume de Sicile avec son Régiment, où il servit avec beaucoup de distinction, & s'acquit par ses manieres polies & genereuses l'amitié des Siciliens. Le Roy d'Espagne l'appella quelque temps aprés pour revenir servir en Espagne, & Sa Majesté Catholique fut tres-contente de la conduite qu'il avoit tenuë en Sicile ;

Elle le fit Lieutenant General de ſes Armées, & l'honora du titre de Comte de Caſtille ou *(titulo)*; il eut l'honneur de ſervir la campagne d'Ivars ſous les ordres de Philippe V. & fit pendant cette campagne pluſieurs expeditions militaires où il eût un heureux ſuccez; il ſe ſignala en Capitaine & en ſoldat à la bataille de Saragoſſe; & chargea avec beaucoup de vigueur à la tête des Dragons Eſpagnols, la Cavalerie Portugaiſe, qu'il écharpa & culbuta dans l'Ebre, dont il s'en noya beaucoup: aprés qu'il eût fait ce grand coup de main, il gagna l'Artillerie ennemie; mais comme il ne pouvoit pas l'emmener, il fit par ordre de M. le Marquis de Bay couper les jarets aux quatre cens mules qui la tiroient: ſi le reſte de la Cavalerie eût ſuivi les mouvemens impetueux des Dragons & des Gardes du Roy, nous aurions

gagné cette bataille, quoique les Alliez eussent vingt-six mil six cens hommes, & que les Espagnols n'en eussent que douze mille, dont il y en avoit plus de deux mille de malades de la dysenterie qui s'étoit mise dans nos troupes, à cause des mauvaises eaux qu'elles étoient obligées de boire, aussi-bien que de manger des raisins & des melons à moitié murs, faute de pain qui manquoit à l'Armée, plusieurs jours avant que le M. de Bay en prit le commandement.

Le Comte de Mahoni acquit aussi beaucoup de gloire dans la journée de Villaviciosa à la tête des Dragons. Le Roy en fut si satisfait, qu'il lui donna une Commanderie de l'Ordre de S. Jacques, valant quinze mille livres de rente, vacante par la mort du Marquis de Lansarot, Colonel de Cavalerie & Brigadier des Armées de Sa Majesté Catholique.

Les troupes Imperiales, Palatines, Portugaiſes, Catalannes & Hollandoiſes avoient de leur côté fait tout ce que l'on pouvoit attendre de gens fermes & aguerris. Le General Belcaſtel fut tué, les Sieurs de S. Amand furent faits priſonniers par le Chevalier de Lot Lieutenant Colonel dans les Dragons Valons, qui chargea les ennemis à la tête d'un des eſcadrons d'Oſſone, où il ſe diſtingua. Les ennemis perdirent pluſieurs Officiers Generaux : le General Vetzel Commandant des troupes Palatines, le Comte de la Tallaya General des troupes Portugaiſes, & Dom Antonio de Villarel Lieutenant General, s'y diſtinguerent à la tête de leurs troupes, par leur intrepide fermeté à ſoûtenir les vives & frequentes attaques des nôtres, qui les défirent entierement ; le nombre même en auroit été plus grand, ſi on avoit crû

devoir profiter de la victoire: mais nous avons déja rapporté les raisons qui ont obligé Philippe V. de ne la pas pousser plus loin.

S'il est permis à un Historien de moraliser, & de rapeller ce qui s'est passé dans les anciens temps, pour l'appliquer à ce que l'on a vû de nos jours, ne doit-on pas regarder les conquêtes de Philippe V. comme autant de preuves sensibles de la justice de Dieu, qui d'un côté a voulu faire connoître à ses Ennemis qu'on ne l'offense pas impunément, & qui d'un autre a couvert du bouclier de sa protection, ceux qui ont défendu sa Religion & l'honneur de ses Autels? Les Histoires profanes nous en fournissent beaucoup d'exemples, mais on en trouve dans nos Livres sacrez de plus touchans & de plus sinceres.

La même Arche du Seigneur, que les Philistins mettent à côté

de Dagon, les frappe de playes mortelles, & remplit de benedictions la maison d'Obededom, qui a gardé chez lui pendant trois mois ce precieux dépôt.

Le genereux Abraham, avec une petite troupe de domestiques, défait l'Armée de quatre Rois qui s'étoient rendus terribles dans tous les lieux de leur passage; & Melchisedech Roy de Salem, lui dit en allant au-devant de lui : *Beni soit le Seigneur, qui nous honorant de sa protection, a mis entre vos mains ses ennemis & les vôtres.*

Le fidéle & valeureux Joab General des Armées de David, chasse de Jerusalem l'impie Jébusée, qui profanoit les lieux saints, & y fait entrer David son Roy. *Allons*, dit-il, *allons combattre pour la défense de nôtre peuple & de la Ville de nôtre Dieu.*

Ce qui s'est passé en Castille rappelle dans l'esprit du lecteur ces

étranges & differents évenemens des anciens temps, & l'on ne peut aſſez admirer la conduite de la Providence & de la juſtice de Dieu, pour exterminer les Ennemis de Philippe V. & relever par de plus éclatantes actions, *la gloire de cet homme de ſa droite.*

Oüi, digne petit Fils de LOUIS LE GRAND, qui joignez à une ſurprenante valeur, une prudence conſommée, vous aviez pris de ſi juſtes meſures avec le brave & prudent Vendoſme, qu'il étoit difficile que vous ne réuſſiſiez pas dans vos deſſeins. Cette heroïque tranquillité, ſi digne de vos magnanimes Ancêtres, que vous faiſiez paroître en donnant vos ordres au milieu du feu & du carnage de Brihuega, & le lendemain dans la chaleur & la mêlée de Villaviciosa, étoit comme un favorable préſage des victoires que vous remporteriez. Combattre avec cette gran-

deur d'ame, avec cette ſageſſe & cette preſence d'eſprit, c'étoit déja comme avoir vaincu les Ennemis de vôtre gloire.

Cependant quels Ennemis? quels Generaux, quels Officiers, quels ſoldats, quels peuples? Des Allemans, qui ont toûjours été regardez comme une Nation preſqu'invincible; des Allemands devant qui les Romains, ces ſuperbes maîtres de l'Univers, ont eu la honte de prendre la fuite; ce ſont ces Allemands que vous avez neanmoins contraints de vous ceder la victoire, quand vous avez paru à la tête de ces ſujets fidéles, dont l'intrepidité a bravé les plus grands perils, & que la mort, toute terrible qu'elle eſt, n'a pas effrayé. Que ne pouviez-vous pas attendre, ô Grand & Magnanime Philippe! étant aidé des conſeils & du bras de l'invincible Vendoſme, ſi hardi & ſi heureux dans toutes ſes entrepriſes?

Philippe V. ayant été obligé de laisser reprendre haleine à ses troupes, qui depuis trois mois & demi avoient essuyé toutes les fatigues d'une continuelle marche, fut camper le 12. à Cifuentes, où il séjourna quelque temps, l'Armée ne pouvant marcher plus avant, faute de vivres. De-là il fut à Siguensa, où il la dispersa en deux colonnes pour la faire subsister, & il y demeura six jours.

Il est vrai qu'il fut ravi de voir la joye de ses sujets, d'entendre leurs tendres acclamations & les témoignages de reconnoissance qu'ils rendoient au Dieu des Armées, d'avoir exaucé leurs prieres, & rendu leur Souverain victorieux de ses Ennemis : mais ce qui augmenta encore sa joye, fut l'arrivée d'un Courrier, qui lui apporta des nouvelles de la Reine, qui lui écrivoit sur sa victoire, la Lettre la plus spirituelle, la plus

tendre & la plus remplie de ce que lui pouvoit fournir une éloquence qui lui étoit naturelle, avec une ouverture & un épanchement de cœur digne d'une telle Epouſe pour un ſi parfait Epoux.

Elle écrivit auſſi à M. de Vendoſme en des termes fort obligeans: *Je ne vous parlerai pas*, lui diſoit-elle, *de nos Ennemis que vous avez attaquez, parce que je ſçai que vous les avez défaits & mis en fuite; ſi vous ne m'en avez rien mandé, ne vous excuſez pas ſur le reſpect que vous avez pour moi; je ſuis convaincuë que c'eſt une marque de vôtre ſageſſe, parce qu'ayant fait des merveilles, vôtre incomparable modeſtie vous empêche de les publier.* M. de Vendoſme ayant receu cette Lettre de la Reine, la lût pluſieurs fois à table aux Generaux, qui ne pouvoient ſe laſſer d'en admirer la politeſſe & l'élegance du ſtyle.

Madame la Princeſſe des Urſins

lui écrivit aussi sur le même sujet.
» Je vous avouë, Monsieur, que
» j'ai été fort agreablement sur-
» prise de la nouvelle que le Mar-
» quis de Crévecœur a apportée à
» la Reine. Cette aimable Princes-
» se toute émûë de joye, par un
» effet de la bonté & de la con-
» fiance dont Elle m'honore, est
» venuë me trouver dans mon lit,
» pour me dire ce qui s'étoit pas-
» sé, & la grande part que vous
» avez à la défaite des troupes
» ennemies. Je voudrois pouvoir vo-
» ler, pour être témoin de la joye
» qu'en aura LOUIS LE GRAND
» nôtre auguste & incomparable
» Monarque. Que dira t'on à Ver-
» sailles & à Paris ? Quels éloges
» ne donnera-t'on point à l'invin-
» cible Loüis-Joseph de Vendos-
» me, le Restaurateur de l'Espa-
» gne ? Quand le Roy & la Reine
» se verront, ils auront bien des
» choses à se dire.

M. de Staremberg ayant été averti qu'on avoit pris son équipage avec la caisse de son Armée, où l'on trouva trente mille doublons, dont chacun vaut quinze livres cinq sols monoye de France, envoya son Maître d'Hôtel avec son Ecuyer, prier le Roy de le lui faire rendre. Sa Majesté Catholique ordonna dans le même temps, qu'on le lui rendit : comme plusieurs Officiers avoient déja acheté quelques chevaux de cet équipage, on leur paya la somme qu'ils en avoient donnée, & on les renvoya à ce Maréchal. On n'en fit pas de même de la Caisse militaire, on la retint ; le Comte d'Aguilar donna cent doublons au Maître d'Hôtel, pour conduire son équipage à Barcelonne.

Le Roy partit de Siguença le 24 pour venir camper à Alcala, le 25 à Moranchin, le 26 à Laridante, le 27 à Uset, le 28 à Daroca,

où il séjourna jusqu'au 2. Janvier, d'où il partit pour venir camper à Carinnana, & de-là il alla à la Muella.

La plûpart des soldats s'étoient flattez, que pendant leur passage en Arragon, on les laisseroit vivre à discretion chez les Habitans & les Paysans de ce Royaume; & ils s'en flattoient avec d'autant plus d'apparence, que dans quelques Villages, qui n'avoient pas grande chose à perdre, certains Picarones & Cabrones, ou bandits avoient fait des feux de joye de la bataille de Saragosse que nous avions perduë, & qui avoient crié dans leurs tumultueux transports: *Vive Carlos Tercere.*

Mais de quoi n'est pas capable la bonté, la douceur, la clemence d'un Roy, qui aime tendrement ses sujets, & qui oubliant leur lâche ingratitude, ne se souvient que de sa misericorde. Philippe V. fit

faire un Ban, qu'on publia à la tête de chaque Régiment, par lequel il étoit défendu d'inquieter les Habitans du Royaume d'Arragon, & d'appeller aucun patron Arragonois *traître à son Roy*, sur peine de la vie. Il leur fut encore défendu, sur peine de passer trois fois par les baguettes, de demander à leurs hôtes aucuns ustencils, qu'en payant ; mais que si leurs patrons leur donnoient quelque chose de bon gré, ils pourroient le recevoir. Il fut expressément enjoint à tout Officier, de veiller sur la conduite de ses soldats ; que s'il y arrivoit quelque desordre par sa faute, il seroit cassé & conduit dans un Château, pour y être prisonnier un an & un jour.

Cette publication fit tant d'impression sur l'esprit & les cœurs de ces peuples, qu'ils fournirent gratuitement, de leur pleine & bonne volonté, des vivres en abon-

dance, aux troupes qui passoient. Aprés que l'Armée fut établie dans ses quartiers, ce Royaume fit à Philippe V. un don gratuit; chaque maison donna avec joye douze Reals de Plata, qui font douze fois huit sols de France; & quand il y en avoit de trop pauvres, qui étoient hors d'état de les fournir, les autres y contribuoient.

M. de Staremberg, dont le peu de troupes qu'il avoit ramenées de la bataille de Villaviciosa, étoient extraordinairement fatiguées par leur marche précipitée, fut obligé de les laisser séjourner à Daroca pour les rafraîchir. Dans cette retraite d'Arragon, Dom Joseph Vallejo fut averti que six cens Allemands sortoient de Calataiout avec un escadron; quoique le terrain par où ils marchoient fût tres-desavantageux pour combattre; il ne laissa pas de les charger si vivement, qu'ils furent obligez

de gagner précipitament le Château Dilfuesca, où le Comte de Mahoni les assiegea, & les fit prisonniers de guerre, aprés une legere résistance; c'étoit le debris de quelques Régimens Allemands, avec Dom Antonio de Villarel Lieutenant General, qui avoit passé dans le parti de l'Archiduc. Dom Melchior s'empara de la ville d'Alisa, où il fit 200. prisonniers.

Philippe V. donnoit de son côté les ordres & les soins necessaires pour recueillir les divers pelotons du débris de Staremberg, & ce General marchoit à grandes journées pour se rendre à Saragosse, où il arriva le 25. du même mois de Decembre 1710. Pour mieux cacher son dessein d'une sage & prompte retraite, il témoigna aux Habitans de cette Ville, qu'il vouloit se retrancher à la Porte *del Carmen* ou *del Portillo*; mais

ce n'étoit que pour y rafraîchir le reste de ses troupes, & y attendre la jonction de celles qui étoient à Magaillon, à la gauche de l'Ebre, celles qui étoient à la droite de ce fleuve ayant eu ordre de se rassembler à Fraga. M. de Staremberg voulant mettre à l'épreuve la bonne volonté des Habitans de Saragosse, fit crier un soir par ses troupes: *Allarma*, *allarma*, *l'Ennemigo*, *l'Ennemigo*, Alerte, alerte, à l'Ennemi; mais étant entrez dans leurs maisons, & ayant fermé leurs portes & leurs fenêtres, ils dirent: Que Staremberg démêle ses affaires comme il voudra; à nôtre égard, nous ne prendrons pas certainement les armes contre Philippe V. nôtre legitime Roy: depuis la bataille de Saragosse, il n'y a eu que quelques *guitones*, qui n'avoient rien à perdre, qui les ayent prises.

Il n'en falut pas davantage à ce

ſage General, pour ſonger à une prompte retraite, par l'avis qu'il eût que le Roy avec ſon Armée s'avançoit en diligence pour l'attaquer dans Saragoſſe ; il en ſortit de la nuit du 30. au 31. aprés la jonction des troupes de Magallion & de celles de pluſieurs autres endroits.

La nuit du 31. Decembre 1710. le Marquis de Valdecannas entra dans Saragoſſe, avec le Marquis de Moſcoſe General d'un grand genie ; les Dragons & la Cavalerie reſterent en bataille dans la plaine, & le lendemain matin premier Janvier 1711. les troupes qui y entrerent ſe mirent en bataille dans la grande ruë du Coſſe, où on les paſſa en revûë ; tous les Dragons démontez furent envoyez pour occuper le Château de l'Inquiſition, en attendant que l'Infanterie qui devoit arriver inceſſamment, les relevât.

Les Ennemis avoient jetté une partie de leur poudre dans la riviere & dans tous les passages du Château, & la méche qui étoit fort avancée y auroit pris, sans la précaution d'un Lieutenant Colonel Irlandois qu'on y avoit envoyé pour commander ces Dragons, & qui ayant aussi-tôt découvert cette ruse, la rendit inutile. On trouva dans ce Château deux cens milliers de poudre, & onze pieces de canon, qu'ils avoient encloüé & jetté dans un puits tout rempli de fusils, d'épées, de bayonnettes & de cartouches; on les tira de ce puits, & on prit soin de les faire bien nettoyer.

Si l'on s'en fût rapporté à ce que les Ministres des Puissances alliées publierent d'abord en Europe, comme un fait certain, que toute l'Armée de Philippe V. auroit été une seconde fois défaite & taillée en pieces par M. de Staremberg: aprés

un ſi grand nombre d'expeditions militaires, & de victoires remportées depuis la bataille de Saragoſſe par ces troupes formidables, n'auroit-t'on pas eu lieu de croire qu'il n'y avoit plus d'Officiers ni de ſoldats Eſpagnols dans le monde, à moins que les ames de ceux qu'on diſoit avoir été immolez par le glaive de ces fameux Alliez, n'euſſent repris leurs corps, par une miraculeuſe & ineſperée réſurrection? N'auroit-on pas auſſi pû croire que les Relations de Vienne, d'Hollande, & de l'Envoyé de Savoye prés de l'Archiduc, qu'on avoit eu ſoin de répandre dans toutes les Cours de l'Europe, contenans des faits ſi bien circonſtanciez, étoient des Relations fidéles dont il n'étoit pas permis de douter? que M. de Staremberg avoit brûlé tous les affûts des canons & des mortiers, que nous avions à Villaviciosa? ainſi amuſoit-on les

ſimples dans l'idée de faire croire que ce qu'on eût bien voulu, étoit effectivement arrivé ; ainſi prétendoit-on par de belles & ingenieuſes fables, réjoüir ceux qui entroient dans les interêts de la Maiſon d'Autriche, & leur faire eſperer que celle des Bourbons approchoit de ſa ruine.

Mais ces officieux menſonges furent bientôt diſſipez, & la nouvelle de la défaite des Alliez à la priſe de Brihuega, & à la grande journée de Villaviciosa, a demeuré pour conſtante ; de malins eſprits avoient répandu par-tout le bruit, que M. de Staremberg avoit reſté pendant toute la nuit ſur le champ de Bataille, dont il s'étoit rendu le maître. Mais enfin on reconnut la malice & la fauſſeté des Relations & des plans de ces noirs calomniateurs & de ces langues envenimées. Ce Maréchal Allemand marcha toute la nuit

avec beaucoup de précipitation vers Cifuentes, ſe retirant le long des murailles de pierres ſéches, par le côté du bois de nôtre gauche: comme les Portugais par celui de nôtre droite; nos deux lignes s'étant jointes dans le centre, comme je l'ai déja remarqué. M. de Thouy Capitaine General, avec le Baron de Vemel & dix Cavaliers Eſpagnols, traverſerent le champ de Bataille, qu'ils trouverent abandonné dés le même ſoir par M. de Staremberg.

Le 4. Janvier 1711. le Roy & le Duc de Vendoſme arriverent à Saragoſſe avec la Maiſon de ſa Majeſté; le reſte de la Cavalerie & les ſix Bataillons des Gardes y arriverent auſſi avec l'Infanterie, 32. pieces de canon & ſix mortiers montez ſur les mêmes affûts qu'ils avoient à Villavicioſa; & qu'on diſoit avoir été brûlez.

Le Comte de Merodes Lieute-

nant General, fut détaché avec avec 500. chevaux, pour aller au-devant de la Reine, & le Roy se fit un vrai plaisir de l'aller recevoir en Navarre : quelles marques de joye, d'affection & de tendresse réciproque ! quelles douces & agreables conversations ! quelle charmante union d'esprit & de cœur !

Aprés que Sa Majesté fut arrivée à Saragosse, Elle fit faire un ban, par lequel Elle pardonnoit à tous ceux qui avoient pris les armes & quitté leurs maisons : quoique ce pardon fût un effet de sa clemence Royale, il faut rendre cette justice à la ville de Saragosse, qu'il n'y a eu que quelques *pendejos, escumulgados, bribones y ladrones*, qui ayent suivi le parti de l'Archiduc. Mal-à-propos les Ennemis ont-ils voulu faire croire que cette Ville leur étoit tres-fidelle & attachée à la Maison d'Autriche : par la tentative que fit M.

de Staremberg, dont nous venons de parler, il reconnut quece n'étoit que pour obéïr au temps & à la force des armes, qu'elle avoit été obligée de ceder au Vainqueur; mais que dans le fonds elle reconnoiſſoit Philippe V. pour ſon legitime Roy.

Il n'y a eu que quelques vagabons, ſcelerats, malfaicteurs & voleurs, qui ſe ſoient joints aux Volontaires & Miquelets que Chover leur General commandoit, en forçant, pillant, violant tout ce qu'ils pouvoient trouver: à l'égard du Clergé & de la Nobleſſe d'Arragon, ils ont toûjours été tres-fideles à leur legitime Souverain. Si les Principaux de cette Ville, le Comte d'Atrés & Dom Jüam., l'Epoux de la charmante & belle Marie-Anne d'Uriés, ont ſuivi l'Archiduc à Barcelonne, c'eſt qu'il les avoit fait prendre contre leur gré; auſſi ſe plaignirent-ils de

la violence qu'on leur faiſoit de les obliger de quitter leurs femmes & leurs maiſons. Il envoya quelques détachemens pour tenter de penetrer dans le Royaume de Valence, & y exciter une révolte en ſa faveur : mais ces fidéles ſujets en prenant les armes pour Philippe V. dirent que, s'ils avoient fait des fautes par le paſſé, c'étoit à cauſe que Baſſet & l'Archevêque de Valence, ces lâches rebelles, les y avoient ſecretement excitez ; mais que puiſque le juſte Ciel les avoit délivrez de ces malheureux perturbateurs du repos public, ils vouloient dans cette occaſion ſignaler leur zele, & faire connoître par la conduite qu'ils tiendroient, que ſon éloignement ni les circonſtances du temps, n'altereroient jamais en rien leur ferme & perſeverante fidelité. La vigilance de Dom Franciſco Gaëtano Commandant de ce Royaume, &

celle de l'Evêque de Murcie, fit avorter tous les projets de révolte.

Ces Peuples s'assemblerent en grand nombre, & se tinrent prêts à marcher par-tout où le service de Philippe V. les appelleroit; ils étoient conduits par de braves Officiers, qu'il leur avoit envoyez pour faire tête aux Ennemis, s'ils osoient faire quelque entreprise.

Le Roy détacha aussi dix Régimens de Cavalerie & de Dragons, avec l'Infanterie, pour aller porter ses armes bien avant dans la Catalogne, & faire en passant le Siege de Balaguer, qui a fait tant de bruit en Europe. Le Marquis de Valdecannas commença à former le Siege de cette petite Ville, & d'en faire le circuit par ordre du Roy; les deux bataillons qui y étoient en garnison, voyant cette fois-là qu'on vouloit les attaquer tout de bon, abandonnerent la Place, & à la faveur de la

nuit firent leur retraite le long de la Ségre, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné les montagnes. Les Magistrats vinrent aussi-tôt en donner avis au Marquis de Valdecannas, avec des flambeaux. Ce General envoya un détachement pour aller couper les portes, qu'il fallut rompre à coups de haches pour y entrer.

Vallejo, qui ne croyoit pas que les Ennemis dussent abandonner avec tant de précipitation un poste si avantageux, étoit à deux lieuës de là pour y faire rafraîchir son détachement. On trouva dans Balaguer huit canons de fer, quelques munitions, deux mortiers & douze cens boulets. Le Marquis de Valdecannas dépêcha aussi-tôt un Courrier pour en apporter la nouvelle au Roy, qui étoit à Saragosse. On ordonna de faire sur toutes les fenêtres des illuminations; mais comme on vouloit donner

à la Reine le ſpectacle du combat des taureaux ; elle refuſa ce plaiſir, perſuadée que quoique cette Nation, ſoit par une experience de pluſieurs Siécles, fort aguerrie à dompter ces animaux & à les tuer, il y arrive tres-ſouvent de grands malheurs : on reſpecta ſes ordres, mais à la place on donna une magnifique cavalcade.

Madame la Princeſſe des Urſins devoit arriver à Saragoſſe avec la Reine : mais comme elle avoit eſſuyé une fâcheuſe intemperie des deux ſaiſons, pour n'avoir pas voulu quitter cette grande Princeſſe, dont la ſanté lui a toûjours été infiniment précieuſe, elle fut obligée de reſter pendant quelques jours à Tudela de Navarre, afin de reprendre un peu ſes forces.

Si les Hiſtoriens, pour donner quelque agrément à leurs Hiſtoires, ou pour y marquer des faits

diſtinguez, qui faſſent plaiſir à ceux qui liſent leurs ouvrages, font de petites digreſſions ſur l'éloge de ceux ou de celles qui y entrent; j'oſe me flatter que celui de Madame la Princeſſe des Urſins, Gouvernante des Enfans du Roy d'Eſpagne, & Souveraine de la Comté de Chini dans la Province du Luxembourg, ne déplaira pas à ceux qui jugent ſans prévention du vrai merite.

Quand Salomon fait le portrait d'une femme forte, qui eſt ſi rare, qu'il faut pour la trouver, la chercher dans les extremitez les plus reculées du monde, il remarque qu'elle a tant de merite perſonnel, qu'elle n'a aucun beſoin des dépoüilles étrangeres pour s'en faire un ornement: *Spoliis non indigebit.* S'il s'agiſſoit de ne conſiderer Madame des Urſins que par raport à l'ancienne & illuſtre maiſon d'où elle eſt ſortie, on la trouveroit en-

richie & annoblie par ſon alliance aux Rois de Navarre, aux Borgia, aux Montpenſiers, aux plus celebres maiſons de l'Europe; on trouveroit dés l'année 1315, un Guy, Sire de la Trimoüille, qui par les ſervices qu'il a rendus à la France contre les Infidéles, s'eſt fait dans l'Hiſtoire un nom immortel; un Jean de la Tremoüille, Chevalier de la Toiſon d'or; un Georges du même nom, que Charles VII. fit Grand Chambellan, & à qui il confia le gouvernement de ſon Royaume; un Prince de Talmont, pour qui les Hiſtoriens ſemblent s'être épuiſez en éloges, les uns l'appellant *Un Chevalier ſans reproche*, les autres, *le premier Capitaine du monde*, *la gloire de ſon ſiecle*, *l'ornement de la Monarchie Françoiſe.* Guichardin & Paul Jove.

Beaucoup d'autres ſe pareroient des dépoüilles de leurs Ancêtres, pour s'en faire de riches orne-

mens ; ces merites de famille pourroient même contribuer à la gloire de Madame la Princesse des Ursins ; mais elle n'en a pas plus besoin que cette femme forte dont parle Salomon, & si elle en tire quelque avantage, ce n'est que pour faire connoître qu'elle a donné un nouvel éclat à celui qu'elle a trouvé dans son ancienne & illustre maison.

Il faut donc la considerer par certains endroits qui lui sont propres, & dont Salomon a fait en peu de mots un excellent détail. *Cette femme forte*, dit-il, *a ouvert la bouche à la sagesse, elle n'a que des paroles de clemence & de douceur.* Os suum aperuit sapientiæ, & lex clementiæ in lingua ejus. *Proverb. 31.*

Madame des Ursins sçait plusieurs Langues étrangeres, qui lui sont aussi familieres que la Françoise qui lui est naturelle ; elle a la connoissance des sciences, elle

sçait l'Histoire sainte & profane : & quand elle en rapporte quelques traits, elle s'attire l'admiration de ceux qui en ont une connoissance parfaite. Ses manieres douces, honnêtes & engageantes, donnent à tous ceux qui ont besoin de son credit, un accés facile ; nulle austerité chagrine & sauvage, nulle maniere dure & rebutante ne les empêche de s'adresser à elle avec confiance, & tous les honnêtes gens en sont également satisfaits.

Que dirai-je de son cœur genereux & bienfaisant ? où est le pauvre à qui cette Princesse n'ait ouvert ses mains liberales, avec plus de magnificence même que cette femme forte dont le Sage nous décrit les aumônes ? combien de familles honteuses dans Madrid, combien d'Hôpitaux & de Congregations de Filles subsistent par ses charitez ! *Manum suam aperuit inopi.* Mais puis-je passer sous silen-

ce cette circonſtance que Salomon ajoûte au portrait de cette femme forte ?

» Les Nobles ſont à la porte de » cette femme forte, dit Salo- » mon, & elle eſt aſſiſe avec les Sé- » nateurs de la terre. Juſte idée des égards que les Grands d'Eſpagne & les Dames du premier rang ont pour cette illuſtre Princeſſe, que ſes rares merites ont élevé au-deſſus de la plus maligne jalouſie ; quelle apparence qu'elle n'en ſoit pas aimée & conſiderée, puiſque le Roy & la Reine l'ont toûjours honorée de leur plus tendre confiance ; que Leurs Majeſtez ſenſibles aux importans ſervices qu'elle leur a rendus, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie, lui écrivoient par tous les Couriers, dans ſon retour d'Eſpagne en France, & la preſſoient de ſe rendre inceſſamment à Madrid. Le favorable acueil, les manieres genereuſes &

gratieuſes avec leſquelles LOUIS LE GRAND la reçût à ſon arrivée à ſa Cour, & enſuite à ſon départ pour celle d'Eſpagne, la firent triompher de la calomnie & de la jalouſie de ſes Ennemis.

Dés que Madame des Urſins fut arrivée à Saragoſſe, M. de Vendoſme la fut voir, & lui fit mille honnêtetez dans la viſite qu'il lui rendit; & elle répondit à ſes civilitez avec certaines ſaillies d'eſprit & des ouvertures de cœur, qui le charmerent. Ce Prince la fut auſſi voir à Valladolid, où elle lui donna un magnifique repas, auquel le Duc de Noailles fut auſſi prié.

Quoique Philippe V. fût à Saragoſſe, il ne laiſſoit pas de pourvoir à toutes choſes, & de donner les ordres neceſſaires pour d'heureuſes & promptes expeditions. Dom Franciſco Gaëtano aſſiegea la Ville de Morella, & la prit; on y trouva 7. pieces de canon, 4.

mortiers, 100. barils de poudres, 4000. boulets, avec un grand nombre d'armes. La prise de cette place fut augmentée par celle du Château de Mirabet sur l'Ebre, qui se rendit aprés trois jours d'attaque; on prit aussi Stadilla sur la Cinca, & par ces expeditions nous nous saisîmes de Graux, de Benavarre & d'autres postes avantageux, où nos troupes trouverent de quoi subsister pendant quelque temps.

Les deux Châteaux que je viens de remarquer ci-dessus, furent emportez par l'habileté & l'intrepide valeur du Chevalier de Croix, Lieutenant des Gardes du Corps, Gouverneur de Tortose. Sa Majesté Catholique, par une marque de distinction toute particuliere, le fit seul Lieutenant General de ses Armées à Casatexada, & l'envoya pour chasser les Allemands qui étoient sur les frontieres du

Royaume de Navarre, où dés qu'il fut arrivé, il marcha avec les troupes qu'il put ramasser dans Pampelune, & fut assieger le Château de Mallen, défendu par deux cens Allemands qu'il fit prisonniers de guerre : & il auroit aussi mis en pieces les six cens autres qui se retirerent à son aproche du côté de Magallon, si le Maréchal de Staremberg, aprés qu'il fut arrivé à Saragosse, averti de ses mouvemens, n'eût envoyé un gros détachement de Cavalerie vers Magallon, pour favoriser la retraite de ces six cens Allemands jusqu'à Saragosse.

Le Marquis de Valdecannas qui s'étoit avancé avec les troupes du Roy à Cervera, mit des garnisons dans les postes de Taraga, de Granmont & de Belpuch, & détacha le Maréchal de camp de Graveton, pour penetrer encore plus avant ; il joignit un corps de

troupes de Miquelets reglées, commandées par Chover, qui vigoureusement poussées par les nôtres, n'eurent point d'autre parti à prendre, que celui de la fuite; ce Maréchal de camp occupa aussi Solsonne, Ville Episcopale du Duché de Cardonne, & se rendit ensuite maître d'Igualada.

Comme ce poste étoit d'une extrême importance à M. de Staremberg, qui voyoit que ce Maréchal de camp tiroit de-là tous les vivres & les fourages, il envoya un corps considerable de troupes reglées soûtenuës par les milices, & sommettans du pays, favorisés par les paysans *de la fidelle Castille de l'Archiduc*, pour y surprendre Graveton. Celui-ci ayant été averti de leur mouvement, sortit d'Igualada en ordre de bataille, pour marcher avec une fiere contenance droit à ces troupes. Elles furent surprises de voir une si petite poi-

gnée de gens s'approcher avec tant d'audace, & firent halte pour les obſerver. Graveton voyant une partie ſi inégale, ſongea à faire une ſage retraite, pour ne rien riſquer par une indiſcrete réſiſtance: tandis qu'il demeura dans ce poſte, il fit contribuer les lieux circonvoiſins de toutes ſortes de vivres, qui furent tres-utiles à ſes ſoldats, & chaque pas que les détachemens de Cervera faiſoient dans la Catalogne, c'étoient autant de combats qu'il falloit livrer aux payſans.

M. le Duc de Noailles arriva au mois de Mars 1711. à Saragoſſe; il fut reçû du Roy & de la Reine de la maniere du monde la plus obligeante. M. de Vendoſme lui témoigna beaucoup d'amitié, & le felicitant de ſes heureux ſuccés, en un temps où des déluges d'eaux avoient partagé ſon camp, il lui dit, *qu'il avoit toûjours crû que Gi-*

ronne ne résisteroit pas long-temps au nom de Noailles.

» Ce Duc lui répondit : Monsei-
» gneur, ce sont ces braves & intre-
» pides guerriers, qui ont passé
» avec une rapidité si héroïque, au-
» travers du feu & des flâmes, pour
» faire mettre bas les armes aux
» troupes Angloises dans Brihue-
» ga, & qui ont gagné le lendemain
» la fameuse bataille de Villavi-
» ciosa, qui sont cause que j'ai pris
» Gironne. Il remercia M. de Vendosme des assûrances que Son Altesse lui avoit donné de sa sincere amitié, en lui dépêchant un Courier, pour lui apprendre l'heureux succés des deux signalées victoires que Sa Majesté Catholique avoit gagnées en quinze heures de temps, celle des Anglois en dix, & celle des Allemands en cinq, avec le débris d'Espagnols de Saragosse, rétabli par des paysans Castillans nez dans des monta-

gnes, & qui n'avoient jamais vû d'Armée. Ces deux actions si surprenantes avoient donné tant de joye au Duc de Noailles, qu'aprés avoir reçû la Lettre de Son Altesse, il la fut lire de bataillon en bataillon, & d'escadron en escadron, & elles le déterminerent à prendre cette Place.

Si ces deux grands évenemens n'avoient pas été conduits avec tant de courage & d'habileté, M. le Maréchal de Staremberg seroit entré en Catalogne avec une Armée de trente mille hommes, l'élite des troupes des Alliez, pour s'opposer au Siege de Gironne.

Il est tres juste de dire à l'avantage de M. le Duc de Noailles, qui n'avoit rien négligé pour avancer ce Siége, que les pluyes continuelles, les orages & les débordemens des rivieres l'empêcherent de faire le Siege de Gironne, & de prendre cette Place six se-

maines plus tôt qu'il ne la prit. Voulant sans doute imiter la valeur du Maréchal de Noailles son pere, qui avoit pris cette Ville en cinq jours de tranchée ouverte, ce Lieutenant General avoit témoigné, pendant le ministere du Sieur Chamillart Secretaire de la guerre, beaucoup d'ardeur pour faire le Siége de cette Place, & la réduire par de véritables bombes sous l'obéïssance de Philippe V.

Philippe V. toûjours genereux & magnifique, crût ne pouvoir mieux reconnoître les importans services que le Duc de Noailles lui avoit rendus, qu'en le faisant Grand d'Espagne de la premiere classe, pour lui & pour ses descendans: non seulement la Cour, mais tout le peuple en fut ravi.

Sur le bruit qui s'étoit répandu, que le Duc de Vendosme se préparoit à faire le Siege de Tarragonne, avant que M. de Starem-

berg eût reçû le ſecours qui lui venoit d'Angleterre & d'Italie, ce Maréchal crût qu'il étoit important d'en renforcer la garniſon par une partie de celle qu'il tireroit de Barcelonne; il fit ſubſiſter le reſte de ſes troupes le long de l'Obregat, depuis Manréſa juſqu'à Montſerrat; & ayant donné ordre d'enlever toutes les proviſions de bleds & d'autres vivres, il en remplit les magaſins de ces deux Places.

On avoit tout ſujet de ſe réjoüir des benedictions que Dieu répandoit ſur tous les deſſeins de Philippe V. mais on fut fort affligé d'apprendre que la Reine, aprés avoir aſſiſté aux Offices Divins pendant la Semaine Sainte, s'étoit trouvée mal, en revenant de l'Adoration de la Vraye-Croix le Vendredy-Saint. *Je me ſens une grande laſſitude par tout le corps*, dit-elle au Duc de Vendoſme, en montant le grand Eſcalier, *j'apprehende qu'el-*

le n'ait de facheuses suites. Elle eût en effet la fiévre ; & comme cette Princesse étoit extraordinairement honorée & aimée pour ses admirables vertus, cette maladie jetta non seulement la Cour, tous les Generaux & les Grands d'Espagne, mais encore les soldats & tout le peuple dans une grande consternation. Le Roy en fut vivement touché, & ne la quitta presque pas ; la Princesse des Ursins en prit un soin tout particulier, étant jour & nuit au chevet de son lit, & ne l'ayant point abandonnée que sa santé n'eût été entierement rétablie. On fit par toute la Monarchie des prieres publiques, on offrit le saint Sacrifice, & Dieu exauça les vœux de cette fidelle & pieuse Nation.

Il n'en fut pas de même de Monseigneur le Dauphin, Fils Unique de LOUIS LE GRAND. Le Duc de Vendosme ayant reçû dans le

même temps la fatale nouvelle de ſa mort, en conçût une douleur qu'on ne peut exprimer; il en demeura d'abord tout interdit & comme hors de lui-même. *Monſeigneur mort!* dit-il, *quelle perte pour moy & pour toute la France! Monſeigneur mort! J'ay toûjours aprehendé la petite Verole pour cet aimable Prince, & ce que je craignois le plus, lui eſt arrivé. Monſeigneur mort! puis-je ſurvivre à un tel malheur?* puis frappant la terre de ſon pied: *O mort fatale!* s'écria-t'il en pouſſant de grands ſoupirs, *tu m'as donc ravi celui qui faiſoit toutes mes delices & toute ma vie, au milieu d'une carriere qu'il fourniſſoit avec tant de gloire. Eſt-il poſſible que la mort, qui avoit épargné ce magnanime Prince dans les plus perilleuſes attaques du Siege de Philisbourg, ſe ſoit précipitament ſaiſi du meilleur, du plus genereux, & du plus cheri de tous les Princes?*

Aprés il monta au Palais, où il trouva le Roy, la Reine, le Prince des Asturies, Madame des Ursins & le Duc de Noailles, fondans en larmes & gardans un triste silence. Le Roy un peu revenu de cette fatale nouvelle, qui l'avoit frappé comme un coup de foudre, leva les yeux au Ciel & s'écria : *Il paroît bien, ô mon Dieu! que nous ne sommes devant vous qu'un peu de cendre & de poussiere ; mais s'il m'étoit permis de me plaindre, je vous demanderois d'où vient que tant de gens, dont la vie est si inutile, la poussent jusqu'à une extrême vieillesse, & que vous avez si-tôt tranché celle de mon cher Pere, qui faisoit toute ma vie & toute l'esperance des bons François ? Pardonnez, Seigneur, à la violence de ma douleur, j'adore avec une soumission muette vôtre souverain domaine, & je baise avec respect la redoutable main qui me frappe.*

C'est ainsi que Philippe V. aprés

avoir vaincu les Ennemis de sa gloire, sçût se vaincre lui-même. A peu prés comme David, qui ayant apris la mort de Jonathas, qui lui tenoit lieu de pere, par les grands services qu'il en avoit reçûs, s'écria tristement : Vôtre « mort me perce de douleur, ô « mon cher Jonathas ! le plus bra- « ve de tous les Princes, que j'ai- « mois tendrement : comment la « gloire des armes a-t'elle été ane- « antie? *II. L. Rois.ch.* 1. ℣. 26. & 27. «

De quelque côté qu'on regarde Philippe V. tout est surprenant dans sa Personne, dans sa conduite & dans les differents états où il s'est rencontré, sans que la bonne fortune l'ait enflé, ni que la mauvaise l'ait abattu ; humble & modeste dans celle-là, genereux & résigné dans celle-ci : tantôt la nature vivement frappée se plaint, tantôt la partie superieure raméne l'inferieure dans les bornes où elle se doit renfermer.

Ce n'eſt pas ſeulement dans cette fâcheuſe conjoncture qu'il a paru grand ; on a reconnu dans toutes ſes actions, que les heroïques vertus de ſes auguſtes Ayeux ſont paſſées dans la ſacrée Perſonne de ce jeune Heros. Si LOUIS IX. s'eſt ſanctifié malgré les délices de la Cour, & les fâcheux évenemens des guerres d'Outre-mer; ſi on a donné à LOUIS XII. le charmant nom de Pere du peuple; à FRANÇOIS I. celui de Reſtaurateur des Arts & des Sciences ; à HENRY II. la qualité de Valeureux & de Magnanime ; à HENRY IV. celle de Grand ; à LOUIS XIII. celle de Juſte ; ſi LOUIS XIV. digne heritier des vertus heroïques, auſſi-bien que du Trône de ſes magnanimes Ancêtres, a merité par excellence le nom de Grand, c'eſt un avantage ſingulier à ſon petit Fils, d'avoir été formé par un tel Pere.

Quand Horace parle du jeune Drusus élevé sous les yeux d'Auguste, instruit par les soins & animé par les exemples de ce celebre Empereur, il dit que les forts sortent des hommes forts, & qu'il ne vient point de colombes timides de ces Aigles hardis, qui portent leur vol jusqu'à la suprême région de l'air. *Fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant aquilæ columbam.*

C'est un éloge que merite à plus juste titre Philippe V. à la gloire duquel il suffiroit presque de dire, qu'il a été formé par LOUIS XIV. ce prodige de son siecle, dont les surprenantes & presqu'incroyables actions lui ont merité le nom de Grand : son digne petit Fils pouvoit-il apprendre ce qui s'étoit passé depuis les premieres années de cet incomparable Monarque ? pouvoit-il même voir de si éclatans exemples de prudence ,. de

magnanimité, de ſageſſe, de juſtice, de valeur, de tant de vertus militaires, chrétiennes & politiques, ſans ſe ſentir animé à entrer ſous un tel Maître, dans ces voyes connuës de ſi peu de Princes, & qui conduiſent cependant à l'immortalité ?

On dit d'Alexandre, qu'il ne pouvoit retenir ſes larmes, quand on lui parloit des batailles que Philippe de Macedoine ſon pere avoit gagnées, des Villes & des Provinces qu'il s'étoit ſoûmiſes, des victoires qu'il avoit remportées, tant il craignoit de ne plus trouver d'ennemis à combattre. Philippe V. ne pouvoit avoir cette inquietude, lui qui dés ſon premier avénement à la Couronne, avoit des Princes, des Generaux, des Nations & des Peuples ſans nombre, qui lui conteſtoient les droits ſacrez de ſa naiſſance & de ſa Couronne. Quatre mille Cuiraſſiers ou

Cavaliers de l'Empereur qu'il tailla en pieces dans le combat de Santa-Vittoria, qu'il remporta avec M. le Duc de Vendosme contre le General Visconti ; ensuite la Bataille de Luzara, qu'il gagna contre le Prince Eugene de Savoye ; ces deux grandes journées remplirent d'admiration toute l'Europe, qui étoit surprise de voir un jeune Prince, élevé parmi les délices d'une superbe Cour, se durcir aux fatigues de la guerre, braver les plus grands perils, &, pour ainsi dire, affronter la mort, par un genereux mépris de la vie : c'est dans les pareils hazards que se font connoître les vrais Heros.

On fut encore plus surpris de sçavoir, qu'outre sa bravoure & sa valeur, il avoit beaucoup de prudence dans ses entreprises, une grande maturité de jugement dans un âge encore tendre, & une sage moderation jusques dans la victoire,

S'il y a une force aveugle & téméraire qui se plaît à verser le sang humain, une force brusque & meurtriere qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition, ce ne fut jamais celle de Philippe V. elle en avoit bien d'autres pour modeles: celle des Clovis, des Charlemagnes, des Loüis IX. des Henris, & des LOUIS LE GRAND.

Naître Prince est un avantage de la nature; mais être Roy, & l'être par son merite, c'est une grace singuliere de Dieu; l'être avec des caracteres extraordinaires & distinguez, c'est un don encore plus grand de ce Seigneur des Armées, qui forme les Conquerans, & qui fait servir à ses desseins, ce qui humainement parlant, semble y être contraire.

Quel autre que lui a fait un Cyrus? Il l'avoit nommé 200. ans avant sa naissance dans l'Oracle prophetique d'Isaïe. Ce Prince n'étoit

n'étoit pas encore venu au monde, qu'il le voyoit déja, & qu'il l'appelloit par ſon nom. Je marcherai devant vous dans les combats ; à vôtre approche je mettrai les Rois en fuite, je briſerai les portes d'airain, & les plus grands obſtacles s'applaniront dés que vous paroîtrez : c'eſt moi qui nomme ce qui n'eſt pas encore, comme ce qui eſt déja. *Yaye. ch.* 45. *v.* 2.

Quel autre que lui a pû former un Alexandre ? lui ſoûmettre tant de Rois & de Nations, le faire marcher dans des pays alors preſque inconnus, avec une ſi impetueuſe rapidité ? Le voyez-vous s'élever de la Macedoine comme par bonds, ne toucher la terre que par de légeres & de victorieuſes démarches, & faire taire tout le monde en ſa préſence ; à Dieu ſeul appartient de faire ces miracles de puiſſance, afin que l'on ſçache que c'eſt lui qui, comme dit David, dreſſe les

mains des Rois au combat, & leurs doigts à la guerre.

Il n'a pas encore fait tous ces prodiges en faveur de Philippe V. mais par les choſes qui ſe ſont paſſées, on connoît aiſément que des évenemens auſſi ſurprenans, que ceux qu'on a vûs dés le commencement de ſon Regne, ne peuvent venir que d'en-haut. Auroit-il cette ſageſſe qui préſide à tous ſes Conſeils ? cette vive penetration qui lui découvre les differentes ruſes de ſes Ennemis ? cette activité qui, ſans troubler ſon repos, lui donne de continuels mouvemens ? cette valeur & cette force guerriere, qui lui fait vaincre des obſtacles preſqu'inſurmontables ? ce zele de la vraye Religion, à laquelle il ſacrifie tout ce qu'il a de plus cher ?

Etre magnifique ſans orgueil, modeſte ſans affectation, tendre ſans foibleſſe, & ferme ſans du-

reté ; se posseder si bien, qu'aucune passion, ni de joye, ni de tristesse, ni de pusillanimité, ni de colere ne le domine ; écoûter ses sujets en maître, & leur parler en pere ; ne rien promettre sans connoissance de cause, & être inviolablement fidéle à sa parole ; se rendre affable, sans perdre cette majestueuse fierté que demande l'élevation du Trône ; se faire neanmoins craindre & respecter, sans en imposer la loy à ses sujets ; tant les Grands de son Royaume, aussibien que les plus petits se font un devoir & un plaisir même de lui obéir: unir tant de perfections dans un seul Prince, *c'est*, pour parler le langage de l'Ecriture, *l'ouvrage du Seigneur*, *& ce qui paroît admirable à nos yeux*. A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris. *Psal.* 117. v. 23.

Il en est si convaincu & si vivement penetré, qu'il s'ôte la gloire

qui lui en revient, pour la renvoyer toute entiere à celui à qui elle appartient en proprieté. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit; s'il combat, il avouë que c'est de lui qu'il tire toute sa force; & s'il triomphe, il s'imagine voir une main invincible, qui le couronne du haut du Ciel: ainsi rapportant toutes les graces qu'il reçoit, à leur veritable principe, il s'en attire de nouvelles; le Seigneur qui se plaît à élever les humbles & à humilier les superbes, voulant faire connoître combien il estime son héroïque modestie.

Semblable à David, il se prosterne dés le matin devant la Divine Majesté, avec un dévôt & tendre épanchement de cœur; & persuadé comme ce Prince, que le Seigneur haït le peché, il ne le peut souffrir dans ses sujets, & encore moins dans sa personne: quelle édifiante pieté ne fait-il pas

paroître dans les Lieux saints ? ne peut-on pas dire avec S. Paul, que *sa Cour est une Eglise domestique?*

Se trouve-t'il dans quelque péril, il appelle à son secours le Dieu des Armées : est-il à la tête de ses troupes, il se regarde comme un simple soldat de JESUS-CHRIST : fait-il la guerre, il la sanctifie par la pureté de ses intentions & son zele pour la Religion Catholique : remporte-t'il quelques avantages, il semble n'avoir vaincu ses Ennemis, que pour leur donner de plus éclatantes marques de sa moderation, de sa clémence & de sa bonté.

Sous un Roy si pieux, si prudent, si vigilant & si parfait, ses Généraux ne pouvoient prendre que de sages mesures. Le Marquis de Valdecannas occupoit toûjours le poste de Cervera, d'où il harceloit continuellement les Ennemis.

Le Maréchal de Staremberg

n'eût pas plûtôt reçû du secours d'Angleterre & d'Italie, que pour se tenir en campagne plus au large, il sépara ses troupes ; un camp volant à Monblanco sur la riviere de Francolie, la droite à la source de la riviere de Caïa, l'autre corps avoit sa gauche où finissoit la droite du premier ; le centre à Igualada, où il établit son quartier général ; la droite vers Saint-Amant, en tirant vers Manrésa : par cette disposition il couvroit également les passages qui conduisoient à Tarragonne & à Barcelonne.

Nous eûmes quelques petits échecs au voisinage de Tortose, où l'on envoyoit tous les jours en pâture les mules de l'Artillerie. La vigilance des Miquelets nous en enleva la meilleure partie, ce qui mit M. de Staremberg en état de rétablir la sienne, qui n'avoit pas auparavant une seule maragate

pour la traîner : M. de Vendoſme en eût un vrai chagrin.

Pour rétablir entierement la ſanté de la Reine, on crût que l'air de Coreilla en Navarre y contribuëroit beaucoup. Quoique la chaleur fût exceſſive, elle partit de Saragoſſe avec le Roy & toute la Cour, dés les premiers jours du mois de Juin. Leurs Majeſtez ſe rendirent heureuſement à Coreilla, où elles reſterent juſqu'au mois de Septembre.

M. de Vendoſme reſta deux mois & demi dans cette Capitale, en attendant que toutes les nouvelles remontes fuſſent venuës d'Andalouſie, pour les Régimens de Cavalerie & de Dragons, auſſi-bien que les habits, les tentes & les armes des troupes qui en manquoient. Ces tranſports qui venoient de Madrid, étoient longs & difficiles, les Ennemis ayant emmené toutes les meilleures voi-

tures du pays, enſorte qu'il fallut que tout l'aſſortiment de ces troupes fût preſque tout traîné de Madrid à Saragoſſe par des maragates.

Pendant ce temps M. de Vendoſme ſe donnoit le plaiſir d'aller tuer des *hortiguas* : quelque difficile que fût cette chaſſe, les gens même du pays pouvans à peine y réuſſir, il en ſurmonta les obſtacles par ſon adreſſe. Il alloit ordinairement à deux lieuës ſe promener dans ſa chaiſe de poſte, n'ayant à ſa ſuite que ſon Ecuyer & deux ou trois valets de pied, tant il avoit de confiance aux Arragonois, qui par-là l'en eſtimoient encore davantage ; mais il ne laiſſoit pas de s'expoſer à de grands périls, les volontaires & d'autres brigans nous donnant tous les jours de fréquentes allarmes par leurs courſes continuelles ſur le chemin de Saragoſſe à Coreilla.

On lui dit un jour, que si on pouvoit lui reprocher quelque chose, c'étoit de prendre si peu de précautions pour la seureté de sa personne, & de se confier avec tant de facilité, sans aucune escorte, à des gens dont la conduite pouvoit lui être raisonnablement suspecte; qu'il sçavoit même qu'on pendoit presque tous les jours à Saragosse de ces scelerats, & qu'il y avoit de tout côté des Espions, pour observer ce qui se passoit. Lorsqu'on lui representoit ces dangers: *Bon, bon*, répondoit-il, *les Arragonois sont les meilleurs gens du monde; quel homme de cette Nation voudroit me faire du mal, moi qui ne leur veux que du bien?*

Il eût, pendant ce séjour, de fréquentes conférences avec Dom Diego Stanhope, sans qu'on pût se douter du sujet des visites que ce Général lui rendoit; on en a sçû dans la suite le véritable motif,

qui étoit comme une diſpoſition & un préliminaire à cette heureuſe paix avec la Reine de la Grande Bretagne ſon auguſte maîtreſſe, dont la gloire & les interêts lui étoient fort à cœur. Il voyoit d'un côté, que les affaires de Philippe V. prenoient un bon train par le rétabliſſement des Finances, par le nombre & la valeur des troupes que ce Monarque avoit ſur pied; il ſçavoit d'un autre côté les ſommes immenſes que la guerre d'Eſpagne coûtoit à l'Angleterre. En voici un petit détail.

Les frais ſupportez par les Anglois, depuis que la guerre d'Eſpagne & de Portugal a commencé, juſqu'au mois de Juin 1712. reviennent à un million trois cens trente-ſix mille ſept cens dix-neuf pieces, dix-neuf chelins onze ſols. Le ravitaillement des troupes de terre embarquées pour le même ſervice, monte à cinq cens quatre-

vingt-trois mille sept cens soixante-dix livres, huit chelins six sols ; & la dépense extraordinaire monte à un million huit cens quarante mille trois cens cinquante-trois livres.

Le Général Stanhope convaincu de toutes ces choses, trouva tres-judicieuses les propositions que lui fit M. de Vendosme ; & les conférences qu'il eût deslors avec lui, contribuerent fort à la paix des deux Couronnes avec l'Angleterre.

M. de Staremberg faisoit de son côté tout ce qui pouvoit entretenir la guerre en Espagne, & réparer les fâcheux échecs qu'il avoit eu à Brihuega & dans la mémorable journée de Villaviciosa. Pour cet effet il forma au mois de Juin 1711. le dessein de rallumer la guerre dans le Royaume de Valence, afin d'y attirer l'attention du Duc de Vendosme, & une partie de l'Armée Espagnole. Son Altesse en ayant été avertie par ses

fidéles Espions qu'elle avoit à Barcelonne, prévint les projets de ce Général, par les prompts ordres qu'il envoya à Dom Francisco Gaëtano, de se tenir sur ses gardes, &.de veiller sur la conduite de certaines gens qui pourroient exciter les *bribons* à la révolte.

Plusieurs entrerent dans les desseins de M. de Staremberg, & se dévoüérent à lui. Il leur envoya de Barcelonne deux mille Catalans & beaucoup d'Officiers Allemands pour les commander ; & l'envie du pillage fit agir les Miquelets Valanciens, avant l'arrivée du secours qu'on leur avoit promis. Dom Francisco Gaëtano Commandant en ce Royaume, les fit harceler de tout côté, & pendre, sans autre formalité de procés, tous ceux qu'on trouvoit les armes à la main, même ceux qui gardoient dans leurs maisons des armes & des munitions de guerre qu'ils n'avoient

pas déclarées ; conformément aux Ordonnances.

Les Catalans qui venoient de Barcelonne, débarquérent vers l'embouchure du Xacar, où ils s'attendoient d'être joints par les Miquelets, comme on leur faisoit esperer. M. de Vendosme qui sçavoit toute cette intrigue, la rendit inutile ; & aprés avoir pesé toutes les difficultés au poids de sa prudence, il donna des ordres si à propos à Dom Gaëtano, & ce Commandant les exécuta avec tant de vigilance, qu'ils ne reçûrent pas ce secours, comme ils se l'étoient promis, par les embuscades qu'il leur dressa. On laissa faire le débarquement sans aucun obstacle ; mais aprés que tout fut débarqué, on tomba sur les Catalans, qui furent presque tous passez au fil de l'épée, & le reste fait prisonniers.

L'attention de M. de Vendosme

ne se borna pas là. Le Marquis de Valdecannas l'ayant averti que les Ennemis commençoient à faire des mouvemens par un Camp volant de dix mille hommes, se disposa à partir de Saragosse ; & comme il penetroit dans leurs desseins, il dit deux jours avant son départ, que dés qu'il seroit arrivé à Lerida, M. de Staremberg ne manqueroit pas de faire rejoindre son Camp volant à son Armée, pour ne s'en pas séparer.

Il y arriva le 15. Août 1711. & y séjourna quinze jours, pour faire assembler l'Armée. Il y passa en revûë son Régiment de Cavalerie Espagnole, qu'il trouva en tres-bon état. Le Marquis d'Arpajou arriva aussi à Lérida. Il venoit de prendre le Château d'Arens, qui se rendit aprés deux jours d'attaque, & le General Chover fut fait prisonnier avec sa garnison. Il méritoit la mort, comme

étant l'auteur de tous les vols, pillages & brigandages qui s'étoient faits dans le pays, par les Volontaires & les troupes des montagnes, qu'il commandoit. Cependant M. de Vendosme, par cette grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, lui fit grace, s'étant contenté de le faire conduire dans une cassemate à Pampelune, monté sur une maragate.

On fit un détachement de l'Armée, de 4000. hommes, commandez par le Marquis d'Arpajou, pour aller faire le Siege de Venasque; il prit la route de Tamarite & de Bénavarre: & quoique les chemins fussent escarpez, il y fit, malgré ces grandes difficultez, passer son artillerie. Le Colonel Taf étoit dans la vallée, avec ses deux bataillons & plus de 1500. Miquelets ou Volontaires; on croyoit qu'il s'opposeroit au passage du Marquis d'Arpajou, mais

dés qu'il vit paroître les troupes Espagnoles, il se retira avec beaucoup de précipitation.

Le Marquis d'Arpajou se rendit, par ce moyen, maître de la Ville de Vénasque, à la faveur de la nuit, sans y trouver aucun obstacle : il s'agissoit seulement de travailler à faire élever des batteries pour battre le Château. Quoique l'artillerie eût commencé à joüer vigoureusement, elle ne fit pas d'abord de grands effets, à cause des sacs de laine & des poutres que les Assiegez avoient entre-lassées. L'avis du Sieur de Mathamort Brigadier d'artillerie & fort expert dans ce service, fut qu'on tirât à boulets rouges, si l'on vouloit réduire cette Forteresse. L'exécution en fut faite avec un si heureux succez, que la garnison qui craignoit d'être toute brûlée par l'incendie de ces poutres où le feu prit, s'estima heureuse de se rendre à

discretion avec son Gouverneur. Dés qu'il eût pris ce Château, il envoya les Officiers en France, & les soldats prisonniers de guerre en Arragon.

Le Marquis d'Arpajou ayant donné ses ordres pour réparer la bréche de Vénasque, se mit en marche pour faire le Siége de Castelleon; & comme il ne pût y faire transporter son artillerie, à cause de la difficulté des montagnes qui étoient impraticables, il la laissa à Vénasque. Le succez du Siége de cette Place paroissoit tres-difficile, il s'empara des postes les plus avantageux pour en faire le circuit: & comme les paysans avoient abandonné leurs maisons pour se retirer dans la montagne, avec leurs familles & leurs bestiaux, il leur fit dire par le Curé de Castelleon, qu'ils pouvoient revenir chez eux en toute seureté, & qu'il ne leur seroit fait aucun tort; ils y

revinrent, & il leur tint la parole qu'il leur avoit donnée. Il envoya ensuite sommer le Gouverneur du Château de se rendre ; & sur le refus qu'il en fit, il commença de faire ouvrir la tranchée, comme s'il avoit eu du canon.

Ce Gouverneur, qui est naturel de Barcelonne, fit sortir deux soldats déguisez, pour aller rendre une Lettre au Colonel Taf ; il lui marquoit que l'eau manquant à sa garnison, il lui seroit impossible de tenir plusieurs jours. Ce Colonel lui fit réponse par les mêmes soldats, qu'il tînt bon, & qu'il alloit sacrifier les troupes qu'il commandoit, pour le secourir. Il lui marquoit aussi, que le signal de son approche, seroit par la riviere qu'il troubleroit ; qu'il falloit que dans ce temps-là même il fît une vive sortie avec sa garnison, & que de son côté il ne manqueroit pas d'agir vigoureusement.

Ce projet ne leur réuſſit pas comme ils l'eſperoient, car on prit ces deux ſoldats qui portoient la réponſe du Colonel Taf, & on leur dit qu'ils auroient la tête caſſée, s'ils n'avoüoient ce qu'ils portoient au Gouverneur ; pour cet effet on les avertit de ſe préparer à ſe confeſſer, & de ſe réſoudre à mourir. Un de ces ſoldats, qui avoit dans le Château, pour proche parent, un des principaux Officiers, lui envoya dire par un tambour ſon malheureux ſort, s'il n'avoit pitié de lui ; qu'il le ſupplioit de faire attention qu'il n'avoit expoſé ſa vie à ce danger, que pour l'honneur du Gouverneur & le bien de ſa garniſon ; qu'il pouvoit envoyer quelque Officier qui verroit la Lettre du Colonel Taf, qui étoit entre les mains du Marquis d'Arpajou.

Elle y étoit en effet, mais il eut l'adreſſe de faire contrefaire ſi bien

l'écriture de ce Colonel, qu'on auroit dit qu'elle venoit de lui ; un Officier Espagnol de son détachement lui rendit cet important service. L'Officier qui vint pour voir cette Lettre, demanda à la porter au Gouverneur ; mais on lui refusa cette grace ; on lui laissa seulement prendre une copie de la prétenduë réponse de Taf, qui contenoit tout le contraire de ce qui étoit dans la véritable.

Un Capitaine de la garnison de ce Château, avoit pour Epouse une jeune Espagnolette qui étoit grosse, & qui faisoit de vives instances à son mary, de presser le Gouverneur de se rendre, lui représentant que l'eau manquoit, & que probablement il n'y avoit point de secours à attendre ; d'ailleurs le parent de l'espion voyoit du Château ce pauvre malheureux qui n'attendoit que l'heure de la mort, & qui avoit à ses côtez un Aumônier qui l'y exhortoit.

Le Marquis d'Arpajou fit dire au Gouverneur, que s'il obligeoit de tirer un ſeul coup de canon ſur le Château, il n'y auroit plus pour lui de capitulation. Toutes ces circonſtances l'embaraſſoient terriblement. Il eut compaſſion de cette Eſpagnolette de dix-ſept ans & d'une beauté charmante, qui le priant toute baignée de larmes de ne la pas expoſer à la brutale paſſion des ſoldats ennemis, acheva de le déterminer à ſe rendre : on le fit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, & on l'envoya en France ; les deux eſpions eurent enſuite leur liberté, & le Château ne fut pas plûtôt rendu, qu'on eut de l'eau en abondance.

Une expedition ſi bien conduite fut glorieuſe au Marquis d'Arpajou, qui ne pouvoit eſperer que de France, le canon dont il avoit beſoin pour faire le Siége de Caſtelleon. Philippe V. reçût la nouvelle

de la priſe de Vénaſque & de Caſtelleon par un Chevalier de Malte Catalan, Aide de camp de M. de Vendoſme, qui l'avoit envoyé avec ce Marquis, à qui il ordonna que cet Ayde de camp apportât la nouvelle de la priſe de ces deux Châteaux à Sa Majeſté Catholique, qui en la recevant, dit: *M. d'Arpajou aura lieu d'être content de moi, je le fais Chevalier de mon Ordre de la Toiſon d'or.*

Pendant que le Marquis d'Arpajou étoit en marche pour aller faire les Siéges des deux Châteaux dont je viens de parler, M. de Vendoſme n'oublia rien pour en faciliter promptement la priſe. Elle nous eût été impoſſible, ſi M. de Staremberg y avoit envoyé du ſecours par les montagnes. C'étoit-là effectivement ſon deſſein, & la choſe lui paroiſſoit tres-importante par pluſieurs raiſons: La premiere étoit le grand ſecours que

l'Armée des Alliez en Catalogne en avoit toûjours tiré, par les vivres, les bœufs, les moutons, l'eau-de-vie & d'autres provisions, que ces Places lui fournissoient & dont elle seroit privée, si elles étoient prises.

La seconde étoit, que M. de Staremberg faisoit venir facilement de ce côté-là tout ce qui étoit necessaire pour ravitailler ses troupes, les armes & les habits des Gardes de l'Archiduc, aussi-bien que d'autres assortimens, étoient venus à Barcelonne, par le moyen de ces Places.

La troisiéme est, que les Miquelets, les voleurs, les coureurs de partis, & les deserteurs se joignoient ensemble & faisoient une troupe considerable, qu'ils nommoient Volontaires : ils se partageoient en plusieurs endroits pour voler & piller plus seurement; ces deux Places servoient d'asile à

ces malfaicteurs : ce qui leur facilita l'entrée dans le Royaume de France, où ils brûlerent en deça de Bagneres plusieurs Villages ; d'ailleurs ces deux Places nous étoient tres-necessaires, celle de Venasque nous donnant la communication avec la France par le côté de Bagneres, & celle de Castelleon avec la Comté de Foix, & nous assûroient nos derriers. M. le Duc de Vendôsme qui en connoissoit la conséquence, empêcha M. de Staremberg d'y envoyer du secours, & le réduisit à cette fâcheuse necessité de les abandonner au sort des armes.

M. de Vendôsme partit de Lérida au mois de Septembre 1711. pour aller camper à Balaguer, & de-là à Granmont ; comme les Ennemis avoient enlevé du côté de Belpuch les mules qui conduisoient les vivres, il donna les mulets & les chevaux de son équipage pour

pour ce service, & pria tous les Généraux de vouloir bien donner les leurs, afin d'aller chercher un convoy de vivres pour la subsistance de l'Armée. Il séjourna douze jours à Granmont ; le 13 il alla coucher à Cervera ; le 14 il fit la revûë de l'Armée, en commençant par la Cavalerie de la droite. S'étant arrêté devant le Régiment de Savoye : *Voilà*, dit-il, *un Régiment d'Infanterie bien entretenu, & deux belles Compagnies de Grenadiers!*

Le 16 à cinq heures du matin, on battit la générale, & à six heures le Duc de Vendôsme décampa de Cervera, pour aller camper à Toroc ; il avoit détaché le Chevalier de Croix, avec tous les Dragons de l'Armée vers la Manrasana, pour observer les Ennemis & sçavoir des nouvelles de leur marche. Ce Lieutenant Général lui écrivit du 16 au 17, qu'un de ses partis avoit donné la chasse à

un parti des Ennemis, sans observer qu'il étoit soûtenu d'un gros corps de leurs troupes. Il lui mandoit aussi, qu'ils avoient brûlé toutes les pailles du côté de Prats del Rey, & que suivant leur marche, ils alloient vers Igualada. Le Maréchal de Staremberg, qui ne croyoit pas nôtre Armée si prés, avoit dessein de gagner les hauteurs de Saint-Martin, & de camper ensuite à Calaf. Il avoit pour ce sujet fait avancer quatre bataillons soûtenus de 300. chevaux. Ces troupes qui avoient devant elles le chemin de la Carretera, ayant observé que les nôtres étoient en bataille sur ces hauteurs, firent halte, & ensuite volte face, & repasserent avec assez de précipitation de l'autre côté du ruisseau de Prats del Rey; & la Cavalerie qui les soûtenoit, resta en bataille dans un champ uni, pour favoriser leur retraite. Le Cheva-

lier de Croix envoya à toute bride un Dragon donner avis de ce qui se passoit, & que les Ennemis qui avoient paru, s'étoient retirez dés qu'ils avoient vû nos gens en ordre de bataille.

Sur ce nouvelles, M. de Vendosme qui étoit à la tête du Régiment de Cavalerie d'Asturies, doubla ses pas pour arriver incessamment sur ces hauteurs; mais l'Infanterie ne pouvant pas marcher fort vîte, à cause du terrain du pays, il fit halte sur ces hauteurs, pour donner le temps aux troupes Françoises, qui étoient venuës en Espagne six mois aprés la bataille de Villaviciosa, au nombre de quinze bataillons, des troupes qui avoient fait le Siége de Gironne, & deux Régimens de Dragons, trois de Cavalerie, avec deux nouveaux bataillons, de se joindre aux Espagnols. Le Comte de Gerchi, qui commandoit les

troupes de France en Espagne, aprés le départ du Duc de Noailles, lui envoya dire par le Marquis de la Chasse Ayde de Camp de Son Altesse, que s'il trouvoit les Ennemis, il les attaqueroit.

Dés qu'on eût apperçû la marche de leur Infanterie, par la poussiere qu'on vit lever, les Dragons eurent ordre de passer dans un champ de vigne, où ils resterent en bataille, jusqu'à ce que Son Altesse Serenissime se fût avancée sur un petit côteau en deçà de Prats del Rey. Les Grenadiers des Ennemis étoient déja dedans le Village & à un quart de lieuë de-là sur leur gauche, un détachement de 1500. fantassins occupa un moulin qui étoit sur le ruisseau. *De l'Infanterie, de l'Infanterie pour attaquer ces gens-là*, dit plusieurs fois M. de Vendosme : elle ne put cependant venir que long-temps aprés.

M. de Staremberg faisoit de son

côté de grands mouvemens, quoique les troupes Angloises fussent fort fatiguées de leurs longues marches; nous les reconnûmes par l'éclat de leurs armes & de leurs habits rouges. Il s'avança avec le Duc d'Argile dans une petite plaine qui est à côté de Prats del Rey, pour en visiter le ruisseau & les postes avantageux qu'il pouvoit occuper. Il fit avancer dans les vignes cinq Compagnies de Grenadiers pour faire feu sur nos Gardes; les escarmouches commencerent à devenir vives & fréquentes de part & d'autre, mais elles furent chassées par nos Dragons, & obligées de rejoindre leur troupes devant Prats del Rey.

Si nous avions eu de l'Infanterie, à mesure que les Ennemis arrivoient à ce Village, il nous auroit été aisé de les en chasser: aussi dés qu'elle fut arrivée avec le reste la Cavalerie, & quelques pe-

tits canons portez ſur des mulets, elle ne laiſſa pas que d'incommoder deux de leurs eſcadrons, qui, à ce que les deſerteurs nous dirent le lendemain matin, perdirent dix chevaux & vingt-cinq hommes.

Aprés que le Comte d'Aguilar eut parlé à l'oreille de M. de Vendoſme, qui comprit deſlors qu'ils feroient marcher leurs forces à leur gauche, Son Alteſſe me fit porter ſes ordres au Baron de Capre Lieutenant Général & Chevalier de la Toiſon d'or, & au Comte de Mahoni Commandeur de l'Ordre de S. Jacques ; je dis à ces deux Généraux de marcher avec la Cavalerie de la droite, où étoit l'Infanterie Françoiſe, pour la soûtenir en cas d'attaque. Deux troupes de Cavalerie ennemies qui s'étoient avancées au-delà du ruiſſeau, ſe retirerent à la faveur de leur moulin de l'autre côté, dés qu'elles virent paroître la tête de

nôtre Cavalerie ; on commença à ranger la nôtre en bataille dans une petite plaine, dont le terrain étoit fort mauvais, à cause d'un *barançо* ou gorge. Aprés que M. de Vendosme m'eût fait la grace de me dire que je m'étois donné bien du mouvement, ayant executé avec beaucoup de diligence les ordres dont il m'avoit fait l'honneur de me charger, je lui exposai la difficulté de ce *barançо*, qui partageoit le chemin, & pris la liberté de lui dire, que sa présence étoit nécessaire à la droite ; que les Généraux & les troupes l'y souhaittoient ; que sans descendre de la hauteur, il découvriroit tout nôtre terrain & celui des Ennemis. Il monta pour cet effet à cheval avec le Comte d'Aguilar, où aprés avoir remarqué de dessus cette hauteur ce qu'il souhaittoit, il en descendit pour s'en retourner à la gauche ; étant entré dans une petite

caſſine, il paſſa la nuit ſur un matelas, enveloppé dans ſon manteau. Avant que de s'y coucher, on vint lui dire qu'on avoit arrêté un Eſpion habillé en femme, qui étoit de Saint-Martin. On l'eût pendu comme d'autres Eſpions, ſi le Curé de ce Village ne fût venu pour demander ſa grace à Son Alteſſe, qui la lui accorda genereuſement. Cet Eſpion étoit hermaphrodite.

Le lendemain matin 18e, M. de Vendoſme monta à cheval, pour voir l'effet d'une batterie que nous avions ſur nôtre droite, qui deſoloit les bataillons & les eſcadrons des Ennemis. Etant deſcendu de cheval, Son Alteſſe & le Comte d'Aguilar s'aſſirent ſur des pierres, d'où, pour arrêter le grand feu que faiſoient des Grenadiers, qui étoient en embuſcade dans le foſſé, M. de Vendoſme fit marcher deux Compagnies Eſpagnoles qui

les en chasserent. Il partit néanmoins dans le même temps un Capitaine de Grenadiers Anglois, qui s'étant avancé à la tête de quelques-Compagnies de sa Nation, avec une impetuosité extraordinaire, & courant le sabre à la main sur les nôtres, les obligea de quitter leur poste, en faisant toûjours un grand feu : alors M. de Vendosme s'étant tourné du côté des Gardes Valonnes, il ne leur falut pas d'autre signal pour descendre avec une contenance hardie, ayant à leur tête le Duc d'Havré leur Colonel ; dés qu'elles furent au ruisseau, ces Grenadiers ennemis l'abandonnerent avec autant de diligence, qu'ils en avoient eu pour s'en rendre les maîtres.

M. de Staremberg, qui crût que nous voulions passer ce ruisseau, y fit marcher l'Infanterie Angloise, soûtenue de celle des Allemands & des Dragons de Pechombac,

de Matha & de Paté ; mais le grand feu des Gardes Valonnes, leur intrepidité & leur bravoure les fit retirer. Pendant ce choc, Son Alteſſe reſta preſque toute ſeule avec le Comte d'Aguilar, ſon Capitaine desGardes & ſon Ecuyer. Le Comte d'Aguilar, aprés avoir reçû les ordres de M. de Vendoſme, marcha à la tête des Piquets de la Brigade de la Couronne, pour aller aux Ennemis qu'il prit en flanc, ſur leſquels il fit un grand feu fort à propos ; l'affaire commença alors à devenir ſérieuſe.

Comme les Ennemis avoient devant eux un ruiſſeau & un *baranco*, & qu'on ne pouvoit y aller formez, à cauſe de la difficulté du terrain, il y avoit lieu de craindre que nos ſoldats ne ſe rebutaſſent; cependant l'ardeur de combattre leur ayant fait ſurmonter cet obſtacle, ils commençoient à ſe diſpoſer pour le paſſer, à l'imi-

tation des Gardes Valonnes : un bataillon de ce Régiment se formoit déja en bataille dans le terrain des Ennemis par la prudence & l'audace martiale du Duc d'Havré leur Colonel ; mais je leur portai l'ordre de repasser de nôtre côté. M. de Staremberg voyant que c'étoit une ruse militaire pour l'engager à rester dans cette plaine, où nôtre artillerie eût foudroyé cette Infanterie, fit aussi de son côté retirer ses troupes ; nôtre canon les desoloit, & les contraignit de gagner les hauteurs, à la reserve de quelques Escadrons qui soûtinrent ce terrible feu avec une fermeté incroyable. Ils y perdirent 600. hommes tuez par nôtre canon, dont un boulet tua un Lieutenant Colonel d'un Régiment Palatin, en changeant d'habit, & deux Caporaux de ce même Régiment. Il y resta aussi plusieurs Officiers & soldats Anglois

tuez ou dangereusement blessez, qui furent aprés emportez par leurs gens.

Un Grenadier Anglois, qui avoit reçû un coup de fusil au genou, étoit resté sur le bord du ruisseau, & faisoit d'horribles cris pour demander quelque secours. M. de Vendosme qui étoit passé avec les Généraux, de l'autre côté sur une hauteur, en fut touché de compassion, & s'écria deux ou trois fois: *Ce pauvre malheureux voudroit bien qu'on allât à lui, pour lui donner quelque soulagement, car il paroît extrémement blessé.* Aussi-tôt j'allai à lui à toute bride, & pris quelques soldats des Gardes Valonnes pour l'emporter. Ce ne fut pas sans m'exposer à un grand danger par les coups de fusils qu'on tira sur moi; je ne fus cependant pas blessé, je le fis conduire à l'Hôpital par un de mes Dragons, ou aprés l'avoir bien recommandé, je don-

naï une honnête récompense à ceux qui l'y avoient porté. M. de Vendosme eut la bonté de me dire que je lui avois fait un vrai plaisir ; c'étoit assez qu'il témoignât qu'il souhaittoit quelque chose, pour me la faire entreprendre, au péril même de ma liberté & de ma vie.

Quoiqu'il n'y eût aucun soldat qu'une ardeur guerriere ne portât à en venir aux mains, nous restâmes tout le reste de la Campagne à nous canonner & bombarder de part & d'autre ; c'étoit un combat perpetuel, on se fusilloit jour & nuit, nôtre canon desoloit particulierement la Cavalerie ennemie qui venoit abreuver leurs chevaux au ruisseau de Prats del Rey. Les Ennemis resterent pendant plusieurs jours sans avoir du canon, à cause de la difficulté des chemins ; dés qu'ils en eurent, ils firent élever des batteries, qui obligerent un

Régiment de Dragons de nôtre droite, de s'éloigner & d'aller camper sur les derrieres, à cause du trop grand feu.

M. de Vendosme & le Maréchal de Staremberg devoient se voir; mais l'Archiduchesse, pour ne donner aucun ombrage aux Catalans, crût ne le devoir pas souffrir. Il y eut cependant, autant que les loix de la guerre le permettent, une aussi bonne intelligence entre ces deux grands Généraux, qu'il y en eût dans le siécle passé entre le fameux Turenne & le brave Montecuculli. M. de Staremberg, qui sçavoit que M. le Duc de Vendosme aimoit extraordinairement le poisson de mer, lui en envoyoit souvent de tout frais : ce Prince en mangea beaucoup d'abord, mais ayant eu une indisposition qui lui causa de fréquens vomissemens, il s'en abstint & se porta mieux.

Il y avoit dans l'Armée ennemie

9000. deserteurs François, qui étoient fort suspects à M. de Staremberg; tant qu'on en trouvoit qui desertoient de son Armée, ils étoient pendus au premier arbre, par les paysans qui recevoient quatre piastres pour chaque fantassin, & huit pour chaque Cavalier: il y en eut prés de 1500. pendus à Sainte-Colombe.

Dans toutes les gardes avancées de l'Armée de M. de Staremberg, où il y avoit des soldats François en sentinelle, il y en avoit d'Allemands & d'Anglois pour les garder à vûë. Cependant un vieux soldat d'Italie, avec quelques-uns de ses camarades voulant deserter, pour venir trouver M. de Vendosme, se servit de ce stratagême. Il avoit apporté une peau de bouc, pleine de vin, où il y avoit du poivre & de l'eau de vie mêlez: le Caporal Allemand & les autres soldats en ayant bû avec excez,

s'endormirent prés du feu ; ces soldats François boucherent leurs fusils, & profitans de l'occasion qu'ils avoient si adroitement ménagée, passerent de nôtre côté, en criant: *Vive Vendosme.* Je leur fis prendre parti dans le Régiment du Marquis de Castellare, où ils eurent un bon engagement & la haute paye.

M. de Staremberg renvoyoit avec beaucoup d'honnêteté au Duc de Vendosme les prisonniers qu'il faisoit, & S. A. S. en agissoit de même de son côté. On étoit convenu qu'on rendroit tous ceux qui seroient pris sans drapeau ; ce qui se fit de bonne foy de part & d'autre.

Quoique M. de Vendosme joüît d'une assez bonne santé, aprés l'indisposition qu'il eut d'avoir mangé du poisson de mer ; on jugea à propos qu'il prît les eaux de Balaruc à cause de sa goutte ; il fit dans ce dessein demander le 15

Octobre 1711. par le Comte de Gomicourt, un passeport à M. de Staremberg, pour que son pourvoyeur nommé Lambert, passât dans son Armée, & prît la route de Languedoc. Ce Général lui accorda avec beaucoup d'honnêteté; il voulut même faire donner de l'argent à Lambert, afin qu'à son retour il lui apportât quelques provisions de France. Monseigneur, lui répondit ce Pourvoyeur, Son Altesse Serenissime mon Maître, m'a ordonné de vous apporter de France, ce qui seroit le plus digne d'être présenté à Vôtre Excellence; elle lui fera un sensible plaisir de l'agréer; & effectivement à son retour il lui donna de la part de M. de Vendosme, plusieurs sortes de vins & de liqueurs, avec du Ton de Provence & d'autres provisions.

Lambert avant que de sortir du Camp, étoit gardé à vûë; il ne laissa pas neanmoins de s'insinuer

adroitement dans le quartier général, se flattant qu'il y apprendroit quelque nouvelle. En effet il y entendit des Officiers qui étoient dans une tente, se dire: M. de Staremberg aura bien de la gloire de l'expedition que doit faire par ses ordres le Général Vézel, si elle lui réussit; il est dans le Camp de Taragone avec quatre mille cinq cens hommes, pour aller surprendre la ville de Tortose, les cordes & les échelles sont embarquées.

A cette nouvelle il se retira fort impatient d'en faire part, & étant retourné chez le Général Hamilton, il le pria de lui permettre d'écrire un petit Billet qu'il donneroit au Trompette de M. de Vendosme, qui devoit s'en retourner. Le Général Hamilton lui fit apporter du papier, & lût le contenu du Billet en ces termes. Ayez » la bonté, dés que vous aurez re» çû le présent Billet, de payer la

somme de quinze pistoles au pay- «
san qui se présentera pour les de- «
mander, je les lui dois pour du «
brandevin qu'il m'a vendu; il a «
mon écrit que vous reprendrez. «
Ce Général lui permit de le donner à ce Trompette, qui étoit chez le Comte de Brau; il y fut lui-même avec Lambert, & comme il passoit sous la fenêtre de M. de Staremberg, qui voulut sçavoir ce que c'étoit, on lui lût ce Billet: il lui permit aussi de le donner à ce Trompette, mais en le lui donnant, il lui serra fortement la main. Ce Trompette, qui comprit qu'il y avoit quelque chose de particulier, l'embrassa fort tendrement, comme s'ils n'eussent jamais dû se voir. Alors Lambert lui dit en peu de paroles: Le Général Vezel qui est dans le Camp de Taragone, va avec 4500. hommes pour surprendre la ville de Tortose, toutes les cordes & les échelles sont

déja embarquées, n'en parlez à personne qu'à M. de Vendosme.

Son Altesse Sérénissime ravie d'apprendre de son Trompette la confirmation de cette importante nouvelle, dont il avoit déja été averti, ne differa pas d'un seul moment à envoyer de seconds ordres au Commandant de cette Place, qu'il se tînt sur ses gardes, & qu'il reçût comme il falloit le Général Vézel, qui marchoit pour le surprendre. Les Ennemis y étant arrivez, on leur laissa gagner quelques ouvrages avancez; mais les ramparts étoient tous bordez d'Infanterie & d'artillerie, & le feu qu'on fit sur eux fut si grand, qu'ils se retirerent avec perte de la moitié de leurs gens.

Le Commandant de cette Place, Capitaine des Gardes Valonnes, se signala par de tres-grandes marques de prudence, de zele & de valeur en cette occasion: il y

acquit beaucoup de gloire & de réputation, aussi-bien que toute la garnison Espagnole qui étoit sous les armes. Rien ne surprit plus les Ennemis, qui ne pouvoient s'imaginer par quels endroits M. de Vendosme avoit été averti d'une entreprise si secretement & si adroitement conduite.

Dom Vincente Fonbueno Colonel du Régiment de Mr le Prince des Asturies, fut détaché du Camp de Calaf avec cent trente Cavaliers, pour aller chercher un convoy de vivres. A peine fut-il arrivé à Balaguer, qu'il y en trouva un autre qui venoit à l'Armée, escorté par trente Cavaliers & deux Compagnies de Grenadiers.

C'étoit-la sans doute peu de chose, en comparaison d'un gros détachement que les Ennemis avoient fait de leurs meilleurs Cavaliers & Dragons, qui étoient à Monblanco au nombre de cinq

cens, pour battre la campagne & inquieter nos convois. Sur l'avis qu'ils eurent qu'il devoit ſortir de Balaguer un convoy le 6. Novembre 1711. le Commandant de Monblanco détacha deux cens trente Cavaliers & Dragons ſous les ordres de Dom Manuel de la Tala Portugais. Dés que ce convoy fut hors de la vûë de Balaguer, ces deux cens trente chevaux ennemis parurent dans la plaine, & marcherent par pluſieurs endroits pour enveloper ce convoy; nulle apparence de pouvoir tenir contre tant de gens; le plus ſeur étoit, ce ſemble, de ſe retirer vers Balaguer : mais le Capitaine de Grenadiers Eſpagnols préferant une genereuſe mort à une fuite, qui ſelon lui, eût terni la gloire & l'intrepidité de ſa Nation, s'avança pour gagner une petite bute, & commença à faire grand feu ſur l'Ennemi; les plus grands

dangers donnent plus de courage aux ames valeureuſes, & c'eſt comme une reſſource de ſalut, que de n'en point attendre.

Quoique le détachement de Dom Vincente Fonbueno fût déja fort fatigué, il diviſa pour aller au ſecours de ce convoy, ſoixante-dix Cavaliers en pluſieurs troupes, & y joignit les trente qui avoient été obligez de ſe retirer : dés que Dom Vincente fut arrivé dans la plaine, il détacha de chacune de ces troupes qui lui reſtoient, quatre Cavaliers pour aller inſulter les Ennemis & les prendre par leur flanc ; il les ſuivit auſſi-tôt avec une diligence extraordinaire, en criant, *mate*, *mate*, tuë, tuë.

Il eſſuya leurs décharges avec une fiere & magnanime bravoure: quoiqu'ils ſe défendiſſent avec beaucoup de valeur & qu'ils fuſſent ſuperieurs en nombre, il les enfonça, & les *couchilladas* ou

coups de ſabres des Eſpagnols furent donnez ſi à propos, qu'une partie fut tuée, une autre fut faite priſonniere, & les mieux montez furent les ſeuls qui ſe ſauverent. Il reprit le convoy que les Allemands avoient déja gagné par leur ſuperiorité.

Quand Dom Vincente Fonbueno aprés cette expedition, fut arrivé à Calaf, M de Vendoſme lui donna mille loüanges en préſence des Generaux, auſſi bien qu'au Capitaine des Grenadiers Eſpagnols qui avoit gagné ce poſte avec tant de diligence & de prudence.

Il eſt aſſez rare de trouver des Heros, qui relevent les belles actions des braves guerriers, comme s'ils appréhendoient que les éloges qu'ils donnent aux autres, ne leur ôtaſſent quelque choſe de leur gloire; mais loin de M. de Vendoſme cette injuſtice ou cette délicateſſe

licateſſe de jalouſie, lui qui ſe faiſoit un devoir, auſſi-bien qu'un vrai plaiſir de loüer ceux qui s'en rendoient dignes ; comme l'on dit de l'Empereur Auguſte qui ſçavoit relever le merite des grands Capitaines, & qui n'épargnoit rien pendant leur vie & aprés leur mort, pour rendre leurs noms immortels. (*Tacite & Tite-Live.*

Aprés que le Marquis d'Arpajou eût ramené les troupes des Siéges de Venaſque & de Caſtelleon qu'il venoit de prendre, & qu'il ſe fût rendu maître de Solſone, dont les lieux circonvoiſins étoient pleins de vivres, que les Ennemis y avoient amaſſez : aprés, dis-je, ces heureuſes expeditions, il vint joindre le Comte de Muret dans une petite plaine, à deux lieuës de Cardonne. Ce Comte avoit été détaché avec 3000. hommes, pour tâcher de prendre cette Place, qui eſt un gros Bourg ou petite Ville,

ſituée entre deux montagnes prés de la riviere de Cardonnere,à trois lieuës de Solſonne : on lui donne le nom de Ville, pour rendre plus honorable l'illuſtre famille de ce nom, qui dans les ſiecles paſſez a été étroitement unie aux Rois d'Arragon. Son Château eſt élevé ſur un rocher fort eſcarpé, dont la ſituation ſe préſente en forme d'Amphiteatre, qui en rend l'accez fort difficile ; il faut un corps conſiderable de troupes pour en faire tout le circuit : quand ce poſte eſt bien muni, & que le pays n'eſt pas porté pour les Aſſiegeans, on trouve de grands obſtacles à s'en rendre maître.

M. de Staremberg avoit envoyé 2000. hommes pour le défendre, ſçavoir deux bataillons de Taffe, deux des Griſons & ceux de la députation, avec un détachement de Dragons démontez, & beaucoup d'Officiers réformez. Il eſt

vrai qu'il ne le preſſa pas fort de ſecourir cette Place, comme s'il en eût abandonné la garniſon à ſa bonne ou mauvaiſe fortune. Le Comte de Muret fit attaquer, à la pointe du jour, les retranchemens de la Ville, qu'on força l'épée à la main, par les troupes que le Comte de Rezel & le Marquis d'Arpajou Maréchaux de camp commandoient. Ce coup de main fut tres-vif, on fit un grand nombre de priſonniers; les Eſpagnols pourſuivirent les Ennemis l'épée dans les reins, juſqu'à la porte de leur Château: le Marquis d'Arpajou vint à Calaf en apporrer la nouvelle à M. de Vendoſme, qui en fut ravi.

Le Sieur de Sautier Lieutenant Colonel des Fuſillers de Flandres, dont le courage avoit éclaté en differentes rencontres, ſe diſtingua à l'attaque de ces retranchemens, où il reçût un coup de fuſil, & s'at-

tira un témoignage fort glorieux pour lui, par le Marquis d'Arpajou, auprés de M. de Vendosme.

Aprés que le Comte de Muret eut achevé de faire élever ses batteries, il attaqua le Château le 20. Novembre 1711. mais comme son artillerie ne produisoit pas l'effet qu'il en attendoit, il fit attacher le mineur aux défenses. La mine fit un si bon effet, que nous nous emparâmes du ravelin, & que nous nous rendîmes ensuite maîtres du chemin couvert.

Les Assiegez, qui firent deux sorties pour nous en chasser, furent toûjours repoussez avec perte. Ils tenterent encore une autre sortie le 27. pour encloüer nôtre canon, mais on les coupa & on les attaqua si vivement, qu'ils furent presque tous tuez ou pris : ils en firent encore une autre le 28. où ils perdirent 70. hommes, le reste ne pouvant entrer dans le Châ-

teau, se sauva dans les montagnes.

Quoique le ravelin, qui couvroit la porte où le canon avoit fait une bréche, fût fort escarpé, le Comte de Muret le fit attaquer le 31. au matin, par les Grenadiers qui l'emporterent l'épée à la main, & défirent une partie de ceux qui le défendoient; les Assiegez ne laisserent pas neanmoins de faire un si grand feu, que nos Grenadiers n'ayant pas de terre pour se couvrir, ni de bois à portée pour faire des fascines, se virent obligez de ceder le terrain qu'ils avoient gagné, avec perte de plusieurs soldats tuez ou blessez. Si le canon du Château faisoit sur nous un grand feu, les Assiegez étoient fort incommodez de nos bombes, dont leur Colonel Taf fut écrasé. Le 11. Décembre un gros corps de troupes reglées, soûtenu de Miquelets, attaqua le poste du pont de *las Carminas*, que les Régimens de Tru-

xillo & de la Couronne gardoient, ſans ſe rebuter de leur mauvais ſuccez, où ils avoient été repouſſez par trois differentes fois ; ils revinrent encore le 15. de ce mois, ſans tirer aucun avantage de leurs opiniâtres attaques.

Mais le Maréchal de Staremberg, qui venoit de recevoir un renfort de cinq mille hommes fraîchement débarquez, les fit entrer dans ces retranchemens, pour remplacer les Grenadiers & les autres troupes qu'il détacha auſſi-tôt de ſon Armée, dans le deſſein de faire lever le Siege de Cardone ; le Commandant de ce Château trouva moyen par une Lettre, de l'avertir qu'il manquoit de vivres & de munitions de guerre, & que ſi on ne le ſecouroit inceſſamment, il lui ſeroit impoſſible de tenir juſqu'à la fin du mois. Sur cet avis, il fit marcher la nuit du 20. au 21. un détachement de 6000. hommes,

qui dans leur route furent joints par les sommettans & les milices reglées du pays. Le 22. à la pointe du jour ils attaquerent de nouveau, à la faveur d'un broüillard fort épais, le pont de *las Carminas* sur la Cardonnere, que le Régiment de Truxillo d'Espagne, & celui de la Couronne de France, avec un renfort que le Comte de Muret leur avoit envoyé, soûtinrent avec tant de vigueur, que les Ennemis furent repoussez trois fois par ces Régimens.

Les Ennemis voyant une si ferme résistance, trouverent le moyen de passer à un quart de lieuë plus bas la riviere à gué, où il n'y avoit qu'un petit Corps de garde, qui fut obligé de ceder à la superiorité, & de se retirer en diligence; le Comte de Melun Colonel de Dragons, qui défendoit ce poste, y fut tué, s'étant signalé avec beaucoup de courage & d'intrepi-

dité : il leur fut par-là fort aisé de faire entrer un secours considerable dans le Château, où dés qu'il fut rentré, ils repasserent la riviere.

Le Comte de Muret, pour déliberer quel parti il y avoit à prendre, tint conseil de guerre ; il y fut résolu de lever le Siege, puisque les vivres nous manquoient, car depuis plusieurs jours on ne donnoit aux soldats qu'un quart de ration de pain. On fit ensuite battre la generale, & retirer des Hôpitaux les malades & les blessez qui pouvoient être transportez, charger tous les bagages, & encloüer le canon dont les lumieres étoient fort grandes, par le feu continuel qu'on avoit fait pendant le Siege. Dans un fourage que les Assiegeans firent vers la fin de Novembre, vingt-six Compagnies de Miquelets, soûtenuës de leurs troupes reglées, commandées par

un Maréchal de camp, nous enleverent les mules de nôtre artillerie, & firent prisonniers le Sieur Abarca Colonel de Dragons, avec plusieurs soldats de son Régiment; ainsi ne pouvant plus transporter nôtre canon, il falut le laisser.

D'ailleurs les gens du pays nous avoient fort incommodé pendant le Siege : gens traîtres, malins, industrieux, cruels; gens, dont le pays qui est presqu'impraticable aux Etrangers, fait toute leur seureté & leur audace; gens, qui poursuivis de leurs Ennemis, se cachent dans des rochers, ou grimpent sur la cime de leurs montagnes, avec autant de facilité que s'ils couroient dans une campagne fort unie.

Le Comte de Muret commença de se mettre en marche sans être poursuivi, & se rendit ensuite à Calaf, où étoit campé le Duc de

Vendosme, éloigné de Cardonne de sept lieuës de Catalogne : comme neanmoins il y avoit eu au Siege de cette derniere Place de vives attaques du côté des Assiegeans, & de fortes résistances de celui des Assiegez, on fit état que tant de part que d'autre la perte alloit à deux mille hommes. Le Colonel Stanhope y fut tué du côté des Ennemis, nous perdîmes aussi des Officiers des Gardes Espagnoles d'un merite fort distingué, avec plusieurs Officiers subalternes Espagnols & François. La levée de ce Siege fut tout ce que M. de Staremberg pouvoit souhaiter de plus glorieux pour lui dans cette occasion. Il n'eut pas le même succés dans l'entreprise qu'il fit sur la ville de Tortose.

Quoique tant d'Histoires soient remplies de frequens exemples de Places dont on a levé le Siege, on sera cependant surpris de ce qu'a-

prés avoir assiegé Cardonne, on a été obligé de se retirer.

M. le Duc de Vendosme, comme nous le dirons dans son éloge, n'a jamais attaqué de Place, qu'il n'ait prise, livré de combat, ni de bataille, qu'il n'ait gagnée ; & comment a-t'il souffert qu'on décampât de devant Cardonne, & qu'on abandonnât une entreprise de cette importance, qui auroit fait tomber le reste de la Catalogne, & obligé le Maréchal de Staremberg à camper sous le canon de Barcelonne ?

Il faut, pour en être éclairci sincerement, sçavoir deux choses : La premiere, qu'il n'étoit pas présent à ce Siege, qu'il en étoit même éloigné de sept grandes lieuës, & qu'il étoit resté à Calaf pour faire tête à M. de Staremberg. La conduite de cette entreprise en avoit été confiée au Comte de Muret Lieutenant General, qui pendant

tout le temps du Siege de Cardonne, fit tout ce que l'on pouvoit attendre d'un brave Commandant.

La ſeconde, que la Cavalerie ſouffroit extraordinairement, tandis qu'elle reſta dans le Camp de Calaf, par la rareté du pain & de la Cevada ; & que l'Armée d'Eſpagne n'y vivoit qu'au jour le jour par la faute des Munitionnaires, qui contre la parole qu'ils avoient donnée, que tout y arriveroit en abondance, y attirerent, par leur avidité, une effroyable diſette.

Ces inſatiables venus de France, *Fradet*, *Villiè & Colabro*, avoient écrit qu'ils avanceroient au Roy d'Eſpagne trois millions en bled. Comme on les croyoit honnêtes gens, on accepta leur propoſition, qui parut aſſez avantageuſe : mais dés qu'ils furent arrivez à Saragoſſe, ils changerent de

langage, & demanderent de grosses avances pour entreprendre les vivres. La Reine de glorieuse mémoire qui le sçût, répondit *qu'à de semblables conditions les Espagnols se chargeroient bien, & encore mieux de la subsistance de l'Armée.*

Cependant Sa Majesté Catholique ne laissa pas de leur faire délivrer des grosses sommes. Dés qu'ils les eurent, ils firent des magnifiques équipages & tinrent table ouverte, tandis qu'ils ne donnoient que de tres-mauvais pain aux soldats; qu'ils ne payoient que fort médiocrement les voitures du Païs, qui leur transportoient les convois à l'Armée; ils firent perir presque toutes les mules, mulets & maragates du Royaume d'Aragon, & maltraittoient les paysans qui les conduisoient.

L'Armée souffroit extraordinairement, les soldats pendant plusieurs jours à la fin de la campa-

gne, n'eurent qu'un quartier de ration de pain, & ces Munitionnaires François les réduisirent à manger beaucoup de chevaux, faute de pain. Voilà la veritable cause de la levée du Siege de Cardonne.

Aprés que le Comte de Muret eut joint M. de Vendosme à Calaf, nôtre Generalissime fit battre la generale à la pointe du jour le 25. Decembre 1711. & donna ordre de faire retirer les quatre Compagnies de Grenadiers, qui gardoient la cassine retranchée, qu'on avoit toûjours vigoureusement soûtenu, quoique ce poste fût de l'autre côté du ruisseau dans le terrain des Ennemis. Il fit la même chose à l'égard de differents corps de garde qu'il avoit le long de ce ruisseau, qui séparoit les deux Armées.

Ensuite il décampa tambour battant, & marcha sur plusieurs colonnes : il fit lui-même l'arriere-

garde de l'Armée à la tête des Grenadiers & des Dragons. M. de Staremberg, qui ne le pouvoit voir à cause d'un broüillard fort épais, en ayant été averti, fit de gros détachemens de son Armée, afin de suivre nôtre Generalissime, dans le dessein de charger son arriere-garde; mais il fut fort surpris, lorsqu'il s'apperçût que c'étoit un piege qu'il lui tendoit, pour tomber sur le corps de ces détachemens: c'est pourquoi ce Maréchal Allemand leur envoya ordre de repasser le ruisseau & de se rejoindre à son Armée, quand il vit que le Duc de Vendosme faisoit volte-face, & marchoit en bataille droit à ses troupes.

Sur cette nouvelle disposition M. de Vendosme campa en front de bandiere, sa droite à S. Martin, & sa gauche à Calaf, attendant M. de Staremberg, à qui il laissa un terrain fort spacieux, & n'ou-

bliant rien pour l'atirer au combat. Les Ennemis étoient de beaucoup ſuperieurs aux Eſpagnols, mais le General Staremberg reſta toûjours dans un égal flegme, quoiqu'il eût la plus belle occaſion d'éprouver la valeur & la ſuperiorité de ſon Armée, aprés le ſuccés qu'il venoit d'avoir à Cardonne. Les avis ſur le départ de nôtre Armée étoient fort partagez, la plûpart vouloit qu'on partît la nuit : *Je n'ai pas coûtume de décamper de la ſorte*, dit M. de Vendoſme, *ce ſeroit faire affront à la Nation Eſpagnole.*

Il fit donc battre la generale le 26. deux heures avant le jour, avec ordre de ſe tenir ſur les armes & de battre l'aſſemblée, quand il l'ordonneroit. Il décampa de Calaf à dix heures du matin, avec l'audace d'un Céſar & digne de l'intrepide fierté des ſoldats Eſpagnols, qui avoient réſolu de ſacri-

fier leur vie, & de ſoûtenir la gloire qu'ils avoient acquiſe eux ſeuls à Brihuega & dans la mémorable journée de Villaviciosa.

Cependant les forces des deux Armées étoient fort inégales. M. de Staremberg avoit une tres-bonne Infanterie Angloiſe & Allemande ; il lui étoit venu depuis peu un renfort de troupes d'Italie, ſes ſoldats n'avoient point fatigué pendant le temps qu'ils étoient reſtés dans leurs retranchemens : toutes ces raiſons devoient l'engager à tenter quelque action éclatante.

Il n'en étoit pas de même de nos troupes, elles avoient eſſuyé des marches & des fatigues continuelles ; on avoit été obligé d'envoyer deux mille chevaux des plus fatiguez de l'Armée, pour ſe réparer dans l'Arragon, nos fourages ayant toûjours été tres-rares, & la plûpart de nos chevaux étant de jeunes *potros* ou poulains, qui ne

pouvoient pas grimper dans des montagnes escarpées pour aller fourager ; quand il falloit coucher une nuit hors du Camp, on étoit contraint de revenir l'autre.

Nonobstant tous ces avantages, qui devoient engager M. de Staremberg au combat, il resta dans ses retranchemens, & rien ne fut capable de l'en faire sortir, persuadé que le General étant comme l'ame d'une Armée, elle vaut autant que celui qui la commande.

M. de Vendosme fut obligé par là, de distribuer ses troupes en quartier d'hyver ; il fut le 26. camper à Guissone, le 27. à Granmont, où cette distribution se fit. Comme Cervera étoit le poste le plus avancé, il y laissa six bataillons avec le Régiment de Vallejo, qui, quoiqu'il soit nouveau, est cependant composé de vieux soldats de la guerre d'Italie, dont les Officiers sont d'un mérite di-

ſtingué. L'on peut dire avec juſtice du ſieur du Vernet Lieutenant Colonel du même Régiment, que dans toutes les occaſions où il s'eſt trouvé à la tête de ce Régiment de Dragons, il s'y eſt diſtingué par des marques de courage, de bravoure & de fermeté; comme au combat d'Almenar, de Penialve, à la bataille de Saragoſſe, & dans la mêlée de Villaviciosa, où il tua trois Cavaliers Allemands ou Portugais, qui venoient fondre ſur M. le Duc de Vendoſme, qui loüa & admira ſa valeur. Le pere du S[r] du Vernet avoit rendu des ſervices fort conſiderables au grand Maréchal de Crequy, en qualité d'un de ſes meilleurs amis. Le Major de ce Régiment de Vallejo, Irlandois de nation, ſe fit remarquer à Villaviciosa par ſon courage, & reçût un coup de fuſil au bras, en chargeant les Ennemis.

S. A. S envoya la Cavalerie Françoise à Guesca & dans les cinq Villas, l'Infanterie Espagnole dans la Conca de Trêmes ; comme c'étoit le poste d'honneur, cette Infanterie jalouse de la gloire de la Nation, demanda cette préference ; la brigade des Irlandois à Tervel, dix Régimens de Cavalerie Espagnole dans le Royaume de Valence, les Dragons Valons en Aragon, l'Infanterie Françoise à Alcanis, Caspé & autres Lieux.

M. de Vendosme passa par Lérida pour se rendre à Saragosse. Il y arriva le 11. Janvier 1711. où il fit faire divers détachemens de Cavalerie, pour chasser les Volontaires d'Aragon. Il partit le 18. du même mois, de Saragosse pour aller à Madrid où étoit le Roy. Le Comte de las Torres Capitaine General, qui étoit l'ami du cœur de S. A. S. vint au-devant d'elle, avec le Marquis de Cailus

& le Marquis de Bonac. Le Roy envoya le recevoir dans un de ses Carosses, par le Marquis de Valouse Majordome de Sa Majesté. Pendant le temps qu'il resta dans cette Capitale, où il reçût de Leurs Majestez Catholiques toutes les marques de bonté & de generosité qu'il pouvoit en attendre, il travailla avec Elles & avec le Marquis de Bedmar, Grand d'Espagne & Ministre de la guerre, au rétablissement des troupes & à la remonte de la Cavalerie.

Les grands services que M. le Marquis de Bedmar Chevalier de l'Ordre de la Toison d'or, a rendus à Philippe V. & à l'Etat, sont au dessus de tous les éloges que meritent son attachement sincere à la Sacrée Personne de son Roy; sa vive penetration dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles. S'il y a un bon ordre dans les troupes d'Espagne, si la disci-

pline militaire y eſt exactement obſervée, on en a en partie l'obligation à l'habileté & à la vigilance de ce zelé Miniſtre.

On ſçait qu'il s'étoit déja fait admirer dans les Pays-Bas en qualité de Gouverneur General, par une prudence & une valeur que le Roy Tres-Chrétien crût devoir reconnoître, en le faiſant Chevalier de l'Ordre du S. Eſprit, avant qu'il allât en Sicile en qualité de Viceroy : Sa Majeſté Catholique l'a depuis appellé auprés d'Elle, pour le faire Miniſtre de la guerre & Chef de ſon Conſeil; Charge qu'il exerce avec autant de capacité que de ſuccés; Charge dans l'exercice de laquelle le fameux Dom Louis de Haro Duc d'Olivarés a rendu dans le ſiecle paſſé ſon nom immortel.

Philippe V. qui ſçait donner au vrai merite, des récompenſes proportionnées aux ſervices qu'on lui

rend, n'avoit garde d'oublier M. le Marquis de Bedmar : on peut dire qu'en l'honorant de ſa confiance particuliere, & lui faiſant part des affaires les plus ſecrettes, il lui a donné ce qu'il avoit de plus précieux.

C'eſt ainſi que les grands Princes en ont toûjours uſé, l'experience leur ayant fait connoître qu'en ouvrant leurs cœurs à leurs confidens, ils en ont reçû de puiſſans ſecours dans les temps les plus fâcheux.

Ne fût-ce pas par le moyen de Lælius, que le grand Scipion rendit tributaire de Rome, Cartage, qui auparavant lui diſputa l'Empire ? Ne fût-ce pas par les ſages conſeils de Mécenas, qu'Auguſte ſe fit un nòm immortel, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre ? Velleius Paterculus dit de lui, non ſeulement qu'il étoit né d'une illuſtre race de Chevaliers Romains,

mais qu'il avoit une vaſte étenduë d'eſprit ; que dans les affaires preſſantes il ne dormoit pas, qu'il prévoyoit ce à quoi d'autres n'auroient jamais penſé ; que content de l'amitié & de la confiance de ſon Prince, il étoit ſi deſintereſſé, qu'il ſe ſoucioit peu des grandes dignitez, qui ne lui euſſent pas manqué s'il s'en fût mis en peine.

A des traits ſi vifs, on peut aiſément reconnoître le vrai caractere de M. de Bedmar, qui par-là s'eſt rendu digne de l'eſtime ſinguliere de Philippe V. comme Mécenas celle d'Auguſte. Si les ſingularitez ſont des eſpeces de défauts dans la ſocieté, M. le Marquis de Bedmar en a deux qu'on reproche à bien peu de gens, un deſintereſſement trop grand, lorſqu'on voit regner un interêt univerſel & une probité trop pure dans une corruption generale.

Pendant le ſéjour du Duc de

Vendoſme

Vendoſme à Madrid, il aſſiſtoit tous les jours au Conſeil; avant que d'y entrer, ou aprés en être ſorti, il avoit avec la Reine & Madame la Princeſſe des Urſins de longues conferences. Comme ce Prince aimoit fort le poiſſon de mer, il témoigna au Roy qu'il étoit ſurpris de ce qu'on n'en apportoit point à Madrid. *La choſe eſt fort difficile*, lui répondit Sa Majeſté, *à cauſe de l'éloignement des Ports de mer, dont le plus proche eſt celui de Valence, à 70. lieuës d'ici.*

M. de Vendoſme, ſans rien dire, fit partir en diligence Lambert ſon pourvoyeur. Dés qu'il fut arrivé à Valence, il en fit charger de tout frais ſur deux mulets, & ſe rendit à Madrid en moins de 36. heures. On en ſervit ſur la table du Roy, qui ſurpris de ce que n'en ayant point encore mangé, à cauſe de la trop grande diſtance des lieux, ſçût que M. de Vendoſme lui en

avoit fait present. Sa Majesté dit: *Il n'appartient qu'au Duc de Vendosme de charmer les chemins & de les racourcir, c'est le seul homme que j'aye connu capable de faire par-tout les choses les plus difficiles.*

Le Marquis de Bonac, ci-devant envoyé de France à Madrid, traita magnifiquement S. A. S. c'est un Gentil-homme d'un merite singulier & d'une rare vertu, qui a servi Sa Majesté Tres-Chrétienne dans les Cours étrangeres fort utilement, & l'on a tout sujet de croire qu'il employera tout ce qu'il a de prudence & de zele pour ménager avec succés les interêts de LOUIS LE GRAND, qui l'a nommé son Ambassadeur Extraordinaire à la Porte Othomane. Cette Dignité, que le sage & habile Comte des Aleurs, Grand Commandeur de l'Ordre de S. Loüis, & Lieutenant General des Armées du Roy, a si bien remplie, qu'elle

lui a attiré l'admiration & l'applaudissement des Musulmans, des Grecs & des Armeniens, ne se trouvera pas moins honorée par un si habile & si digne successeur.

Philippe V. crut que les grands services qu'il avoit reçûs de M. le Duc de Vendosme dans les affaires les plus desesperées, demandoient une marque de distinction toute singuliere : elle ne pouvoit être plus grande, que de le reconnoître & de le déclarer Premier Prince du Sang, comme il le fit en presence de la Reine, du Prince des Asturies, de tous les Grands & de la Princesse des Ursins, qui en témoignerent beaucoup de joye. On rendit à M. de Vendosme les mêmes honneurs & les mêmes devoirs que l'on a rendus en France au grand Condé, le Vainqueur de Rocroy, premier Prince du Sang.

Les Gallions étans arrivez, le

Roy d'Eſpagne en deſtina d'abord ſix-vingt mille piaſtres, valant quatre cens quarante mille livres monnoye de France, qu'il offrit au Duc de Vendoſme pour les frais de ſa campagne, perſuadé que ce n'étoit même que reconnoître fort mediocrement les grandes dépenſes qu'il avoit faites. Mais ce genereux & deſintereſſé Héros les refuſa, & dit au Roy : *SIRE, je ſuis fort ſenſible à la magnificence de Vôtre Majeſté, je la ſupplie ſeulement de faire distribuer cette ſomme à ces braves & fideles troupes Eſpagnoles, qui ſeules en vingt-quatre heures Lui ont conſervé quatorze Royaumes.* Aprés que Son Alteſſe eût reçû les ordres de Sa Majeſté Catholique pour d'importantes expeditions, il prit congé de la Cour le 9. Avril 1712. & fut coucher à Haranjués, le Fontainebleau du Roy d'Eſpagne ; le 20. à Valence, où tous les Officiers, Commandans,

le Clergé, les gens de Justice & des peuples sans nombre, allerent au-devant de lui ; ne sçachans de quels termes ils pourroient se servir, pour lui témoigner leur reconnoissance & leur joye, les uns l'appelloient leur Liberateur, les autres, le Fleau des Ennemis, & tous levans les mains au Ciel, demandoient au Seigneur, qu'il prolongeât ses jours pour le bien de la Religion & de l'Etat.

Malheureusement leurs vœux ne furent pas exaucez ; aprés avoir été magnifiquement traité du Commandant, du Gouverneur & du Sieur Pedracos Intendant de Valence, il fut *al Graus*, lieu trop fatal, où pendant les trois semaines qu'il y resta, on lui servit tous les jours du coquillage, avec du mauvais poisson qu'on prenoit sur le bord de la mer. Quoique malade, il fut de Graus à Peniscola, visiter cette Place, & donner ses or-

dres pour ouvrir la campagne. En arrivant à Vinaros, il ſentit une indigeſtion extraordinaire, qui lui attira un dévoyement ſuivi de gros redoublemens, qui peu à peu épuiſerent ſes forces.

Comme depuis trente ans il ne s'étoit ſervi que d'un miſerable Chirurgien d'Anet, qui, ſoit par indifference, ſoit par ignorance, le laiſſoit ſuivre ſon appetit naturel, ſans lui repreſenter le danger où il l'expoſoit par une trop longue abſtinence de viande: il ſe trouva ſi foible, & réduit à un ſi fâcheux état, qu'il ne pouvoit plus prendre aucune nourriture. Ce malheureux Empyrique, qui avoit toûjours détourné ce Prince de ne ſe ſervir d'autres remedes que des ſiens, lui témoigna que dans la crainte qu'il avoit, que ſon indiſpoſition n'eût de fâcheuſes ſuites, on avoit réſolu d'envoyer chercher des Medecins par un *proprio*, ou homme

de pied : *Il est bien temps*, lui répondit M. de Vendosme ; *de les appeller à mon secours de soixante-dix lieuës d'ici par un proprio, lorsque vous me voyez réduit à la derniere extremité. Ne vous souvenez-vous pas qu'à Saragosse l'été passé, où vous m'aviez si fort accablé par vos medecines, vos tisannes & vos bouillons de viperes, vous m'auriez avancé mes jours ; si Sa Majesté Catholique ne m'avoit envoyé son Premier Medecin ? Ne m'avoit-il pas dit que tous les remedes que vous m'aviez donné m'étoient contraires ? je devois profiter de ses avis ; je reconnois à quelle extremité m'a réduit ma trop credule confiance ; vous m'apportez une medecine, retirez-vous, l'on verra demain un grand changement ; ne suffit-il pas de m'en avoir déja donné trois qui m'ont fait faire des efforts jusqu'au sang ?*

M. de Vendosme étant prêt de quitter la Cour de France pour aller en Espagne, Monseigneur le

Dauphin voulut lui donner un Chirurgien dont il connoissoit l'habileté & le merite ; mais comme il étoit accoûtumé à ce malheureux Arsonet (c'est le nom de cet ignorant ,) il remercia Monseigneur.

Et ce Chirurgien qui devoit s'interesser plus que tout autre au rétablissement de la santé d'un si bon maître & de son bien-faicteur, parut le plus indolent. Etoit-ce pour ne le pas effrayer, en appellant à son secours des Medecins François & Espagnols ? Etoit-ce qu'accoûtumé à le traiter dans ses maladies, il avoit de la peine d'en faire venir d'autres , sans qu'il eût aucune connoissance du danger où il étoit & de sa mort prochaine ? Quoi qu'il en soit , M. de Vendosme sentant que la fin de sa vie approchoit , demanda les secours spirituels de l'Eglise, voulant profiter de la grace que le Seigneur lui faisoit de lui donner à cette

extremité un plein uſage de liberté & de raiſon ; il donna pendant ſa maladie toutes les marques d'un vrai Chrétien, par ſa douceur, ſa tranquillité, ſa patience & ſa réſignation aux ordres d'en-haut.

L'Ecriture dit d'Ezechias, qu'il vit ſa derniere fin avec un eſprit & un courage également grand : *Spiritu magno vidit ultima, & conſolatus eſt lugentes in Sion.* On peut rendre de M. de Vendoſme un témoignage aſſez ſemblable, ayant toûjours parmi les autres Ordres Religieux, honoré de ſon amitié & de ſon eſtime les R R. P P. de la Compagnie de JESUS, qu'il regardoit comme les fidéles dépoſitaires des conſciences des Rois. Il fit appeller & approcher de ſon lit le Pere Juan-Joſeph qui parloit bon François, à qui il ſe confeſſa avec tous les ſentimens de douleur qu'on peut attendre d'un vrai

pénitent, & se réconcilia même par deux fois.

S'il poussoit de temps en temps quelques soupirs, c'étoient des soupirs de douleur de n'avoir pas eu pendant sa vie pour le Seigneur tout l'amour qu'il meritoit, & de ne pas recevoir à cause de ses frequens vomissemens, en qualité de Viatique, son divin Rédempteur. *Pardonnez-moi, ô mon Dieu*, disoit-il, *pardonnez-moi mes pechez, comme je pardonne toutes les injures qu'on m'a faites ; je me soûmets en toutes choses à vôtre volonté, j'adore humblement vôtre infinie misericorde, qui m'a sauvé de tant de dangers, où selon toutes les apparences, je devois mourir, afin que dans ces derniers momens je rentrasse en moi même, & que je me tinsse dans la situation d'une victime que vous frapperez quand il vous plaira.*

L'Abbé Alberoni, qui avoit un tendre & respectueux attachement

pour M. de Vendoſme, ſe trouva prés de lui dans ce triſte moment. Ce Gentilhomme Italien, d'une grande penetration d'eſprit, lui avoit été envoyé, lors qu'il arriva en Italie, par M. le Duc de Parme ſon Souverain, qui en connoiſſoit le merite. Comme il avoit toûjours ſuivi M. de Vendoſme, qui l'honoroit d'une confiance & d'une eſtime toute particuliere, ce Prince le voyant fondre en larmes aux pieds de ſon lit, lui dit en lui tendant la main : *Mon cher Abbé; il faut donc nous quitter; ne puis-je rien faire pour vous?* Ha! Monſeigneur, lui répondit-il, que vous viviez; c'eſt tout ce que je deſire. Sa Majeſté Catholique étoit ſi convaincuë de ſon ſincere dévouëment à la perſonne de M. de Vendoſme, qu'Elle lui avoit donné l'année précedente 18000. livres de penſion ſur l'Archevêché de Tolede.

Peu de temps avant que M. de

Vendosme reçût l'Exrême-Onction, il ordonna qu'on portât à Madame la Duchesse de Vendosme un morceau de la Vraye Croix, qu'il avoit toûjours porté sur son estomac en forme de scapulaire ; c'étoit une marque singuliere d'une pieuse prédilection de Madame sa grande-mere, digne fille de M. le Duc de Mercœur, frere de Charles III. Duc de Lorraine, qui la lui avoit mise elle-même, & il ne l'a jamais quitté qu'à la mort.

On ouvrit ce Prince, dont on trouva toutes les parties fort saines, à la reserve de trois pierres qu'il avoit dans le rein droit, & qui depuis plusieurs années lui causoient des douleurs extrêmes par des rétentions d'urine. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire est, que son crâne se trouva de beaucoup plus épais que celui des autres hommes.

Dés que cette fatale nouvelle

eût été apportée à Philippe V. il crut qu'il étoit de sa generosité & de sa gratitude, de donner par une sépulture distinguée, un rang singulier à son Generalissime mort, qui pendant sa vie lui avoit rendu de si grands services. Il ordonna aussi-tôt que son corps fût conduit à l'Escurial, pour être inhumé parmi les tombeaux des Rois d'Espagne ses augustes prédecesseurs, & lui fit élever un magnifique Mausolée, voulant par-là couronner le fruit fameux de ses surprenans exploits, afin que dans les siécles à venir on ne fît point de difference de porter le sceptre, ou de le soûtenir. Quel coup de foudre pour ces desolez Valenciens, de voir leur cher & bien-aimé Liberateur passer chez eux mort! aprés l'avoir reçû peu de jours auparavant avec tant d'acclamations & de joye. Il les avoit asseurez de sa protection auprés de Leurs Maje-

ſtez, & ils ne pouvoient lui rendre que le triſte tribut de leurs larmes.

Quel coup de foudre encore plus grand pour Madame de Vendoſme ſa chere & digne Epouſe, qui l'aimoit ſi tendrement, & qui l'avoit ſi tôt perdu ! Lorſqu'étant à Anet, où elle faiſoit faire des réparations tres-neceſſaires à ce magnifique Palais, la premiere nouvelle qu'elle apprit de ſa maladie, fut celle de ſa fatale mort ; elle en a été ſi vivement frappée, que voulant s'abandonner toute ſeule à ſa douleur, elle a reſté pendant deux ans dans une triſte ſolitude, afin de répandre ſes larmes plus en ſecret, & comme parle un Ancien, d'avoir ſon chagrin & ſon deüil pour Epoux. *Perfruitur lacrimis, & habet pro conjuge luctum.*

Qu'eſtimera-t'on davantage dans cette genereuſe Princeſſe ? la belle éducation qu'elle a reçûë de ſon

auguste Mere Madame la Princesse de Condé, dont elle imite la pieté, l'affabilité, la grandeur d'ame, la liberalité, la charité, la temperance, la reconnoissance, la douceur, l'érudition & la parfaite connoissance des belles Lettres, qui la fait marcher sur les traces de ces deux Cornelies si celebres dans l'Histoire Romaine, dont l'une étoit fille de Scipion l'Affricain, l'autre Epouse de Jules César, toutes deux tres-sçavantes & tres-distinguées par leur naissance, leur mariage & leur esprit.

Quel accablant & mortel chagrin pour S. A. S. M. le Grand Prieur de France, d'apprendre à Lyon plus tôt la nouvelle funeste de sa mort, que celle de sa maladie, dont il ne fut pas averti. Comme M. le Grand Prieur avoit pour ce digne frere un fond non seulement d'amitié, mais de veneration, ce fut pour lui un coup

de foudre qui le terrassa. On ne peut mieux juger de la sincerité & de la violence de sa douleur, que par la résolution qu'il prit de demeurer, comme il a fait jusqu'à present, dans une sombre solitude, sans voir personne.

O quel juste sujet de douleur à LOUIS LE GRAND, qui de tous les Princes sçait mieux connoître le vray merite, le dévoüement sincere à sa gloire & à sa sacrée Personne, la fidelité, le desinteressement & la sagesse de ceux qu'il honore des plus grands emplois: Alexandre, qui dans sa Cour avoit deux favoris distinguez des autres, le magnanime *Ephestion* & le prudent *Cratere*, disoit qu'Ephestion étoit ami d'Alexandre, & Cratere ami du Roy; faisant par-là connoître que l'un étoit attaché à sa personne, & l'autre à sa dignité. Mais LOUIS LE GRAND, qui connoissoit à fonds

le Duc de Vendoſme, pouvoit dire qu'il étoit à ſon égard l'un & l'autre; auſſi l'honoroit-il d'une tendreſſe, d'une eſtime & d'une confiance toute particuliere.

Quand on dira que Philippe V. & Marie-Loüiſe-Gabrielle de Savoye, Reine d'Eſpagne, l'ont honoré de leurs regrets & de leurs larmes, on n'en ſera pas fort ſurpris, aprés les grands ſervices que Leurs Majeſtez en ont reçû dans les affaires les plus difficiles & les plus deſeſperées : mais quand on ajoûtera que ſa perte a été pleurée de tous les bons Eſpagnols & François, & regrettée de tous les indifferens; que les Generaux ennemis l'ont toûjours loüé & admiré, & qu'ils ont cru que, quand l'Eſpagne & la France auroient perdu cent mille hommes dans une bataille rangée, leur perte n'auroit pas été auſſi grande que celle de ce ſeul Homme : *Quid pulchrius*

quàm vivere optantibus cunctis, si paululùm valetudo titubavit, non spem hominum excitari, sed metum Senec. lib. de clementia. cap. 19. Qu'y a-t'il de plus beau, disoit ce Philosophe, que de s'asseurer si bien l'amour des peuples, qu'ils tremblent pour la santé chancelante d'un Prince qu'ils aiment ? Qu'y a-t'il aussi de plus affligeant, quand ils le perdent ? On ne peut rien ajoûter à cette verité.

FIN DES DERNIERES Campagnes de M. le Duc de Vendosme en Espagne.

ELOGE
DE M^{r} LE DUC
DE VENDOSME
SUR SES AUTRES
CAMPAGNES.



ELOGE
DE Mr LE DUC
DE VENDOSME
SUR SES AUTRES
CAMPAGNES.



JE ne ſçay ce que penſeront de cette Hiſtoire, ceux qui ſe donneront la peine de la lire. Ils reconnoîtront, qu'à proprement parler, je ne ſuis ni Hiſtorien, ni Orateur, la profeſſion des Armes ne s'accordant gueres avec ces differents genres d'écrire; mais je les prie de

ſe ſouvenir de ce qu'a dit un Ancien, qu'un Auteur eſt l'un & l'autre, lorſqu'avec un ſtyle ſimple il rapporte fidelement ce qu'il a vû & entendu : *Optimè is laudaverit, qui narraverit fideliter*, dit Quintilien.

Ayant eu l'honneur d'être conſideré de S. A. S. Monſeigneur le Duc de Vendoſme, & ſes Lettres écrites de ſa propre main en ma faveur, que je conſerve tres-précieuſement, marquant la bonté qu'il me témoignoit, il vivra toûjours dans mon ſouvenir ; trop content ſi, quoique je n'aye pas les talens neceſſaires pour écrire avec politeſſe, je puis dire quelque choſe à la gloire de ce grand Prince.

Quoique dans cette Hiſtoire j'aye déja marqué pluſieurs circonſtances que d'autres auroient oubliées ou ignorées, pour n'avoir pas eu comme moy, l'honneur d'en être les témoins : il eſt à propos ce-

pendant de les mettre dans un ordre plus methodique, & d'ajoûter même certains traits qui le feront paroître comme un prodige de ſon ſiécle.

C'eſt beaucoup dire en peu de paroles: mais ce n'eſt rien exagerer à ſa loüange, quand on rappellera ſes vertus héroïques, ſes expeditions militaires, les batailles qu'il a livrées & gagnées, ſon inviolable dévoüement à la gloire de LOUIS LE GRAND & de PHILIPPE V. les benedictions que le Ciel a répanduës à pleines mains ſur toutes ſes entrepriſes. Liſez nos Hiſtoires, parcourez même celles des Royaumes étrangers; où trouverez-vous un General & un Chef d'Armée, dont on puiſſe dire avec verité, comme de Loüis-Joſeph de Vendoſme, *qu'il n'a jamais été ni vaincu, ni ſurpris par ſes Ennemis*?

C'eſt-là tout l'éloge qu'une fla-

teuse Poësie pourroit donner à quelques-uns de ses Heros & de ses Conquerans fabuleux : mais il n'en est pas des Historiens comme des Poëtes, qui se font, pour ainsi dire, un privilege acquis de mentir, qui feignent souvent les choses aussi grandes qu'elles le peuvent être, & qui comptent pour faites, celles qui ne sont que possibles. Des mensonges si officieux & si mal placez, sont indignes d'un Historien, qui bien loin de donner par-là quelque éclat au sujet qu'il traite, le rendroit vil & méprisable.

Quatre excellentes qualitez font le caractere d'un General habile & parfait ; la sagesse, la bonté, la magnanimité & le bonheur. La sagesse, quand il prend de justes mesures, & qu'il sçait profiter des occasions qui se presentent. La bonté, quand il aime ses soldats, & qu'il s'en fait aimer. La magnanimité, quand il combat pour la gloire,

gloire, ſans qu'un bas interêt le domine. Le bonheur, quand tout répond à ſes deſſeins, & que ce qu'il entreprend lui réuſſit.

Si c'eſt-là ce que l'on peut ſouhaiter d'un General parfait, je ſuis ſeur qu'à réunir enſemble ces quatre qualitez, il y en a peu qu'on puiſſe comparer à M. de Vendoſme. Je confondrai quelquefois l'ordre des temps, mais il me ſera aiſé de faire connoître qu'il les a poſſedées à un éminent degré.

J'appelle ſageſſe, cette maturité de raiſon, qui n'entreprend rien mal-à-propos, mais qui auſſi ne neglige rien de ce qui peut être utile à ſes deſſeins. Cette preſence d'eſprit, qui dans les bons ſuccez pouſſe les avantages qu'on a ſur l'Ennemi auſſi loin qu'on peut les pouſſer, & qui dans les mauvais, découvre toutes les reſſources qu'un genie ſuperieur également éloigné

de la temerité & du découragement, peut trouver.

J'appelle ſageſſe, cette penetration d'eſprit, qui prévoit tout, qui s'informe de tout, qui met ordre à tout; cette application à prévenir les deſſeins des Ennemis, ſans leur donner le loiſir de penetrer les ſiens; cette continuelle attention à ce qui eſt neceſſaire pour éviter de fâcheux perils, ou ſe procurer de glorieux avantages; cette ardeur guerriere, qui n'a rien de précipité, mais qui ne remet rien à des temps peu favorables ou incertains; cette noble vigilance, qui ménage les plus petites occaſions, & qui ne perd aucuns de ces momens, qui ſouvent ne reviennent plus, quand ils ſont une fois échapez.

Toutes ces idées de ſageſſe ſe preſentent à mon imagination, quand je rappelle ce qu'a fait M. de Vendoſme. Il avoit reçû du Ciel

une belle ame, un eſprit ſuperieur & penetrant, une étenduë de genie dominant & univerſel, qui donnoit le mouvement à toutes ſes actions & à toutes ſes entrepriſes.

De là ces campemens favorables, ces vives attaques, ces vigoureuſes réſiſtances, ces Sieges ſi bien conduits, ces poſtes pris avec tant d'avantage; ce choix de bons & fidéles eſpions, que la certitude d'une abondante récompenſe lui attiroit de toutes parts.

De là ces victoires remportées, quoiqu'avec des forces inégales, & des troupes peu diſciplinées, contre des Armées formidables: comme le fameux Gedeon, qui avec trois cens hommes défit une Armée de Madianites, que l'Ecriture Sainte compare à des Sauterelles qui couvrent tout un vaſte pays, tant elle étoit nombreuſe. *Madian & Amalec & omnes Orien-*

tales populi, fusi jacebant in valle, ut locustarum multitudo. Jud. 7.

De là ces surprenantes actions dans les guerres d'Hollande, d'Allemagne, de Flandres & de Savoye; ces glorieuses expeditions dans celles de Catalogne, d'Italie, de Piedmont, de Flandres & d'Espagne. Sa sagesse alloit devant lui, elle l'accompagnoit, elle le suivoit partout, ses pas étoient marquez par autant de victoires, & nul ne pouvoit lui résister.

Ce fut ce que Dieu promit à Josué, à qui il dit, qu'il seroit toûjours avec lui, comme il avoit été avec Moïse. *Sicut fui cum Moyse, ita ero tecum, non dimittam, nec derelinquam te.* Josué, ch. 1. v. 5. Circonstance assez mysterieuse, qui peut nous faire regarder M. de Turenne comme un autre Moïse, & le Duc de Vendosme comme Josué son éleve, puisqu'il avoit pris tout l'esprit de cet habile Ge-

neral, qu'il s'étoit formé ſur ſon exemple, & qu'attentif à ſe regler ſur un ſi parfait modele, il s'étoit mis en état d'être à ſon tour un grand Maître.

A peine avoit-il quatorze ans, qu'il commença à porter les armes en qualité de Garde du Roy dans la Compagnie du Duc de Noailles, grand-pere de celui d'aujourd'hui. D'abord qu'il eût quitté la bandoüillere, il voulut en qualité de ſimple Volòntaire, apprendre l'Art de la guerre ſous la diſcipline de M. de Turenne, le miracle de ſon ſiecle. Durci déja aux plus rudes fatigues, en des emplois où la peine & l'obéiſſance ſont attachées, il ne ſe rebuta de rien & ne craignit aucun peril; ce que les autres font par neceſſité, il le faiſoit par des principes d'honneur, ſe diſtinguant toûjours d'eux par ſa haute naiſſance & par un plus grand attache-

ment au ſervice, & une plus noble application à tous ſes devoirs.

La mort de M. de Turenne fut pour la France un coup fatal, & la perte d'un ſi grand Homme, lui avoit ôté preſque toute l'eſperance qu'elle avoit d'avancer ſes conquêtes au-delà du Rhin.

Les François ne peuvent rappeller ſans douleur un ſi funeſte accident ; mais auſſi on ne peut oublier ce que fit pour-lors M. de Vendoſme, ſans qu'on l'admire dans le premier feu de ſa tendre jeuneſſe. Le General Montecuculi ſuivoit l'Armée effrayée par la perte qu'elle venoit de faire de ſon Chef, elle ne ſongeoit plus qu'à repaſſer le Rhin. Ce prudent Montecuculi, qui ſe promettoit une victoire complette, fit faire ſur le Régiment de M. de Vendoſme de ſi furieuſes décharges d'artillerie & de mouſquetterie, qu'il en reçût un coup de fuſil qui

lui perça la cuiſſe de part en part; il ne laiſſa pas neanmoins de garder avec une fermeté digne de ſa naiſſance & de ſon grand cœur, le pont d'Altenhem que le Comte de Lorges lui avoit confié.

Avec quelle intrepidité vit-il couler ſon ſang, & ſouffrit-il une ſi vive douleur, ſans vouloir ni ſortir de ſon poſte, ni quitter le drapeau de ſa Colonelle, pour ſe faire penſer! Comme il combattoit pied à terre à la tête de ſon Régiment, il tomba de foibleſſe, ne pouvant plus ſe ſoûtenir. Quoiqu'il vît cinq Capitaines, onze ſubalternes & cent quatre-vingt ſoldats de ſon bataillon tuez ou bleſſez à mort en ſa preſence, il ne put ſe réſoudre à quitter ſon poſte, afin que nonobſtant l'épuiſement de ſon ſang, & le danger auquel il s'expoſoit, un ſi bel exemple de bravoure animât les troupes juſqu'à une déciſion

auſſi glorieuſe, que fut celle que le Ciel avoit reſervé à la France, aprés la mort du Maréchal de Turenne.

Les François prirent aux Ennemis pluſieurs drapeaux, étendards & pieces de canon, & ceux qui ſe flattoient de les perdre ſans reſſource, ſe virent contraints de ſe retirer. On eût dit qu'un reſte de ſouffle guerrier étoit paſſé de l'ame de l'oncle dans celle du Comte de Lorges ſon neveu, qui en cette rencontre fit des prodîges : mais on peut ajoûter à la loüange de M. de Vendoſme, qu'il en fit de plus grands en un ſens, ayant à l'âge de 17. ans combattu avec autant de vigueur & de prudence que les Heros qui ont blanchi ſous les armes, & ayant fait paroître dans ſa jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, comme nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire, qu'il a eu dans un âge avan-

cé toute l'ardeur & l'impetuosité de la jeunesse.

Se rendit-il moins admirable au Siege de Fribourg ? quelle élevation d'esprit & quelle grandeur de courage ne fit-il pas paroître dans sa promotion à la dignité de Brigadier ? dignité qu'il avoit meritée par les droits de la guerre, sans vouloir en être redevable à son auguste naissance : dignité à laquelle il arriva par degrez, comme ancien Colonel, aprés sept ans de Brevet : dignité où la fortune n'avoit aucune part, mais son seul merite : dignité qui lui donna la joye de voir les rivages du Kintkint & de la Chutre, couverts de cinq à six mille morts.

En veut-on un témoignage moins suspect, que celui du Maréchal de Crequy, le Turenne de son temps ? qui dit à LOUIS LE GRAND, que Sa Majesté pouvoit compter que le nouveau Bri-

gadier qu'Elle avoit fait avant le Siege de Fribourg, seroit un jour l'un des plus grands Capitaines de son siecle. Comme il estimoit & aimoit fort M. de Vendosme, il voulut sçavoir de lui, ce qu'il pensoit sur une expedition qu'il lui proposoit, sans lui faire connoître son avis; & comme il le trouva conforme au sien, il lui dit, en » l'embrassant : Mon Prince, vous » serez un jour un grand General.

Il eut d'autant plus de raison de se confirmer dans ce sentiment, qu'il avoit eu sujet de le loüer au combat de Kocberg, lorsque la Cavalerie Allemande ayant repoussé plusieurs escadrons François, il les rallia, & repoussa à la tête de ces escadrons gris cette Cavalerie Allemande hors du Champ de bataille qu'il gagna.

Ennemis des deux Nations, vous en avez fait de trop tristes & de trop frequentes experiences; avant

même que le commandement ſuprême lui eût été confié. Une vaſte carriere s'offre ici à mon imagination : plus je jette les yeux ſur mon Heros , plus je l'admire , & quelque choſe que j'en diſe , je ſerai toûjours au-deſſous de la grandeur de mon ſujet.

Je me repreſente d'abord ce digne Sang d'Henry IV. non ſeulement affrontant avec une ſurprenante magnanimité tous les dangers de la guerre au Siege de Mons, (entrepriſe memorable & digne de LOUIS LE GRAND ,) mais y donnant encore des marques de ſon habileté & de ſa vive penetration dans l'avis dont il fut , lorſqu'on délibera ſi l'on ſe tiendroit dans les lignes, ou ſi l'on iroit audevant du Prince d'Orange, que la renommée faiſoit avancer avec ſa nombreuſe Armée pour ſecourir cette Place. Quoique preſque tous fuſſent d'avis qu'il falloit l'atten-

dre dans les lignes, M. de Vendoſme donna de ſi fortes raiſons qu'on devoit le prévenir, que le Roy qui ne s'étoit pas encore expliqué ſur la réſolution qu'il avoit déja priſe, les goûta fort, reconnoiſſant l'étenduë de ſon genie, & prévoyant ce dont il ſeroit capable dans la ſuite. Quoique le P. d'Orange commandât 100000. hommes l'élite des troupes de la Ligue, il n'oſa pourtant pas avancer, à cauſe du deſſein que le Roy avoit formé de marcher à lui pour l'attaquer : le Siege fut pouſſé avec beaucoup de vigueur, les Aſſiegez capitulerent & ſe rendirent, & M. de Vendoſme qui étoit Lieutenant General de jour à la tranchée, en fit donner l'avis à Sa Majeſté par un de ſes Aydes de Camp, & la Capitulation fut concluë.

Autant de fois qu'on ſe ſouviendra de la vigilance des François, ſurpriſe dans la journée de Stin-

kerque (hé peut-on l'oublier pour l'honneur de la France ?) on verra avec admiration la part que M. le Duc de Vendosme a eu au gain de cette Bataille. Comme il étoit le Lieutenant General de jour à la droite de la premiere ligne, le Maréchal de Luxembourg qui commandoit l'Armée, en passant à cette droite, dit à M. de Vendosme : Mon Prince, voici vô-« tre poste, je n'ai rien à vous dire. « *M. le Maréchal*, lui répondit le Duc de Vendosme, *je serai loüé aujourd'hui des honnêtes gens, mort ou vif.* Ensuite ce Prince fit occuper des hayes par l'Infanterie qui étoit dans cet endroit-là, & ordonna à un Regiment de Dragons d'occuper incessamment un Bois.

Pendant qu'on rangeoit les troupes, le Prince d'Orange, qui avec une Armée de cent mille hommes n'avoit osé attaquer le Maréchal de Luxembourg, qui pendant prés

de deux mois l'avoit attendu ſur des hauteurs à demie lieuë de la Mehaine, vint fondre ſur l'Armée de France à la tête de ſa meilleure Infanterie Angloiſe, ſecondé par l'Electeur Maximilien Emanuel Duc de Baviere qui commandoit l'Allemande, & ces deux grands Capitaines, la demie pique en main, commencerent l'attaque & enleverent le canon aux François.

Elle fut d'abord ſi vive, que l'Infanterie Françoiſe inferieure de beaucoup à la leur, fut contrainte de plier, & le Regiment Suiſſe de Poullié ne feroit pas revenu ſi promptement à la charge, comme il fit, non plus qu'une partie des troupes, ſi l'exemple de M. le Duc de Vendoſme ne les avoit animez & ramenez au combat. Il faiſoit tout tomber ſous ſes coups, & rien ne pouvoit réſiſter à ſon intrepidité & à ſa valeur; il envoya ordre aux Gardes Françoiſes

de venir au plûtôt dans cet endroit, pour vanger les Regimens qui y avoient plié. Dés qu'elles y furent arrivées, il se mit, l'épée à la main, à la tête du quatriéme rang. Avec quelle grandeur d'ame & quelle magnanime tranquillité ne fut-il pas arracher les chevaux de frise de l'Infanterie ennemie, qui leur servoit de mur; & passer à cheval au-travers des embrasures du canon déja pris, que le Prince d'Orange avoit fait charger à cartouche & pointé sur les Gardes Françoises? Le Duc de Vendosme, qui, pour soûtenir la gloire du plus grand des Rois, ne cherchoit d'autre barriere que la victoire ou le tombeau, malgré ce choc meurtrier, perça, à la tête des Gardes Françoises, ces cohortes terribles dont on vantoit depuis si long-temps les hauts faits; alors on s'acharnoit, on s'entretuoit, la victoire étoit encore suf-

penduë dans cette ſanglante lice, & chacun en attendoit le deſtin, les deux partis ſe trouvoient à cette attaque corps à corps, comme dans un combat particulier ; le ſage Duc de Vendoſme renverſa enfin ces redoutables bataillons, en fit faire une horrible boucherie, & ſon intrepide courage détermina le ſuccés, & fit ceder le feu terrible de ces braves guerriers, au fer des GardesFrançoiſes, à la tête deſquelles il reprit le canon que le Prince d'Orange & le Duc de Baviere avoient enlevé avec tant d'impetuoſité, & repouſſa l'Infanterie ennemie hors du Champ de Bataille, où elle laiſſa dix mille hommes tuez ſur la place & beaucoup de bleſſez ; on leur fit quinze cens priſonniers, & on leur prit huit drapeaux & pluſieurs pieces de canon.

M. le Duc de Chartres (à preſent Duc d'Orleans) chargea

à côté de M. le Duc de Vendosme, où il reçût plusieurs blessures, qui l'animerent à combattre avec plus d'ardeur, & l'on auroit dit que l'ame heroïque de S. A. R. Monsieur son pere, qui gagna en personne cette fameuse Bataille de Cassel, eût été jointe à la sienne, par les merveilles que fit ce valeureux Philippe d'Orleans, en prodiguant son sang dans cette perilleuse attaque.

M. le Grand Prieur de France, qui étoit le Maréchal de Camp de jour, à la droite de la seconde ligne, s'y signala par des marques d'une intrepide hardiesse & d'un genereux courage. En chargeant les Ennemis, il reçût plusieurs coups dans ses habits, & les reines de la bride de son cheval furent coupées par le feu de la mousquetterie ennemie.

M. le Duc de Bourbon, petit-fils du Grand Condé, élevé dés

l'enfance dans les combats, & que l'on a vû marcher à grands pas ſur les traces de ſes Ancêtres, imita dans cette Bataille, par ſa fermeté, leur courage & leur valeur.

M. le Prince de Conty, qui n'avoit point de commandement dans l'Armée où il ſervoit en qualité de Volontaire, y fit, à la tête de la Brigade de Bourbonnois, des actions dignes de ſon Sang.

En dis-je trop à la loüange de M. de Vendoſme? on ſçait ce que M. le Duc de Chartres, dans la Lettre qu'il écrivit à Son Alteſſe Royale Monſieur, lui manda en ſa faveur, en faiſant un détail exact de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette Bataille. Il y attribuë une grande partie de la victoire remportée ſur les Ennemis, à l'intrepidité, à la prudence de M. de Vendoſme, & au ſentiment dont il fut au Conſeil qui ſe tint dans le Cimetiere de Stinkerque, qu'il

falloit, dit-il, combattre le Prince d'Orange, puisque l'on avoit une si bonne Infanterie, afin de ne pas décrediter le nom François, par une retraite qui seroit toûjours regardée comme une fuite. Son Altesse Royale lût cette Lettre à toute la Cour.

Le Prince de Turenne Maréchal de Camp, fils aîné du Duc de Boüillon, & neveu du grand Turenne, dont la valeur avoit été connuë en plusieurs occasions, se distingua fort en presence de M. de Vendosme, & il reçût un coup de mousquet dans les reins, & mourut de ses blessures à Mons.

On se souviendra toûjours dans les fastes de ce Royaume, de la fameuse journée de la Marsaille, & des prodiges que M. de Vendosme y fit; il s'étoit avant l'action, emparé de plusieurs postes, qu'il fit occuper par l'Infanterie; mais commandant la gauche de

la premiere ligne, & s'étant apperçû que la Gendarmerie avoit plié, par la violence des efforts des troupes ennemies superieures en nombre, il accourut pour la rallier. *Souvenez-vous, Messieurs*, leur dit-il, *qui vous êtes, & que vous combattez pour la gloire du plus grand Monarque de l'Univers.* A ces paroles, emportez par une ardeur martiale, ils s'enfoncerent avec tant d'impetuosité dans les bataillons Religionnaires, qui quoique soûtenus par l'Infanterie Espagnole, firent changer par une fuite précipitée, le systême de la bataille. *Point de quartier aux Religionnaires*, s'écrioit-il, *mais bon quartier aux Espagnols.* Il culbuta tout ce qui lui faisoit front, & couvrit de corps morts tout le Camp où ils étoient.

En vain jetterent-ils dans les hayes quantité de barils de poudre, avec des méches d'espace en

eſpace, afin que le feu y prenant, arrêtât la rapidité guerriere de cette Gendarmerie : mais commandée par un tel Chef, elle ſurmonta tous ces affreux obſtacles, & quoique les Ennemis euſſent vingt pieces en batteries, qui foudroyoient les troupes Françoiſes, l'intrepide Loüis de Vendoſme les pourſuivit au-travers du feu & du carnage, ce grand Prince faiſant pour la gloire de Sa Majeſté Tres-Chrétienne, tout ce qu'un ſimple Officier qui attend ſa fortune de ſon épée & de ſa bravoure, auroit pû faire.

Ce ſont les propres termes dont ſe ſervit M. de Catinat dans la Lettre qu'il écrivit à LOUIS LE GRAND, en lui rendant compte de la victoire que ſon Armée venoit de gagner ſur celle de M. de Savoye : ce Maréchal n'oublia pas de lui marquer la maniere dont M. le Duc de Vendoſme, auſſi-bien que

M. ſon frere, y avoient contribué pour la rendre complette.

Si les Hiſtoriens & les Poëtes ne ſéparent jamais Caſtor & Pollux, ces deux fils de Jupiter, qui firent de ſi belles actions dans la Colchide, pour la Conquête de la Toiſon d'or, il y auroit quelque eſpece d'injuſtice, en faiſant l'éloge de M. de Vendoſme, de taire ce qu'a fait en pluſieurs rencontres M. le Grand Prieur de France, ſon frere.

Se trouvant à la tête de la ſeconde ligne qu'il commandoit dans la journée de la Marſaille, il vint avec une impetueuſe vivacité ſe mêler avec la droite de M. de Savoye : il reçût dans l'ardeur du combat un coup de carabine qui lui traverſa la cuiſſe; & neanmoins, malgré l'épuiſement de ſon ſang, malgré les fréquentes inſtances du ſage & zelé Maréchal de Catinat, qui le preſſoit de ſe faire panſer,

il ne laissa pas de poursuivre les Ennemis pendant une heure, & ne voulut pas quitter son poste, que la Bataille ne fût gagnée.

Dés sa premiere campagne il avoit déja donné de favorables préjugez de ses belles qualitez, lorsqu'il accompagna à Candie M. le Duc de Beaufort son oncle, dont la renommée a fait tant de bruit dans le monde, par la valeur de ses exploits : on sçait que toute la Chrétienté a regretté la perte de ce vaillant Prince.

Le Grand Turenne, dont tout le monde convient qu'il ne donnoit jamais de vaines loüanges à une fausse bravoure, le crût digne d'être remarqué par ses surprenantes actions au combat de Sint-Zeim. Que ne fit-il pas aussi au fameux passage du Rhin ? où l'élite de la Noblesse Françoise parut avec tant d'éclat, & qu'il traversa à la nage à côté du Maréchal de Vivonne,

rompant ſes flots bruyans & écumans ; & comme ſi les plus grands dangers avoient excité dans ſon cœur un nouveau courage, avec quel feu guerrier ne ſe lança-t'il pas ſur les retranchemens des Allemands, dés qu'il fut de l'autre côté du rivage !

Il ne ſe diſtingua pas moins au Siege de Valenciennes, où il étoit Ayde de Camp de LOUIS LE GRAND, lorſque les Grenadiers ſe preſentent pour attaquer l'ouvrage du pâté, & où ils avoient beſoin d'un Commandant qui leur inſpirât le courage par ſon exemple, & qui ſe jettât le premier ſur les Ennemis ; ce que fit M. le Grand Prieur. Le Roy fut ravi qu'il lui apprît le premier la nouvelle d'une ſi importante & ſi vive expedition, dans laquelle ce Prince avoit cueilli tant de lauriers.

Il ſe fit encore loüer & admirer à la tranchée, aux aſſauts & aux attaques

attaques du Siege de Mons, où il ſervoit en qualité de Maréchal de Camp.

M. le Maréchal de Luxembourg qui avoit pour lui non ſeulement une eſtime ſinguliere, mais même un fond de tendreſſe, loüa les merveilles qu'il avoit faites dans la Bataille de Fleurus, & le choiſit pour porter au Roy un détail exact de ce qui s'y étoit paſſé.

M. le Maréchal de Noailles ayant été obligé par ſa maladie de quitter en 1695. le commandement de l'Armée du Roy en Catalogne, Sa Majeſté y envoya M. le Duc de Vendoſme pour la commander; il y vola, mais en quel état trouva-t'il les principales Places? Girone inveſti, Caſtelfollit aux abois: à des maux ſi preſſans il falloit de prompts remedes; l'ardeur, la prévoyance, les ruſes militaires, l'audace, tout fut employé avec ſuccez à une expedition de

cette importance : le Siege de devant Girone fut levé, & on empêcha Castelfollit de se rendre.

Le Gouverneur de cette derniere Place ne sçachant pas que M. de Vendosme fût arrivé pour commander l'Armée de Catalogne, écrivit à M. de S. Silvestre Lieutenant General, que s'il n'étoit secouru dans quatre jours, il lui seroit impossible de tenir davantage. M. de Vendosme lui fit cette réponse en peu de mots : *Jattaquerai mardi sans faute l'Ennemi.* LOUIS DE VENDOSME. Le soldat à qui il donna dix-huit Loüis, & qui portoit ce Billet dans un des boutons de son juste-au-corps, rentra dans la Place, & fit concevoir aux Assiegez de grandes esperances. Bon, bon, dirent les » Officiers & les soldats Suisses à » qui on expliqua ce que signifioit » le contenu de ce Billet, tant » mieux, le brave Loüis de Ven-

dosme vient à nôtre secours ; «
courage, camarades François, «
combattons en gens de cœur. «

La veille de l'attaque, M. de Vendosme passa la plus grande partie de la nuit sur une pierre, enveloppé dans son manteau, & le lendemain il donna ses ordres au Comte de Poitiers, d'aller attaquer les postes avancez avec les Grenadiers & son Regiment de Dragons ; l'ardeur de ces troupes fut si grande, que ce Comte lui dit: Monseigneur, je ne puis retenir mes gens. *Tant mieux*, lui répondit M. de Vendosme, *Marche les piquets, allons à l'Ennemi.*

Avec quelle diligence, avec quelle valeur n'alla-t'il pas affronter les Assiegeans dans des montagnes escarpées & presqu'inaccessibles, forçant & réduisant à une honteuse fuite tout ce qui paroissoit dans ces postes. Il y avoit une cassine dont il se rendit le maître,

un Colonel y fut tué, deux Capitaines se rendirent prisonniers, avec un grand nombre de soldats qui la gardoient; ensuite il emporta d'emblée la Chapelle: il s'attendoit le lendemain à un rude combat, par l'avantage des postes que les Assiegeans occupoient, mais ils se retirerent, & le blocus de devant cette Place fut levé.

Soit pour sauver leur honneur dans une fuite si brusque, soit parce qu'ils se sentoient superieurs en troupes, soit parce que le Viceroy sçavoit que l'Amiral Russel devoit lui débarquer un puissant renfort d'Infanterie, ils marcherent vers Palamos pour en faire le Siege: mais ils devoient se souvenir qu'ils avoient à combattre contre un General, qui seul valoit plus de dix mille hommes, & que quoiqu'ils en eussent prés de trente mille, ils pouvoient estre vaincus par onze mille que ce Heros comman-

doit,

Ils assiegerent donc Palamos dans les formes : mais ce qui réjoüit beaucoup M. de Vendosme, fut qu'il lui arriva trois Bataillons de milice, lorsqu'il étoit campé à Palo ; ce qui lui donna occasion de faire répandre des billets dans l'Armée Espagnole, pour y faire courre le bruit que le Grand Prieur venoit incessamment le joindre avec 8000. hommes embarquez sur une flotte qui avoit mis à la voile à Toulon. Qu'on vainque son Ennemi par la ruse, ou par la force & le courage, qu'importe, dit Virgile, pourvû qu'on le vainque? *Dolus an virtus quis in hoste requirat?*

Ce bruit s'étoit répandu dans son Armée, les deserteurs asseuroient fortement que l'Avant-garde étoit déja arrivée, & que le reste devoit au premier jour se rendre au Camp de Paolo. Une nouvelle si surprenante jetta tant de terreur dans l'Armée d'Espagne,

qu'elle leva le Siege de devant Palamos. Peut-on se figurer une plus belle victoire ? où sans marche, sans dépense, sans combat, sans perte d'hommes, on fait si précipitament déloger ses ennemis ? Ce fut cependant ce que fit Loüis-Joseph de Vendosme, dés la premiere Campagne où il commanda en chef, & qu'il finit si glorieusement, quoiqu'il n'eût qu'onze mille hommes, encore n'étoit-ce en partie que des milices.

L'année 1696. ne lui attira pas moins de réputation. Il y eût en Catalogne plusieurs actions & coups de main où il eût toûjours l'avantage. Il marcha de Villobi avec un détachement de son Armée, pour combattre le Landgrave de Hesse d'Armstat, campé à Massonet avec 5000. chevaux, & 2. des meilleurs bataillons Espagnols. Ce General de l'Armée d'Espagne eut avis de la marche du Duc de Ven-

dosme ; il fit toute la diligence possible pour gagner ses retranchemens d'Ostalric où étoit le reste de son Armée. Mais nonobstant cette marche précipitée, le Duc de Vendosme le joignit dans une petite plaine, avec les Carabiniers, les Dragons & les Grenadiers.

Quel charmant spectacle ! quelle suite de combats & de victoires s'offrent ici à nos yeux dans la celebre journée de Massanet ! M. de Vendosme pour marcher avec plus de diligence & moins d'embarras, n'avoit point de canon ; le combat fut sanglant, les Espagnols y perdirent deux mille trois cens hommes, on leur prit plusieurs étendards, avec des Officiers de distinction, parmi lesquels étoit le Comte de Tilli, Commissaire General de la Cavalerie Valonne, qui avoit reçû un coup de pistolet sur le visage, à la tête de son Regiment qui y

fut défait : ce qu'il y a de ſurprenant dans le gain de ce combat, eſt que toute l'action ſe paſſa ſous la mouſquetterie & l'artillerie des retranchemens des Eſpagnols, ſans qu'il en ſortît un ſeul.

Avec quel ordre & quelle audace guerriere ne décampa-t'il pas enſuite du camp de Tordero, pour aller camper ſous Girone à la droite du Ter, où il fit un fourage general, pendant lequel il fut engagé à un grand combat que les Eſpagnols perdirent ! Le Duc de Vendoſme fit démolir les murailles & raſer les tours de toutes les petites Places qui étoient prés de la mer, afin qu'elles ne ſerviſſent plus de retraite aux Eſpagnols.

Tout le pays du côté de Maſſanet ſe rendit à M. de Vendoſme, que l'on peut comparer à Marcellus, avec d'autant plus de juſtice, que l'hiſtoire de ce fameux Romain eſt dans beaucoup de faits ſembla-

ble à la sienne. Aprés avoir donné un combat, il en recommençoit un autre; on le croyoit éloigné, lorsqu'il étoit en presence de l'Ennemi : Annibal étoit si vivement pressé par ses frequentes attaques, quoiqu'il changeât souvent de logemens, comme s'il avoit voulu éviter le combat, que se voyant pressé d'en venir aux mains, il s'écrioit : O Dieux! quel homme est-ce ici? il ne met point d'intervale entre la gloire de ses succez, & son courage à poursuivre ses victoires.

Bel éloge qu'un si grand Homme donnoit à son redoutable Rival! aussi quand il parloit de Fabius & de Marcellus, il regardoit le premier comme son Maître (dit Plutarque) & le second comme son Antagoniste; l'un l'empêchoit de faire du mal, & l'autre lui en faisoit effectivement.

On ne peut parler de la Cam-

pagne de 1697. ſans admirer M. le Duc de Vendoſme dans la priſe de la fameuſe Barcelone. En quel temps l'aſſiegea-t'il ? quels ſoldats bordoient ſes remparts, & défendoient ſes baſtions & ſes murailles ? cette Ville qu'on regardoit comme un boulevard inacceſſible. Tous les Hiſtoriens demeurent d'accord que ç'a été un des Sieges des plus celebres qu'on ait vû, & le plus digne de l'attention de toute l'Europe, qui étoit fort partagée ſur ſon bon & ſon mauvais ſuccés; la garniſon qui défendoit cette Place, étoit de quinze mille hommes, de cette ancienne Infanterie Allemande & Eſpagnole, celle-ci auſſi ferme & intrepide que celle de Rocroy. Les Generaux qui commandoient cette belliqueuſe garniſon, étoient le Landgrave de Heſſe d'Armſtat, & ſes Lieutenans, le Comte de la Corſana & le Marquis de la Florida, des

plus habiles Capitaines d'Eſpagne, Les Bourgeois par une obſtinée fureur étoient réſolus de tout riſquer & de tout perdre, plûtôt que de ſe rendre : on diſputoit le terrain pied à pied, & les Aſſiegez tantôt repouſſez, tantôt ayant le deſſus, perdoient & regagnoient des ouvrages que le Duc de Vendoſme leur avoit emportez. Il avoit tout au plus vingt-ſix mille hommes, en comptant les troupes de la Marine & les milices qui lui étoient venuës du Languedoc.

D'ailleurs Velaſco, Viceroy de Catalogne, qui commandoit trois mille chevaux ſoûtenus par trois Corps ſéparez de vingt mille Sommetans ou milices du pays, flattoit les Barcelonois d'un prompt ſecours, par une bruſque & ſubite irruption, tandis que de leur côté ils attaqueroient les lignes des François : mais le Dieu des Armées étoit avec ce Joſué. Nos arrieres-

neveux croiront-ils jamais que M. de Vendosme averti par ses espions de la résolution de ce Viceroy, se jetta sur lui à la pointe du jour, avec une si sage, mais si vive impetuosité, qu'il le contraignit de se sauver en chemise, tant il se trouva étourdi & comme hors de lui-même ? ses gens furent taillez en pieces, & le reste fait prisonnier. N'est-ce pas en pareille occasion que Virgile a dit, que la crainte donne des aîles aux pieds : *Pedibus timor addidit alas* ? Mais pour parler le langage de l'Ecriture, n'est-ce pas là ce qu'elle appelle, le glaive du Seigneur, & le glaive de Gedeon ? *Gladius Domini, & gladius Gedeonis.* Ce coup imprevû desola tellement les Assiegez, que dés qu'on eût commencé à donner l'assaut aux bréches des deux bastions, ils capitulerent & se rendirent.

Si aprés cette heroïque expedi-

tion de Barcelone, il prend en 1702. le commandement de l'Armée d'Italie & de Piedmont, il s'ouvre un nouveau champ de Batailles, de Sieges & de Victoires, parce que sa sagesse, sa vigilance, son zele & son courage reglent toutes ses démarches.

Autant qu'il donna de chagrin au Prince Eugene, en l'obligeant de lever le blocus de Mantouë, & de passer les rivieres de la Quessa & de la Mella, pour se retirer avec assez de précipitation dans le *Seraglio* ou Serrail, autant il se procura de gloire d'écarter un tel ennemi à la tête de ses troupes Allemandes, si aguerries & retranchées si avantageusement derriere l'Oglio.

Aprés que le Duc de Vendosme eut fait une marche si hardie & si heureuse, le Prince Eugene leva le blocus de Mantouë; investie par qui? par les mêmes Allemands qui

avoient eu tant d'avantages dans plusieurs expeditions précedentes. En quel temps ? en un temps où il occupoit de si bons postes. M. le Duc de Vendosme crût que M. le Prince Eugene lui feroit tirer l'épée à Bordollanno, où nôtre Generalissime fit construire un pont en sa presence sur la même riviere d'Oglio qu'il passa.

L'Histoire de la Ligue raporte, que le Duc de Mayenne avoit comme bloqué l'Armée d'Henry le Grand, auprès des murailles de Dieppe, jusques-là qu'il avoit écrit partout, qu'il tenoit le Bearnois enfermé dans un lieu d'où il ne pourroit se sauver qu'en se jettant dans la mer : la chose arriva neanmoins tout autrement ; le Duc qui étoit à la tête des troupes de la Ligue, perdit la Bataille & fut obligé de lever le Siege de Dieppe en Normandie.

Ne diminuons rien de la gloire

dûë à M. le Prince Eugene ; mais s'il avoit eu à combattre un General moins redoutable que M. de Vendoſme, qui portoit encore dans ſes veines le ſang tout boüillant d'Henry IV. n'auroit-il pas pris d'autre réſolution ? Tout lui étoit favorable dans l'état où il ſe trouvoit, le courage de ſes troupes, les retranchemens des rivieres, les meilleurs poſtes dont il s'étoit emparé ; tous ces avantages devoient l'animer à une vigoureuſe réſiſtance. Il pouvoit diſputer le terrain pied à pied & la conſtruction de ce pont, ou tout au moins faire acheter bien cherement la victoire, s'il venoit à la perdre.

Les grandes journées de la Vittoria & de Luzara, ſous les ordres de Philippe V. n'étoient-là, ce ſemble, encore que des eſſais de nouveaux combats & de nouvelles victoires. Combien par-là de projets faits par

les Ennemis, rendus inutiles? Combien de mesures rompuës par la prise de Luzara & de Guastalla, & la libre communication du Cremonois avec le Mantoüan.

Combien de tristes jours & de mauvaises nuits a-t'il fait passer aux Princes les plus braves & aux plus fameux Generaux des Alliez? ici il emporte d'emblée des Places qui eussent pu faire quelque résistance, là il traverse les montagnes du Trentin, comme Jonathas qui montoit en grimpant avec les pieds & les mains sur les rochers escarpez où étoit une garnison de Philistins qu'il mit en desordre : *Ascendit Jonathas manibus & pedibus reptans*. 1. Reg. 14. v. 13.

M. le Duc de Vendosme de même gagne des hauteurs presqu'inaccessibles; il prend des Châteaux que tout autre eût cru imprenables; il bombarde la ville de Trente avec les mêmes bombes des

Allemands, qu'il avoit trouvées ſur ſa route. Ayant été averti dans le Tirol, du Traité fait entre M. le Duc de Savoye & le Miniſtre de l'Empereur, auquel les deux Couronnes ne s'attendoient pas, le Duc de Vendoſme laiſſe le commandement de l'Armée aux Lieutenans Generaux, avec ordre de brûler quelques endroits du pays, s'embarque ſur Lac de Garde, & ſe rend à San-Benedetto où étoit M. le Grand Prieur; il y fait à minuit deſarmer les troupes de ce Duc, & le met hors d'état de profiter de ſa deſertion. Tantôt il défait à S. Sebaſtien trois mille Cavaliers & Dragons commandez par le General Viſconti, qui ſe ſauve avec une petite troupe dans les montagnes de Gênes. Tantôt aprés une ſurprenante diligence il joint l'Arriere-garde du Maréchal de Staremberg ſur le rivage de la Bormida, où il lui taille en pieces

une partie de son Armée de vingt-deux mille hommes, pendant que l'autre passe la riviere sur le pont, qui rompt & entraîne un Regiment. Le Duc de Vendosme lui fait huit mille prisonniers dans cette marche & dans l'action. Ensuite ayant passé le Pô à Casal en presence de M. de Savoye, il emporte Verceil, cette Place si forte, dont les Fortifications avoient coûté des sommes immenses à ses Ancêtres, & qu'il fait sauter presque sous ses yeux. Je passe sous silence la prise d'Ivrée & du Fort-Barraux.

Partout où aille nôtre Generalissime, rien ne lui résiste. Verruë, cette Place qu'on croyoit imprenable, tombe sous ses impetueux efforts, au milieu des frimats, des neiges & d'un froid glaçant, & malgré tous les secours que M. le Duc de Savoye donnoit à cette Place, par le pont de communication qu'il

s'étoit conſervé. Comparez ces expeditions de M. de Vendoſme avec celles du vaillant Annibal, vous y trouverez beaucoup de raport, & s'il y a quelque difference, elle eſt toute à la gloire de nôtre Heros.

Les Auteurs qui ont parlé de ce Prince Carthaginois, (*Cornelius Nepos & Plutarque*) ont regardé comme un prodige de force & de bonheur, ſon paſſage dans les Alpes, malgré les neiges & les montagnes qui les lui rendoient preſqu'inacceſſibles, & qu'il fit couper avec le fer & le vinaigre. Il prit Turin & les autres Villes qu'il trouva ſur ſon paſſage.

Nôtre Annibal François paſſe de même les Alpes, avec cette difference, que l'un, qui ne trouvoit preſqu'aucun ennemi ſous les armes, emportoit ſans réſiſtance des Villes qui n'avoient preſque pas de fortifications; & que l'autre

attaque des terribles ramparts & des rochers escarpez, dont la cime perce les nuës, & que de grosses Armées soûtenoient.

Ceux qui sçavent l'Histoire, se souviendront encore en cette occasion de ce fameux Siege de Tyr, & de la prise du rocher d'Aorn par Alexandre le Grand, dont la plûpart des Generaux étoient d'avis qu'il levât le Siege de devant ces deux Places, qu'ils disoient être imprenables, & que ce sublime Guerrier, ce Conquerant de l'Asie, qui fut le plus grand des mortels, ne laissa pas d'emporter par sa patience & par la fermeté de son intrepide courage.

Quels obstacles ne lui oppose point à son retour d'Allamagne en Italie, le Prince Eugene, General vif, adroit & entreprenant ; le Duc de Vendôsme le repousse vivement, lorsqu'il veut tenter le passage du Mencio ; il le chasse

ensuite des Treize Navilles, & l'empêche, quelque tems aprés, par sa fermeté & ses sages précautions, de passer l'Adda au Paradis, où il avoit jetté un pont qu'il replia. Le Duc de Vendosme gagna le lendemain sur lui, par sa vigilance, son ardeur & son courage, la fameuse Bataille de Cassano, qui se donna sur l'Adda : les attaques & les défenses furent vives de part & d'autre, dans cette immortelle journée : ces deux Athletes ne manquoient ni de courage, ni de sagesse ; mais l'un fut contraint de ceder à l'autre, sept mille Allemands resterent sur le Champ de Bataille : on leur fit dix-huit cens prisonniers, & presque tous leurs Officiers Generaux y furent tuez ou dangereusement blessez ; M. le Prince Eugene fut blessé au col & à la jambe ; M. le Duc de Vendosme eut douze Officiers, tant Generaux, que de ses gens, ou de l'Etat

Major, tuez à ſes côtez, avec le Colonel Ameſſaga; il reçût lui-même cinq coups de fuſil : mais ils ſembloient perdre leur force, comme s'ils n'euſſent oſé le toucher.

On dit du grand Achille, Prince Grec, que, lorſqu'il étoit encore enfant, ſa mere l'ayant plongé dans le Stix, le rendit invulnerable, hors le talon par où elle l'avoit tenu. L'un des coups que reçût M. de Vendoſme, lui coupa l'étrier, d'autres ſa cocarde, le bord de ſon Chapeau, la roſette de ſa botte droite & le pli de ſa gauche, mais cet Achille ne reçût aucune bleſſure mortelle; ſon cheval bay, que LOUIS LE GRAND lui avoit envoyé, & ſur lequel il combattit dans cette Bataille, tomba ſous lui, tout percé de coups.

On ajoûte de ce Heros Grec, que ſes Armes, que Vulcain lui avoit fabriquées, étoient impenetrables;

mais nous dirons dans la ſuite de cet éloge, que M. de Vendoſme ayant reçû, dés ſa plus tendre jeuneſſe, de Madame ſa grande-mere, un morceau de la Vraie Croix, c'étoit pour lui des armes incomparablement meilleures que celles de Vulcain. Vous le protegiez viſiblement, ô mon Dieu! & Vôtre Divine Majeſté avoit gravé ſur le front de ce Prince, un ſigne que l'Ange Exterminateur reſpectoit dans les plus ſanglantes mêlées.

N'oublions pas ſurtout de dire à ſa loüange, que ſi Chiron ne nourrit Achille que de la moëlle des lions (ce qui lui donna un courage ſuperieur à celui de tous les autres lions) nôtre Heros ſemble n'avoir point eu d'autres alimens: & ſi les Hiſtoriens parlant des plus fameux Capitaines de l'Antiquité, les comparent à ce vaillant Achille, nôtre Generaliſſime s'eſt toû-

jours rendu tres-digne de ce glorieux Paralelle.

LOUIS LE GRAND, à qui le Duc de Vendoſme rendit compte à ſon arrivée à Verſailles en 1705. de tout ce qui s'étoit paſſé en Italie, ne pouvoit aſſez admirer ſa valeur, ſa prudence, ſon zele & ſes ruſes militaires. Comme il étoit tres-neceſſaire en Italie, il ne reſta qu'un mois en France; & dés qu'il y fut retourné, il aſſembla ſes troupes, & marcha aux Ennemis avec une ſi vive ardeur, qu'elle lui promettoit un heureux ſuccés de ce qu'il avoit eu l'honneur de dire à LOUIS LE GRAND & à Monſeigneur le Dauphin avant ſon départ, que s'il trouvoit les Ennemis, il les battroit ſuivant toutes les apparences. Il les battit en effet; & quoique les Allemands ſe fuſſent défendus avec beaucoup de courage, ils perdirent prés de quatorze mille hommes que M. de Vendoſme leur défit le

comme il l'avoit promis, dans la Bataille de Calcinato qu'il gagna, avec un grand nombre de drapeaux qu'il envoya au Roy.

M. de Vendosme n'imita pas la conduite de beaucoup d'autres qui ne sçavent point profiter de leurs victoires en faisant des ponts d'or à leurs ennemis. Cet habile General, aprés avoir gagné la Bataille de Calcinato, suivit les Ennemis pendant trois jours, en les harcelant terriblement,& leur faisant de tout côté des prisonniers.

Aprés la perte de cette Bataille, le Prince Eugene arriva de Vienne à Salo, tres-mortifié de ce qu'il lui avoit ôté l'esperance de secourir M. de Savoye, qui à peine pouvoit sauver Turin, sa Ville Capitale, de la fatale destinée de ses autres Places.

Ne dérobons rien à la gloire de ces deux grands Hommes : on connoît leur habileté, leur courage,

leur experience, leur long uſage de toutes les ruſes de la guerre ; mais avec tous ces talens politiques & militaires, ils ont trouvé en la perſonne du Duc deVendoſme, un General plus habile & plus heureux qu'eux.

Le deſſein du Duc de Vendoſme étoit de fondre ſur le Prince Eugene à Salo ; mais comme ce General ne jugea pas à propos de l'y attendre, pour marcher avec plus de diligence & s'échapper de ſes mains, il jetta ſon canon & toutes ſes proviſions dans le Lac de Garde, & fut ſe retrancher au-delà de l'Adige.

Pendant quatre années M. de Savoye & le Prince Eugene n'ont pû avoir ſur nôtre Heros aucun avantage ; nul des projets qu'ils formerent, l'un à Creſcentin ſur ſon quartier general devant Verruë & l'autre à la Madone des Graces, où ils s'étoient flattez de le faire en-

lever, ne leur réüssirent pourtant pas, tant le Duc de Vendosme étoit adroit à les prévenir; & ayant dés le commencement de la Campagne (le 19. Avril 1706.) fait de si grands prodiges à Calcinato, que ne pouvoit-on pas attendre de lui dans la suite, s'il eût resté en Italie?

Son retour en France aprés le gain de cette fameuse Bataille ne donna pas moins d'esperance que de joye à M. de Savoye & au Prince Eugene qui se virent délivrez de leur fleau. Les Espagnols & les François ne se souviendront qu'avec regret de la fatale journée de Ramilly; mais on connoîtra en même temps de quelle utilité étoit la presence du Duc de Vendosme en Flandres, où on l'envoya recueillir les debris des forces des deux Couronnes à Ramilly, comme l'unique ressource des troupes consternées, le rempart des affaires presque desespe-

rées, & le restaurateur du nom François, pour arrêter les rapides conquêtes des Alliez. Autant que son prompt départ affligea l'Armée d'Italie, autant donna-t'il de joye & de courage à celle des Païs-Bas, qui reprit sa premiere ardeur, qui sembloit auparavant toute éteinte.

Ce n'étoient plus les mêmes soldats Espagnols & François abatus de leurs grandes pertes, c'étoient des lions qui s'animoient au combat les uns les autres, & qui jugeant du futur par le passé, se croyoient invincibles sous un General toûjours victorieux, en quelqu'endroit qu'il se rencontrât. M. le Duc de Vendosme avoit cependant à faire tête à de fiers & redoutables Ennemis, commandez par Mylord Marleboroug, qui en tres-peu de temps avoit pris les meilleures Places des Païs-Bas. Ses surprenans progrez avoient alarmé

les frontieres de ce côté-là, & c'étoit contre lui que M. le Duc de Vendosme devoit mesurer ses forces; & quoiqu'à la tête du debris de Ramilly, il fut toûjours dans la résolution de secourir Menin & Ath; il prit la liberté d'en mander à LOUIS LE GRAND les raisons, par des fréquens Couriers: mais Sa Majesté Tres-Chrétienne ne l'ayant pas jugé à propos, le Duc de Vendosme en demeura-là, ensorte que la prise de Menin & d'Ath furent à ce Herculé Anglois, comme deux colonnes audelà desquelles il ne pût jamaïs aller, pendant le temps qu'il l'eût pour unique adversaire. Il s'étoit promis de faire encore pendant trois mois, des Sieges qui lui réussiroient: mais les mouvemens audacieux du Duc de Vendosme arrêterent cette impetuosité guerriere. J'aurois battu les ennemis, dit ce Mylord, si j'avois eu affaire

à tout autre Rival ; mais pour celui-ci, je me contenterai de me défendre. Ce fut par là que finit cette Campagne aprés Ramilly.

Le commencement & la fin de la suivante n'attirerent pas moins de gloire à M. de Vendosme. Mylord Marleboroug ayant sçû qu'il étoit en marche, dit qu'il donneroit cinq cens Loüis d'or, à celui qui le premier lui apporteroit la nouvelle qu'il étoit sorti des lignes de Mons. Il en sortit en effet, mais ce fut pour se faire admirer des deux Armées, par les mouvemens qu'il fit faire à celle de LOUIS LE GRAND.

Aprés avoir décampé de Gemblours, il alla camper à Senef, où l'on crût qu'il y auroit un action par la proximité des deux Armées. Le General Anglois superieur de plus de trente-six mille hommes, parut le long d'un bois à la tête d'une colonne d'Infante-

rie, & côtoya l'Armée de France pendant deux jours & deux nuits, ſans rien entreprendre, avec une Armée de cent mille hommes, qui avoit la Campagne précedente conquis tant de Villes.

Au décampement de Senef, pour aller camper à Chévres prés d'Ath, ce General Anglois parut encore à la tête des Dragons, des Grenadiers & de ſa meilleure Cavalerie, dans le deſſein de charger l'Arriere-garde du Duc de Vendoſme dans la plaine de S. Denis: mais il fut fort ſurpris de voir que M. de Vendoſme avoit pris cette ſage précaution, de faire faire à ſes troupes un demi tour à droit, afin d'occuper un bois ſur ſa gauche, & de marcher, pour aller à lui tambour battant, à la tête de ſes Dragons & de ſon Infanterie, à qui il avoit fait diſtribuer dans cette plaine de la poudre & des balles. On crût qu'il y auroit quel-

que choc, s'il n'y avoit point de Bataille rangée ; mais M. de Marleboroug s'étant contenté de se montrer, se retira. O Campagnes dignes d'un Scipion, qu'il venoit de faire en Italie? Quoi de plus glorieux que d'en ajoûter encore une semblable à celle d'un Fabius en Flandres!

Quel avantage neanmoins ce General Anglois ne pouvoit-il pas esperer ! l'Armée de France étoit entierement affoiblie par le gros détachement qu'on avoit été obligé de faire, afin de renforcer les troupes que commandoit le Maréchal de Tessé à Toulon, Mylord Marleboroug n'osa faire aucune tentative. Par ce moyen M. le Duc de Vendosme finit la Campagne sur les terres ennemies, où il fit subsister l'Armée du Roy avec de si heureux succez, qu'elle alloit fourager jusques sous les palissades d'Ath.

Sous Jonathas, de quelque côté

que Saül tourne ſes armes, ſoit contre les Moabites & les Ammonites, ſoit contre les enfans d'Edom & les Rois de Soba, il en revient victorieux. Sous le Duc de Vendoſme, de quelque côté que LOUIS LE GRAND tourne les ſiennes, il remporte des avantages preſqu'ineſperez.

Il y auroit tout ſujet de s'en étonner, ſi Dieu n'avoit été avec ce Heros, & s'il n'avoit eu autant de bonté que de ſageſſe. Cette bonté dans un Chef qui commande, a de grands charmes, & l'affection qu'il ſe concilie, eſt, dit Seneque, un rempart qu'on ne peut forcer. Quelle autorité eſt mieux établie, quelle domination a de plus ſolides fondemens, que celle que l'amour & le reſpect ſoûtiennent, dit un Ancien? Un Particulier bien enfermé dans ſa chambre, n'eſt pas plus en aſſûrance, que l'eſt un General qui ne craint rien pour

ſoy, & pour qui tous ceux à qui il commande, craignent.

Tel étoit le Duc de Vendoſme; il regardoit ſon Armée comme ſa famille, il l'aimoit tendrement, il ſe faiſoit un plaiſir ſingulier de lui témoigner combien elle lui étoit chere. Le ſoldat de ſon côté, ſoûmis autant par affection, que par devoir & par reſpect, aimoit un General ſi aimable, & eût voulu répandre juſqu'à la derniere goute de ſon ſang, pour lui épargner le ſien. Dés qu'il donnoit ſes ordres, tout marchoit à ſa parole, tout étoit prêt au premier ſignal, les fléches étoient aiguiſées, les arcs étoient bandez; un ſeul homme remuoit cette vaſte machine, une ſeule ame animoit ce grand corps: Qui ne ſe ſeroit fait un plaiſir d'obéïr à un ſi digne Chef?

Il ne fatiguoit pas ſes troupes par des marches indiſcretes, & pour ſatisfaire ſon impatiente bi-

zarerie ; il ne les ramenoit pas le ſoir dans le même camp d'où il les avoit fait ſortir le matin. Sa bonté étoit ſi grande, qu'il auroit voulu leur épargner les plus rebutantes fatigues de la guerre, & on peut dire de lui ce qu'on remarque de Xenophon.

Il fut un jour obligé de franchir un paſſage fort difficile, pour aller à l'Ennemy qui le lui diſputoit: ſes ſoldats étoient fort las, & ſa bonté fut ſi grande, qu'il crût devoir leur témoigner qu'il vouloit partager avec eux leurs peines. Il mit pied à terre, prit au bras ſon bouclier, & ſe mettant à leur tête, il leur fit connoître qu'il vouloit bien oublier ſon rang, & ſe rendre en quelque maniere leur ſemblable. M. de Vendoſme a imité en beaucoup de rencontres cet exemple d'humanité & de bonté ; auſſi a-t'il merité qu'on dît de lui comme de Xenophon, qu'un tel Chef peut

tout entreprendre, tout achever, & même tout vaincre.

Il ne s'agit pas toûjours de se rendre inaccessible par sa grandeur, il faut que la bonté en tempere quelquefois l'éclat, & qu'elle en éloigne la dignité. Si M. de Vendosme se rendoit populaire, ce n'étoit pas par des familiaritez indignes d'un Prince, ni d'un Generalissime, c'étoit par une humanité toute héroïque, qui lui gagnoit les cœurs de tous ceux qui avoient l'honneur de l'aprocher. Peut-on donner de plus sensibles marques de cette bonté, que celles que tant de gens ont ressenti ?

Faloit-il dans l'occasion faire plaisir à ceux qui avoient besoin de sa protection ? il le faisoit de si bonne grace, avec des manieres si obligeantes & si genereuses, que c'étoit lui faire plaisir quand on lui demandoit quelque grace. Faloit-il s'informer de ce qui se passoit pour

encourager les uns & soulager les autres ? il s'entretenoit souvent avec ses vieux Dragons & Fantassins, pour aplaudir les belles actions qu'ils avoient faites, & les encourager par ses liberalitez.

Faloit-il ouvrir son cœur à la compassion sur les blessez & les mourans ? il se transportoit dans les Hôpitaux de son Armée, pour voir panser les blessures de ses soldats ; il prenoit un soin particulier de leur guerison, & il paroissoit comme un Roy au milieu de son Armée, pour être le consolateur des affligez. C'est l'éloge qu'un Prince, parmi les Orientaux, se donne à lui-même, & l'exemple que S. Loüis lui avoit marqué.

Faloit-il se faire tout à tous ? il sçavoit parler à un chacun selon son talent ; il s'entretenoit de négociation avec les Politiques ; de marches, de campemens, de Sieges & d'assauts avec les Officiers &

les Generaux ſubalternes ; de Mathematiques & de Fortifications, avec les Ingenieurs ; d'Hiſtoire & de Geographie avec les Hiſtoriens.

Faloit-il ſe relâcher quelquefois de la rigueur des Loix de la guerre, quand un ſoldat avoit paſſé les bornes des défenſes & de la diſcipline militaire, ſous prétexte que le cas n'étoit pas conſiderable, & qu'il avoit auparavant fait quelques belles actions ? il lui pardonnoit ſa faute ; ou quand on l'avoit puni, il témoignoit qu'il étoit bien aiſe de n'apprendre la faute qu'avec la punition, ſi les regles ne lui permettoient pas de faire grace.

Il avoit un caractere de bonté ſi viſiblement marqué ſur ſon viſage, qu'il ne lui étoit pas plus difficile de ſe faire aimer & obéïr, que de commander. On voyoit briller dans ſa noble phyſionomie un air auguſte, martial & agreable tout enſemble, qui fai-

ſoit entrevoir je ne ſçai quoi de grand dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Il étoit affable à tout le monde, gay dans la converſation, familier, d'un facile accés, ennemi des céremonies, & encore plus du déguiſement.

Chez lui, la vertu & les belles actions avoient tout leur prix ; il les loüoit juſques dans ſes ennemis, lorſqu'ils s'étoient diſtinguez par quelque action d'éclat. Il loüoit même ceux dont la baſſe jalouſie devoit les lui rendre ſuſpects. Dans les relations qu'il envoyoit à la Cour, il relevoit les conſeils & la prudence des uns, la hardieſſe & la bravoure des autres, chacun y avoit ſa place, ſelon les ſervices qu'il avoit rendus ; & il s'oublioit tellement lui-même, par une modeſtie qui n'a guéres d'exemple, qu'on ne ſçavoit preſque pas s'il avoit été préſent à l'action.

Se ſouciant peu de ſe couronner

des lauriers qu'il avoit ſemez dans tous les lieux de ſes paſſages, il étoit ravi que d'autres les partageaſſent, content de faire de grandes choſes ; & accoûtumé à n'en rien dire ; mais malgré ſon modeſte ſilence, ſes actions héroïques iront au-delà de la fatalité des années. On ſçaura & on publiera partout ſa ſageſſe, ſa bonté, ſa fidelité, ſa magnanimité & ſon deſintereſſement, & tous les Orateurs & les Hiſtoriens de la poſterité la plus éloignée, célébreront à ſa loüange les nobles ſentimens de ſa grande ame, pour la gloire des deux Couronnes & l'honneur de ces deux Nations.

Que d'autres faſſent la guerre autant par interêt que par gloire ; que des projets d'une haute & opulente fortune leur faſſent entreprendre de grandes choſes ; qu'ils faſſent acheter & payer cherement leurs ſervices, M. de Vendoſme

toûjours desintereſſé & magnifique, ne cherchoit qu'à faire ſon devoir, ſans attendre d'autre récompenſe que la gloire de l'avoir bien fait. Il pouvoit eſperer, demander, ſolliciter ; cependant il ne ſollicitoit & ne demandoit rien, parce qu'il s'étoit même ôté le droit d'eſperer. On ſçait qu'il a genereuſement refuſé ce qu'on vouloit lui offrir par reconnoiſſance ; & contre l'uſage commun, il faiſoit ſouvent la guerre à ſes dépens.

Vous pourriez rendre ce témoignage à la verité, Veuves deſolées qui avez perdu vos maris dans le Champ de Mars, & qui avez été ſi abondamment ſoulagées par ce genereux Heros. Il vous eſt permis aprés ſa mort, de révéler les myſteres des liberalitez qu'il avoit tant de ſoin de cacher pendant ſa vie. Combien de fois, lorſqu'il ſçavoit qu'il y avoit de pauvres Officiers, ſoulageoit-il leur indigence,

& leur épargnoit-il la honte de se faire connoître ! A combien de Dragons, de Grenadiers, de soldats n'offrit-il pas du tabac ! mais comment ? en enveloppant dans du papier des cinq & six Loüis d'or qu'il leur donnoit, tantôt plus, tantôt moins, selon leur different merite.

A la Bataille de Cassano, il apperçût dans le feu un soldat qui s'y distinguoit par une grande valeur, ayant tué plusieurs Ennemis: il n'en dit rien ; mais aprés qu'il eut gagné la Bataille, il trouva le moyen de parler en particulier à ce soldat, & l'ayant loüé de sa bravoure, il lui donna cinquante Loüis.

S'il a été fidelement & promptement servi par ses espions ; s'il a tiré des deserteurs, des prisonniers & des passans quelques éclaircissemens de ce qu'il vouloit sçavoir, comment y a-t'il réussi, si

ce n'a été par ses liberalitez ? Ses espions publioient hautement sa magnificence ; les transfuges venoient du Camp des Allemands & des Anglois lui dire ce qui s'y passoit, convaincus qu'ils en seroient bien récompensez.

Aussi quelques tentatives que l'on fît pour avoir sur lui l'avantage d'un poste, d'un campement, d'un détachement, elles étoient toûjours inutiles ; on le trouvoit sans cesse sur ses gardes, prêt à fondre sur ses Ennemis, comme ces Aigles, qui, soit qu'ils s'élevent au milieu de l'air, soit qu'ils se reposent sur le haut d'un rocher, ne manquent jamais leur proye. Un habile General peut être vaincu, mais il ne lui est pas permis de se laisser surprendre, ni déconcerter à la tête de son Armée : c'est ce que disoit souvent M. de Vendosme. Il trouvoit dans sa magnificence, aussi-bien que dans sa sagesse, de

quoi éviter ces ſurpriſes. Par ſa ſageſſe, il prévoyoit ce que les Generaux ennemis pouvoient faire, comme s'il étoit de leur Conſeil, ſans que de leur côté ils puſſent penetrer dans ſes deſſeins ; par ſa magnificence, il ſe mettoit en état de découvrir ce qui lui eût été caché, s'il avoit été moins liberal.

Par ſa ſageſſe, il ne prenoit que de juſtes meſures ; par ſa magnificence, il ſe rendoit maître de ſes ſoldats, qui connoiſſans ſon grand cœur, ne ſoupiroient qu'aprés le combat, pour témoigner qu'ils n'étoient pas méconnoiſſans des bontez & des liberalitez de leur Chef. Par ſa ſageſſe, il mettoit partout les ordres neceſſaires ; par ſa magnificence, il avoit la conſolation de voir qu'on les executoit avec plaiſir. Par ſa ſageſſe, il ne ſuccomboit jamais ſous le poids des affaires ; par ſa magnificence, il les faiſoit réuſſir ; par ſa ſageſſe,

il se rendoit redoutable à ses plus fiers Ennemis, qui en ont toûjours été vaincus ; par sa magnificence, il gagnoit le cœur des siens, qui ne l'ont jamais abandonné.

Delà est venu cet enchaînement de prosperitez, & cette continuité de bonheur. Je l'ai déja dit en commençant cet Eloge, & je ne puis trop le répeter : peut-on dire de beaucoup de Generaux ce qu'il est vrai de dire à la lettre de Loüis-Joseph de Vendosme, *qu'il n'a jamais été ni vaincu, ni surpris ?* Depuis qu'il a eu le suprême commandement des Armées de Catalogne, d'Italie, de Piedmont, de Flandres & d'Espagne, il sembloit que la rouë de fortune eût à son égard perdu son ancienne volubilité ; & pour parler plus chrétiennement, on peut lui appliquer ces paroles du Deuteronome, *Dabit Dominus inimicos, qui consurgent adversùm te, corruentes in conspectu tuo ;*

per unam viam venient ad te, & per septem fugient à facie tua. Le Seigneur vous donnera l'avantage sur les Ennemis qui s'éleveront contre vous, & ils tomberont en vôtre presence : ils viendront par un chemin, & ils s'enfuiront par sept autres.

Ceux qui se promenent le long des rivieres & des étangs, voyent les animaux & les insectes aquatiques fuïr de côté & d'autre, & se cacher au fond des eaux. Les troupes Allemandes étoient trop aguerries & trop braves, pour se retirer de la sorte aux approches de M. de Vendosme ; au contraire hardies, intrepides, enflées de leurs victoires, elles auroient imité les exemples de leurs fiers & trop temeraires Prédecesseurs, si elles n'avoient eu plus d'humanité.

Juste Lipse dit dans son premier & second Livre de ses Annales, que ces Allemands, ayant à combattre

contre les Romains, ſur qui ils avoient eu quelques avantages, porterent dans leur Camp des fers pour en enchaîner leurs legions : mais ils ſe trouverent fort conſternez, lorſque Germanicus, quoiqu'avec un nombre inferieur, les tailla en pieces. N'inſultons pas à la grande fierté des Allemands, qui ont ſuivi d'autres loix dans leurs guerres avec Philippe V. & M. de Vendoſme; diſons ſeulement qu'ils furent attaquez, pourſuivis & vaincus par un autre Germanicus, que Philippe V. regardoit comme un Prince de ſa famille, l'honorant de ſon amitié &de ſa confiance au ſuprême degré,de même qu'Auguſte faiſoit Germanicus.

Nul Ennemi ne réſiſtoit à ce ſage & magnanime General, qui n'a jamais aſſiegé en perſonne de Places qu'il n'ait priſes, ni donné en chef de combats ni de batailles, qu'il n'ait gagnées; il n'étoit ſuivi

d'aucunes troupes lorſqu'il fut en Eſpagne, aprés la cataſtrophe de Saragoſſe où tout étoit preſque deſeſperé, & c'eſt pourtant *cet homme de plus*, qui ſeul, valant autant que des legions entieres, a fait tant de prodiges : Cet Homme de plus a raſſuré des troupes effrayées, a recueilli celles qui étoient diſperſées, a fait faire promptement de nouvelles levées, & à la tête des troupes Eſpagnoles, dont la plûpart n'avoient jamais vû d'Armées ni manié d'armes, a foudroyé ces redoutables Alliez.

Tite Live, dans ſon troiſiéme Livre, dit de Scipion l'Affricain, qu'étant envoyé en Eſpagne, il reconquit ſur les Carthaginois tout ce vaſte pays en moins de quatre années ; que par la Bataille qu'il donna dans la Bétique, que nous appellons aujourd'hui la fidelle Andalouſie, il rétablit par la grandeur de ſon courage & par ſa ſage conduite

conduite, les affaires les plus désesperées. Ne pourroit-on pas changer ce nom de Scipion en celui de M. de Vendosme ? avec cette difference, que Scipion n'avoit pas à combattre sous les auspices & les ordres d'un aussi grand Prince qu'est Philippe V. Roy d'Espagne : mais on peut dire, que dans l'état où il se trouvoit, ce Generalissime lui étoit aussi necessaire, qu'il lui a été utile.

On demandera sans doute, d'où vient que nôtre Heros a eu partout de si glorieux succez ? d'où vient qu'avec si peu de gens il a desolé tant d'Ennemis ? d'où vient que sans casque & sans cuirasse cét Auguste Imitateur d'Henry le Grand, exposé à tous les dangers, & à la tête de ses troupes, n'a été ni tué, ni dangereusement blessé? Que les politiques, les prétendus esprits forts, & les plus habiles Maîtres de la guerre en jugent de

telle maniere qu'il leur plaira ; quelques réflexions qu'ils faſſent, je remonterai juſqu'à la premiere cauſe, & je leur dirai, que c'eſt que le Dieu des Batailles combattoit pour lui : mais comme je m'imagine qu'ils me répondront que je ne leur apprens rien de nouveau, voici à peu prés l'idée que j'en conçois.

J'ai déja remarqué que M. de Vendoſme avoit reçû de Mme ſa grande mere un morceau de la Vraye Croix, qu'il portoit toûjours ſur ſon eſtomac ; il avoit même une ſi grande confiance à un monument ſi précieux de nôtre Religion, qu'il le regardoit comme un préſage de victoire, & une ſeureté pour ſa perſonne. Ceux qui ſont ſéparez de l'Egliſe Catholique ſe moqueront d'un ſi foible ſecours, pour qui ils ont tant de mépris : mais qu'ils ſe ſoûviennent de ce que tant d'Auteurs tres-dignes de foy

raportent de ce fameux *Labarum* de l'Empêreur Conſtantin.

Dieu, qui lui fit paroître en ſonge une Croix lumineuſe, lui dit que ce ſeroit dans ce Signe qu'il ſurmonteroit ſes Ennemis, *In Hoc Signo Vinces.* Comme il ne comprit pas d'abord ce que ſignifioit cette Viſion, JESUS-CHRIST qui lui aparut la nuit ſuivante, lui dit de faire faire un Etendard militaire, qui repréſentât ce qu'il avoit vû. Ce grand Empereur le fit, il donna Bataille à Maxime, & remporta une victoire complette. Or un morceau de la Vraie Croix ſur l'eſtomac d'un Prince fidéle, ne pourroit-il pas avoir encore plus de force, que ce qui n'en étoit que la repreſentation ?

Nous trouvons dans le quinziéme Chapitre du ſecond Livre des Macabées, que Jérémie donna au vaillant Judas Macabée une Epée d'or, & qu'il lui dit de recevoir

de Dieu ce préſent ; que par-là il humilieroit & perdroit les Ennemis du peuple d'Iſraël. Ne diſons rien qui deshonore les Allemands, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ; mais les heureux & ſurprenans ſuccez qui ont toûjours accompagné nôtre Heros, ont ſuffiſamment fait connoître qu'il a imité ce vaillant Iſraëlite. Nous pouvons même dire, pour finir cet éloge de M. le Duc de Vendoſme Generaliſſime des Armées des deux Couronnes, & reconnu Premier Prince du Sang en Eſpagne, qu'ayant fait de ſi grandes proviſions de toutes choſes dans le Royaume de Valence, & rendu libres & praticables des chemins extraordinairement eſcarpez, il ſeroit entré par trois differents endroits dans la Catalogne, ſi nous ne l'avions pas ſi-tôt perdu.

L'Ecriture remarque encore, que les Juifs ayant apris la mort

de ce fameux Judas Macabée, l'épée & le bouclier de Judée, ils le pleurerent amerement, & qu'aprés l'avoir pleuré pendant plusieurs jours, ils s'écrierent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israel?* Ils ne pouvoient, sans être saisis d'une vive douleur, se representer les importans services qu'ils en avoient reçûs, & la grandeur de la perte qu'ils venoient de faire.

Plus ils rapelloient dans leurs esprits les conquêtes qu'il avoit faites, les victoires qu'il avoit remportées, la terreur & la desolation qu'il avoit répanduës chez les Puissances liguées contre la patrie, plus ils gémissoient sur leur triste sort; & d'abondantes larmes couloient de leurs yeux.

Ce second Macabée, qui a imité de si prés la bravoure, la prudence, la grandeur d'ame, le courage, le desintereſſement, la

soûmission, la fidelité & le zele du premier pour la Religion & la patrie, a sans doute merité qu'on le pleure plus long-tems, & qu'on fasse cette triste réflexion : *Quomodo mortuus est, qui salvum faciebat populum Israel?* Comment est mort cet homme puissant, qui a sauvé le peuple d'Israël?

FIN DE L'ELOGE de M. de Vendosme.



LETTRES DE LOUIS LE GRAND, écrites à S. A. S. M. le Duc de Vendosme, en lui donnant la Charge de General des Galeres, du 14. Septembre 1694.

MON COUSIN,

En donnant la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie au Duc du Maine, je vous ai destiné celle de General des Galeres; mais avant que de le declarer, j'ai voulu sçavoir ce que vous en pensiez, & si vous étiez en état de payer ce qui est necessaire. Aussi-tôt que j'ai reçû vôtre Lettre, je vous l'ai donnée avec grand plaisir, & j'ai passé pardessus toutes les considerations qui auroient pû me faire de la peine. Cette marque de confiance & d'amitié vous

doit être agreable, en vous faiſant connoître que je ſuis perſuadé de vôtre attachement pour mon Fils, pour moi & pour l'Etat, & que vos ſentimens ſont en tout, tels que je le peux deſirer. Je prie Dieu, MON COUSIN, *qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.*

Signé, LOUIS.

AUTRE LETTRE SUR LE Commandement de Catalogne.

MON COUSIN,

La mauvaiſe ſanté de mon Couſin le Duc de Noailles ne lui permettant pas de pouvoir être à la tête de nos troupes en Catalogne, Nous avons crû ne ne pouvoir jetter les yeux ſur perſonne qui fût plus digne de la commander, que vous. C'eſt pourquoi auſſi-tôt celle-ci reçûë, ne manquez pas de vous y rendre tout le plus diligemment qu'il vous ſera poſſible; celle-ci ſervira pour vous y faire reconnoître en qualité de

Commandant & de Viceroy ; en attendant que nous vous envoïons les Lettres necessaires pour cet effet ; & Nous laissons le Commandement que nous vous avions confié, à mon Cousin le Grand Prieur vôtre frere, aux mêmes conditions. Je prie Dieu, MON COUSIN, *qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.*

Signé, LOUIS.

A Compiegne le 15. *May* 1695.

AUTRE LETTRE DU ROY à M. de Vendosme, du 2. May 1706. au sujet de la Bataille de Calcinato donnée le 19. Avril.

MON COUSIN,

Je ne sçai qui est le plus aise de vous ou de moi, de nos heureux succez, rien n'est si brillant, ni si avantageux pour

les affaires d'Italie, que le commencement de cette Campagne; je ne doute pas que vous ne le soûteniez avec la même sagesse & la même valeur. Personne n'en est si persuadé que moy, ni le souhaite davantage, par toutes les raisons qui nous sont communes, pensant l'un pour l'autre, & pour la France, comme nous faisons. Vous devez être persuadé qu'en toutes occasions je vous ferai connoître mon amitié & la confiance que j'ai en vous. Je prie Dieu, MON COUSIN, *qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.*

Signé, LOUIS.

Du premier Novembre 1706.

AUTRE LETTRE DU ROY.

MON COUSIN,

Bien que la Lettre que Chamillart vous écrivit par mon ordre le 14. Mars

dernier, puiſſe aſſez faire connoître que la ſatisfaction que j'avois des ſervices que vous m'avez rendus joints à vôtre naiſſance, m'avoit déterminé à vous accorder le Commandement ſur tous les Maréchaux de France, s'ils ſe trouvoient dans une même Armée que vous, ou dans un lieu où vous auriez le Commandement, & que le Maréchal de Marſin en Italie, & le Maréchal de Vauban à l'Iſle, vous ayent déferé cet honneur en recevant l'ordre de vous en execution de ceux que je leur avois donné : J'ai crû neanmoins que les nouveaux ſervices que vous m'avez rendus par le gain de la Bataille de Calcinato, devoient être reconnus par un titre encore plus authentique, en vous écrivant cette Lettre, afin qu'à l'avenir ma ſignature ne laiſſe pas douter de ma volonté, & que tous les Maréchaux de France reçoivent ſans difficulté l'ordre de vous dans tous les lieux où vous aurez le Commandement, lorſqu'ils ſe trouveront avec vous ; &

la presente n'étant pour d'autre fin, Je prie Dieu qu'il vous ait, MON COUSIN, *en sa sainte & digne garde.*

Signé, LOUIS.

A Versailles le 1. *Novembre* 1706.

LETTRE DU ROY d'Espagne à S. A. S. Mr. le Duc de Vendosme, sur le gain de la Bataille de Cassano.

MON CHER COUSIN,

Si j'ai differé si long-temps à vous écrire sur la signalée Victoire que vous avez remportée sur l'Adda, ce n'a pas été par faute de souvenir ni de reconnoissance pour le service important que vous m'avez rendu en cette occasion, mais parce que ne jugeant pas les voyes du Courier assez seures, j'ai

voulu me servir pour le faire, de celle de Dom Joseph Sotello qui est demeuré ici plus que je ne l'avois crû. Vous pouvez comprendre aisément combien je ressens l'obligation que je vous ai de m'avoir sauvé le Milanois, qui sans vôtre valeur & vôtre conduite eût été sans doute entierement en proye à mes Ennemis. Cependant je puis vous asseurer que la confiance que j'avois en vous m'a toûjours mis l'esprit si en repos de ce côté-là, que je n'ai jamais douté de ce qui est arrivé; & que les renforts que les Ennemis publient qui leur viennent en Italie, ne me font aucune peine, puisque je croi que plus il en viendra, & plus vous en battrez. Je vous écris sans ceremonie, parce que vous aimez mieux que je le fasse de cette maniere, qu'avec des formalitez que vous partageriez avec beaucoup d'autres, & que je ne puis assez vous distinguer par raport aux obligations que je vous ai, à l'amitié, à l'estime & à la consideration que j'ai pour vous. Signé, PHILIPPE.

PREMIERE LETTRE de la Reine d'Eſpagne à Son Alteſſe Sereniſſime Madame la Ducheſſe de Vendoſme.

MOnſieur de Vendoſme eſt arrivé; le Roy & moy l'attendions avec une impatience que je ne ſçaurois aſſez vous exprimer, voulans prendre ſes conſeils ſur tous les partis qu'il y a à prendre, car nous ſommes perſuadez qu'il ne peut nous en donner que de bons. Il a été tres-aiſe de voir partout où il a paſſé, la fidelité de nos peuples; & de trouver generalement ici tous les Tribunaux & les Grands qui nous ont ſuivi, & qui marquent leur zele pour leur legitime Souverain. Je ne doute pas qu'il ne vous en rende compte; mais comme je ſçai l'amitié que vous & Madame la Princeſſe voulez bien avoir pour le Roy & pour moi, j'ai voulu moi-même vous

faire part de tout ceci, & vous prier en même temps de me la continuer, & de croire que nous ferons de nôtre mieux pour que le Duc de Vendosme n'ait pas lieu de se repentir des services qu'il vient nous rendre si honnêtement. Le Roy m'a ordonné de vous en asseurer, & de faire à Madame la Princesse & à vous ses complimens. Pour moi je ne vous en fais point, parce que je croi que cela vous marquera encore davantage combien je suis veritablement de vos amies.

Signé, MARIE-LOUISE.

AUTRE LETTRE de la Reine à Son Altesse Serenissime Madame de Vendosme.

A Vittoria le 16. Decembre 1710.

JE suis persuadée, quand même vous auriez un peu moins de vivacité pour M. de Vendosme que j'en ai pour

le Roy, vous seriez aussi aise que je la suis, de l'heureux succés qui vient de nous arriver, qui est bien glorieux pour le Roy & pour lui. C'est 8. Bataillons & 8. Escadrons qu'on a obligé de se rendre prisonniers de guerre, tous Anglois, (hormis un Bataillon), qui s'étoient retirez dans Brihuega, où on les a attaquez aussi vivement qu'ils se sont défendus, & qui ont enfin capitulé, sans que nous ayons perdu, graces à Dieu, que tres-peu de monde. Il pourroit bien être que le Comte de Staremberg courut le même sort, & nous avons lieu d'esperer que si on peut l'attaquer, le reste de son Armée sera réduit à peu, avant qu'il arrive en Catalogne. Vous pouvez juger par-là du bon état de nos affaires, que je me flatte que vous regardez comme les vôtres; c'est pourquoi vous n'aurez pas de peine à croire que je compte sur vôtre amitié, comme vous devez compter sur la mienne.

Signé, MARIE LOUISE.

LETTRE DE MADAME la Princesse des Ursins à Son Altesse Serenissime Madame la Duchesse.

A Vittoria le 16. Decembre 1710.

Quelle joye, Madame, quand V. A. S. sçaura que Sa Majesté Catholique & M. le Duc de Vendosme viennent de faire prisonniers sept Bataillons Anglois, un Portugais, & huit Escadrons dans Brihuega. Cette action est si glorieuse pour le Roy & nôtre Grand General, que je ne sçai comment avoir l'honneur de vous témoigner assez bien mon extrème plaisir par toutes sortes de raisons. Il pourroit bien arriver que le Comte de Staremberg, s'il ne galope bien fort, eût un même sort. Ce qui paroît de certain, c'est que le reste de son Armée court grand risque d'arriver bien délabré à Saragosse, quoiqu'il n'y ait pas quatre

mois que nous y perdîmes une furieuse Bataille. Il me paroît, du train que tout ceci va, que l'Archiduc se trouvera obligé d'abandonner ses injustes prétentions, & que Leurs Majestez Catholiques en auront une bonne partie de l'obligation à M. le Duc de Vendosme. Je suis, &c.

La Reine ne se sent pas de joye, & le Prince des Asturies dit qu'il aime fort le Duc de Vendosme.

AUTRE LETTRE de la Reine d'Espagne, à S. A. S. Madame de Vendosme.

A Vittoria le 18. Decembre 1710.

JE crois que nous courons grand risque vous & moi, de devenir folles de joye de la belle & bonne Bataille que le Roy & M. de Vendosme viennent de gagner sur les Allemands, qui a été aussi complette que nous pouvons

le desirer, & par consequent tres-glorieuse pour l'un & pour l'autre. Elle a suivi de prés la prise de Stanhope avec toutes ses troupes. Ces deux actions ont été conduites avec tant de bravoure & d'habileté, qu'on ne peut pas douter de leur réussite. Je crois que vous ne seriez pas fâchée, si vous voïez tout ce que le Roy mande de M. de Vendosme: Nous sommes bienheureux d'avoir un pareil General. Je ne vous dirai aucune particularité de la Bataille de Villaviciosa, Dom Pedre de Zuniga, qui en porte la nouvelle, s'en acquittera mieux que je ne pourrois faire; ainsi je ne ferai que m'en réjouïr avec vous, en vous asseurant de la bonne santé de M. de Vendosme, malgré tout ce qu'il a fait. Je vous prie de croire que j'ai pour vous tous les sentimens que vous meritez par plus d'un endroit.

Signé, MARIE-LOUISE.

AUTRE DU ROY D'ESPAGNE à S. A. S. Madame la Ducheſſe de Vendoſme.

Du Camp de Siguenſa, le 20. Decembre 1710.

JE n'ai pû vous marquer plûtôt, Madame, combien je m'intereſſe à la joye que vous aurez de la double Victoire que je viens de devoir à M. de Vendoſme, & combien j'en ai de reconnoiſſance, toutes les occupations que j'ai euës ces jours paſſez, m'en ayant empêché. Mais je le fais aujourd'hui avec bien du plaiſir, & je me réjoüis de la nouvelle gloire que ce grand General vient d'ajoûter à celles qu'il s'eſt déja acquiſes. Je vous prie, Madame, de croire que je prens beaucoup de part au plaiſir que vous en reſſentirez, & d'être bien perſuadée de l'amitié que j'ai pour vous.

Signé, PHILIPPE.

Je vous prie, Madame, de faire mes complimens à Madame la Princesse, & de lui dire de ma part que je m'interesse tres-vivement à la joye qu'elle aura de ces deux grands évenemens qui viennent d'arriver, & que M. de Vendosme a si bien conduit, par raport à l'amitié que j'ai pour elle.

LETTRE DE S.A.S. MADAME la Duchesse du Maine, à M. le Duc de Vendosme.

A Versailles le 24. Decembre 1710.

S'Il m'etoit aussi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous est aisé de rétablir les Rois, je vous dirois, Monsieur, les plus belles choses du monde, sur la grande nouvelle que nous apprenons: mais il s'en faut bien que j'aie cette heureuse facilité; je me souviens d'ailleurs fort à propos du proverbe, A grand Seigneur, peu de paroles : *les plus grands de tous*

les Seigneurs, ſelon moi, ce ſont les vrais Heros; ainſi je dois vous dire plus laconiquement que perſonne, que vous étes l'Homme de l'Univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les honnêtes gens & de vôtre Famille. Faites-moi, s'il vous plaît, l'amitié, Monſieur, d'être bien perſuadé qu'entre tous ceux qui la compoſent, perſonne ne ſurpaſſe ma ſenſibilité pour vous.

Signé, LA DUCHESSE DU MAINE.





EPITAPHE

DE M. LE DUC

DE VENDOSME.

De ce Heros voici la vie:
Il fut attaqué par l'envie
Que firent naître ses Vertus ;
Il eût la bonté de Titus,
Et la valeur d'un Alexandre,
Du sang dont on le vit descendre
Il soûtint la gloire & l'éclat,
Et rendit le calme à l'Etat
Dont il fut l'unique ressource.
Là ce Heros finit sa course,
Là ce Modéle des Guerriers
Gît à l'ombre de ses Lauriers.

Par Mademoiselle PETIT.



LIVRES NOUVEAUX
Qui se vendent chez le même Libraire.

LE Traité du Commerce de terre & de mer, à l'usage des Marchands, Banquiers, Agens de Change & Gens d'affaires; avec la pratique suivie dans les Jurisdictions Consulaires & dans les autres Tribunaux, où ces contestations pour le fait du Commerce sont portées. 12°. 2. vol. 4 l. 10 s.

Le Code des Chasses, ou Nouveau Traité du Droit des Chasses, suivant la Jurisprudence de l'Ordonnance de Louïs XIV. du mois d'Août 1669. mise en conference avec les anciennes & les nouvelles Ordonnances, Edits, Déclarations, Arrêts, Réglemens & autres Jugemens rendus sur le fait desdites Chasses; où l'on a joint les Notes des meilleurs Auteurs, & des nouvelles Remarques pour l'intelligence de cette Jurisprudence. 12. 2 vol. 4 l. 10 s.

Le Dénombrement du Royaume, par Generalitez, Elections, Paroisses & feux; où l'on trouvera sur chaque lieu tout

X

ce qu'il renferme & toutes les Justices. 12. 2 vol. 4 l.

La Description de l'Abbaye de la Trappe, avec les Constitutions. 12. 1 l. 10 s.

L'Ecuyer François, contenant l'Exercice de monter à cheval, avec le Manege Royal. 12. 2 l.

Les Soirées Bretonnes, nouveaux Contes des Fées. 12. 1 l. 15 s.

L'Ordonnance des Eaux & Forêts, augmentée des Edits, Déclarations & Arrêts rendus en interpretation jusqu'à présent. 24. 2 l.

Nouveau Traité de la Mémoire, où l'on explique ses effets les plus surprenans. 12. 1 l. 10 s.

Relation d'un Voyage d'Espagne à Bender, avec le séjour du Chevalier de Bellerive au Camp du Roy de Suede; Ouvrage rempli de plusieurs particularitez aussi interessantes que curieuses. 12. 1 l. 10 s.

Avantures galantes de Monsieur de ***, ou les Effets surprenans de la Sympathie. Nouvelle édition augmentée de la suite & de la conclusion de ces Avantures. 12. 5 vol. 10 l.

La Voiture Embourbée, ou le Singe de Dom Guixotte, Histoire Comique,

Nouvelle Edition augmentée d'un Conte extraordinaire. 12. 2 l.

Avantures Choisies, contenant quatre Histoires, sçavoir : L'Amour innocent persecuté, l'Esprit Folet, ou le Sylphe amoureux, le Cœur Volant, ou l'Amant étourdi, & la Belle Avanturiere. 12. 2 l. 5 s.

Le second Tome de ces Avantures Choisies, contenant quatre autres nouvelles Histoires *est sous presse*.

Les Belles Greques, ou l'Histoire des plus fameuses Courtisannes de la Grece, &c. Dialogues nouveaux des Galantes modernes. Nouvelle Edition augmentée de deux petites pieces de Poesies du même Auteur, avec des Figures en Taille-douce. 12. 2 l. 5 s.

Henry Duc des Vandales, Histoire veritable enrichie de Gravûre en Taille-douce, par l'Auteur des Belles Gréques. 12. 2 l. 5 s.

Les Coudées Franches ; Ouvrage tout-à-fait ingenieux & divertissant. 12. 2 vol. 3 l. 10 s. en 1 vol. 3. l.

Memoires de Comines. Nouvelle Edition 8. 4 vol. 18 l.

Le Songe de Bocace. 12. 2 l. 5 s.

Histoire des Quatre Cicerons. 12. 2 l. 5 s.

—— Des Dauphins & Dauphines de France. 12. 2 l. 10 ſ.

L'Agenda des Femmes envers leurs Maris, ou le Supplément de Taſſe rouſi friou titave. 12. 2 l.

Les Devoirs des Domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe. 12. 1. 5 ſ.

Almanach Terreſtre, contenant des prédictions criti-comiques pour les années 1714. 1715. & ſuivantes. 12. 1 l. 5 ſ.

Recueil des Edits, Déclarations, Arrêts, Tarifs, Ordonnances, Réglemens & Inſtructions concernant la Ferme des Droits de Controlle, des Actes des Notaires, Petits Sceaux, Inſinuations laïques & Centiéme Denier, 4.

—— Le même en abbregé. 2 l.

Commentaire ſur le fait des Aydes; Avec un Recueil de Réglemens depuis l'Ordonnance juſqu'à préſent. 12. 2 l. 5 ſ.

Conference de l'Ordonnance de la Marine du mois d'Août 1681. avec le Droit Ecrit, les anciennes & les nouvelles Ordonnances. 4.

Les Ordonnances des Gabelles, Aydes, Fermes & Cinq Groſſes Fermes, avec le Tarif de 1664. pour les Droits d'Entrée & Sortie du Royaume. 24. 2 l. 10 ſ.



